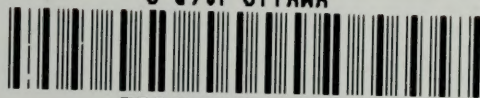


U d'/of OTTAWA



39003000063726







M  
7B  
10

SCÈNES D'ÉVANGILE



## RAPPORT DE L'EXAMINATEUR

---

*J'ai lu le livre de JEAN BARBET DE VAUX, intitulé :  
" Scènes d'Évangile ", et n'y ai rien trouvé que d'exact et  
d'édifiant.*

H. LESÈTRE, Curé de Saint-Étienne-du-Mont.

*Paris, le 14 octobre 1905.*

---

## PERMIS D'IMPRIMER

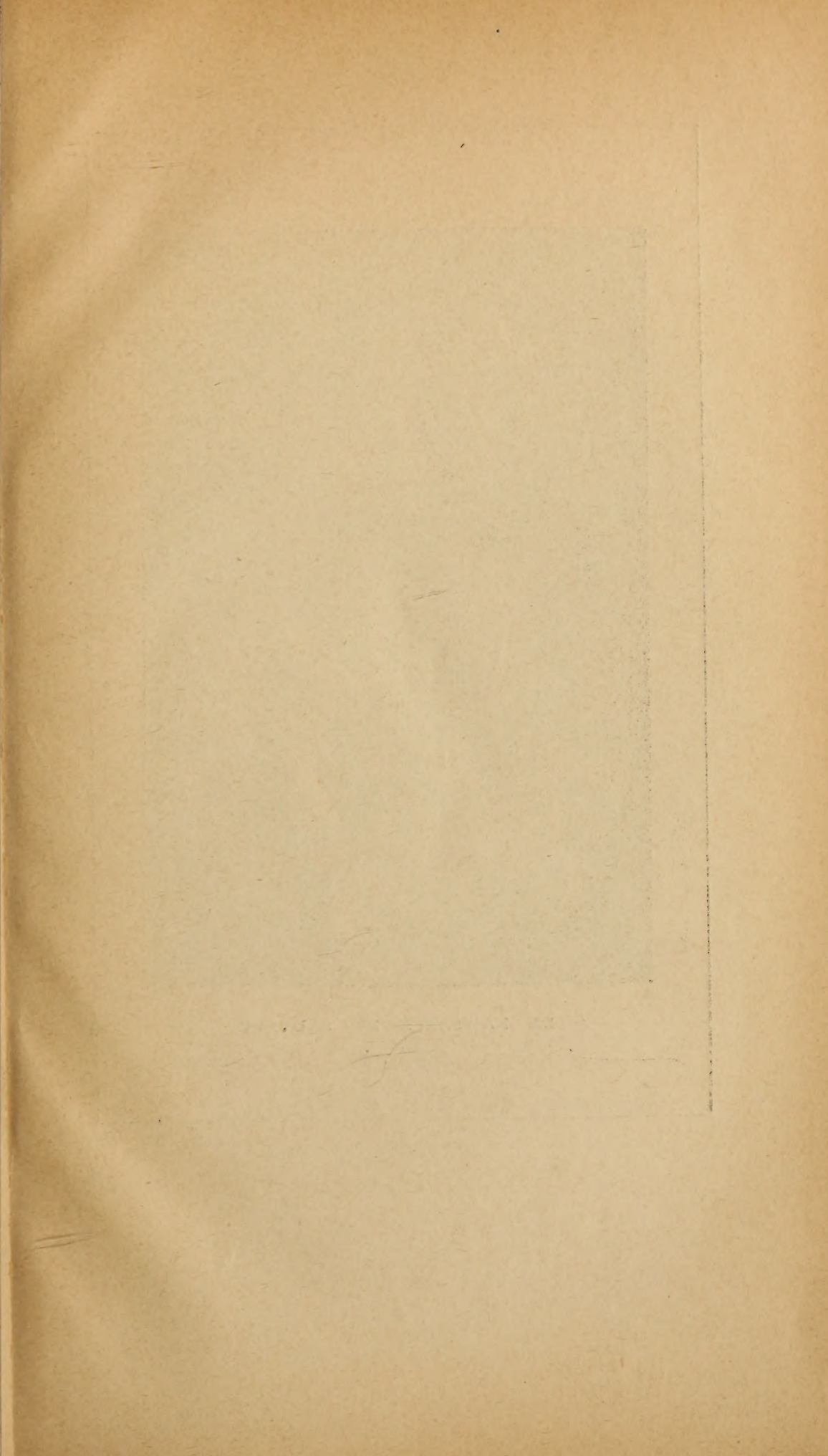
*Paris, 20 octobre 1905.*

G. LEFEBVRE, Vic. Gén.

---

*L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction  
du texte et des gravures*

*Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en novembre 1905.*





LA NAISSANCE DU SAUVEUR



JEAN BARBET DE VAUX

*Scènes*  
*d'Évangile*



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

BS

553

J4V

1905

## AVANT-PROPOS

---

*Lorsque le Sauveur Jésus faisait entendre son appel : « Venez tous à moi », les enfants accouraient par troupes joyeuses, ils l'entouraient, impatients d'obtenir un sourire, une parole ou un baiser. N'était-ce pas là l'hommage le plus sincère rendu au Fils de Dieu ?*

*Ces petits ne voyaient pas en lui un prophète puissant, ils ne lui demandaient pas de faire des miracles ; ils venaient à lui guidés par l'attrait qu'exerce sur les cœurs purs ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est parfait ; ils venaient à lui pressés par cet infailible instinct qui jette les enfants dans les bras de ceux qui les aiment. Et Jésus accueillait tendrement leurs caresses et disait à ses apôtres : « Laissez venir à moi les petits enfants ».*

*Ce qui était vrai, il y a dix-neuf siècles, ne l'est pas moins aujourd'hui. L'enfant cherche Dieu.*

*Tous ceux qui s'occupent de l'enseignement du catéchisme se sont étonnés de la facilité avec laquelle l'âme des enfants s'ouvre aux plus sublimes vérités religieuses. Malheureusement, Jésus*

demeure trop ignoré de ces petits, qui peut-être n'attendent qu'un appel pour courir à lui.

La plupart des enfants considèrent l'Évangile comme une histoire très belle, très émouvante même, mais enfin une histoire ancienne; beaucoup de détails, de traits de mœurs, leur paraissent incompréhensibles dans le texte sacré, et leur lecture, entreprise par obéissance, donne souvent peu de résultat.

Les enfants comprennent mieux les images que les récits. Pour leur venir en aide et les préparer à l'étude de l'Évangile, nous avons cherché, dans une série de tableaux, à leur montrer le Christ vivant et agissant (1). Le cadre très simple fixera leur imagination; ils verront le pays de Jésus; ils apprendront à connaître ceux qui entouraient Jésus, ceux que Jésus aimait, le désir de contempler la divine figure, entrevue dans ce livre, s'éveillera dans leur cœur, et ils iront s'instruire à la source de toute vérité: l'Évangile.

Que Dieu daigne accorder à nos chers lecteurs les mêmes joies, les mêmes espérances que nous avons trouvées à écrire ces pages. Puisse-t-il leur faire la grâce d'entendre le doux appel qui ravissait saint Jean: « Venez et voyez ».

---

(1) Nous empruntons les textes de l'Évangile à la traduction de M. Fillion et nous avons choisi l'ordre chronologique adopté par M. l'abbé Fouard.

# SCÈNES D'ÉVANGILE

---

## I

### L'Annonciation

Comme un gigantesque nid de verdure et de fleurs, suspendu entre ciel et terre, Nazareth s'appuie sur une haute colline : les habitations sont à demi creusées dans le roc, les jardins s'étagent maintenus par des haies de cactus. Au bas du village, une petite maison disparaît presque entièrement derrière les bouquets de térébinthes, de grenadiers et de palmiers. C'est là, qu'aux premiers jours de leur mariage, Joseph, le charpentier, a conduit la Vierge Marie ; c'est là que va s'accomplir le grand mystère de l'Incarnation.

Chaque jour, Marie s'absorbe dans une prière fervente, ininterrompue ; la Vierge est toute jeune, presque une enfant encore, mais déjà elle est savante de la science de Dieu : elle connaît les Écritures, elle se tient dans une union constante avec la volonté divine.

Une espérance radieuse remplit son cœur : les signes annoncés par les prophètes se manifestent dans le monde :

le Messie va paraître. Dieu a promis que le Sauveur tant attendu naîtrait d'une Vierge de Juda. Marie, dans toutes ses prières, demande à connaître l'heureuse mère. Elle rêve de devenir son amie, sa servante même, de s'approcher ainsi de l'Enfant divin.



Le soir est venu : dans une oraison très douce, Marie demeure agenouillée. Soudain la petite chambre s'emplit de clarté et un ange apparaît à la jeune fille :

« — *Je vous salue, pleine de grâce*, dit-il ; *le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.* » La Vierge timide se trouble, elle n'ose répondre à ce messager céleste :

« — *Ne craignez point, Marie, reprend l'ange Gabriel, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous aurez un fils et que vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.* »

La Vierge baisse doucement la tête, ses petites mains se croisent sur sa poitrine, son cœur se dilate dans une émotion joyeuse ; elle s'étonne que Dieu l'ait choisie ; mais, docile, elle répond à l'ange : « — *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* » (1). Tandis que l'ange s'éloigne, Marie reste prosternée. Oh ! comme elle l'aime déjà ce Messie qui doit venir. Elle compte les mois, les jours, les minutes qui la séparent encore de cette naissance bénie. Dehors, le crépuscule tombe, des milliers d'oiseaux gazouillent et leurs cris joyeux semblent une prière d'actions de grâces ; l'ombre envahit peu à peu la petite chambre où Marie vient de recevoir la vraie lumière.

Bientôt Joseph, averti par les anges, partagera la bonne nouvelle ; dès lors, la Vierge n'est plus seulement pour lui une compagne bien aimée, elle devient la mère de Dieu ; sa tendresse se fait religieuse, en s'approchant de Marie, Joseph sent qu'il se rapproche du ciel.

(1) Saint Luc, I, 28-38.

---

### L'arrivée à Bethléem

Sous les derniers rayons du soleil, la petite ville de Bethléem, ordinairement silencieuse, prend un air de fête. Les femmes voilées de blanc qui se rendent à la fontaine, une cruche sur la tête, leur dernier né suspendu au cou, regardent curieusement la route encombrée de voyageurs. L'édit de César-Auguste appelle à Bethléem toute la race de David, et beaucoup d'Israélites se hâtent de gagner la ville.

Les uns amènent avec eux une longue suite : des serviteurs, des chameaux, des mules; d'autres suivent péniblement le sentier tracé entre les vignes et les champs d'oliviers. Joseph, le charpentier de Nazareth, et la Vierge Marie cheminent avec les plus humbles membres de la famille de David. Quoique Marie soit appelée à la gloire d'être la mère du Messie, elle est pauvre entre les pauvres; montée sur un âne, elle vient d'accomplir par de mauvais chemins le fatigant voyage de Nazareth à Bethléem: Joseph tient la bride de l'âne qui ne veut plus avancer. Enfin la dernière colline est franchie, le but du voyage est atteint.



A l'entrée de Bethléem, il y a une hôtellerie, un khan plutôt, où bêtes et gens s'entassent dans un désordre indescriptible. Le long des galeries, les hommes sont étendus sur des tapis, sur des nattes, plus souvent encore sur la terre froide : les chevaux, les ânes et les mules se reposent pêle-mêle dans la cour intérieure. Ce soir, les voyageurs affluent et l'hôte se montre exigeant. Joseph et Marie paraissent pauvres : leurs vêtements sont couverts de poussière, il les éconduit brutalement, leur ferme la porte et leur dit :

« — *Il n'y a point de place pour vous.* »

Le soleil a disparu derrière la colline ; dans la buée lumineuse, la rue qui traverse Bethléem s'allonge à perte de vue, bordée de maisons basses aux fenêtres étroites ; lentement les voyageurs suivent cette rue. Joseph cherche un asile, car l'heure vient où va s'accomplir la promesse de l'ange Gabriel. Et nulle porte ne s'ouvre devant eux, nulle main ne se tend vers la Vierge. Chacune de ces maisons carrées, pareilles à un bloc de pierre, semble redire avec l'aubergiste : « Il n'y a point de place pour vous. »

Dans la nuit froide, la marche devient plus pénible ; l'âne, fatigué, trébuche à chaque pas ; du reste, Joseph et Marie sont parvenus à l'extrémité de Bethléem ; il n'y a plus de maisons. Cependant, au bord de la route, une étable est creusée dans le rocher, Joseph pousse la porte basse, un bœuf qui dormait sur la paille fraîche se redresse, le regarde curieusement, et, plus hospitalier que les hommes, il se recule pour laisser entrer les voyageurs.

Joseph et Marie, heureux du pauvre abri qu'ils viennent de trouver, se mettent à genoux. Ils appellent de tous leurs vœux le petit enfant promis par l'ange Gabriel. Bientôt une douce lueur illumine la grotte : des voix célestes retentissent : mais, plus lumineux que cette clarté, plus harmonieux que le chant des anges, paraissent à la Vierge le premier sourire et le premier cri de l'enfant Jésus. Joseph tombe, agenouillé, adorant de toute son âme le Fils de Dieu qui lui est confié. Car il est minuit, et Jésus vient de naître.

---

### III

#### L'Adoration des Bergers

A l'heure où les premières étoiles scintillent dans la voûte sombre, les bergers allument de grands feux, sous ce beau ciel d'Orient, les troupeaux campent en plein air ; mais la nuit est froide, et les pâtres se réunissent autour du foyer. Déjà les brebis sommeillent, tandis que les chiens font une dernière ronde.

Enveloppés de leurs longs manteaux, les hommes s'étendent, la tête appuyée sur une pierre. Peu à peu, les conversations cessent : à peine le silence est-il troublé par de vagues murmures : l'appel plaintif d'un agneau, l'aboi d'un chien à la lune, puis tout se tait : c'est le sommeil.

Et tandis qu'ils dorment, les bergers sourient à une vision bienheureuse qui passe devant leurs yeux, tout à coup ils se lèvent surpris car la colline s'éclaire des leurs roses de l'aurore pendant que toute la contrée environnante demeure plongée dans les ténèbres. Rêvent-ils donc encore ? Non, un ange est là près d'eux ; il leur répète les mots doux et joyeux qui ont troublé leur sommeil :

— « *Voici que je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera un sujet de grande joie pour tout le peuple :*

*c'est qu'il vous est né, aujourd'hui, dans la ville de David, un sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche (1) ».*

Au milieu du silence, mille voix mélodieuses redisent à l'envi : « *Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* » Les Bergers écoutent ravis : depuis si longtemps le peuple d'Israël espérait ce Messie qui devait venir apporter aux hommes le pardon de Dieu. Les yeux brillants de joie, ils se disent l'un à l'autre : « — *Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé.* »

Dans leur impatience, les pâtres n'attendent pas le jour. Ils partent, gravissant la colline par longues enjambées : bientôt ils arrivent à Bethléem. Toutes les portes sont closes, l'obscurité est profonde : seule, dans une étable, une petite lumière brille. Les bergers s'arrêtent devant la grotte où Joseph et Marie se sont réfugiés : ils hésitent, puis, craintifs, étonnés de cette pauvreté plus grande que la leur, ils entrent. Un petit enfant est là, couché sur de la paille, il sourit, ses bras se tendent vers les nouveaux arrivants : ceux-ci ont oublié leur indécision, leur cœur bat plus vite, leur âme est inondée de joie, ils s'agenouillent, et adorent l'Enfant-Dieu. Auprès de la crèche, une toute jeune femme regarde le nouveau-né avec une indicible tendresse, doucement elle s'écarte pour faire place aux pâtres : de l'autre côté de la grotte, un homme veille, tandis que l'âne et le bœuf, troublés par le bruit, avancent leurs têtes curieuses.

S'-Luc, II, 10-13.

Les bergers se relèvent : timides, ils offrent de petits présents qu'ils ont dissimulés sous leurs manteaux : quelques fromages, une jarre de lait, un petit agneau, puis ils quittent l'étable.

Maintenant les pâtres retournent vers leurs troupeaux, ils s'éloignent lentement, comme à regret. Leurs paroles se font rares, ils pensent au doux sourire de cet enfant qui ne ressemble à aucun autre : c'est bien là le Sauveur promis qui vient consoler les malheureux, aimer les pauvres, et sauver les hommes de bonne volonté.

Les feux se sont éteints, les agneaux bondissent autour de leurs mères, les chiens affairés rassemblent les troupeaux, des oiseaux chanteurs saluent le lever du soleil : une nouvelle journée commence.

---

## IV

### La Présentation au Temple (2 février)

Dès l'aube, Joseph et Marie ont quitté Bethléem pour se rendre à Jérusalem. La Vierge porte son divin enfant. Les voyageurs s'engagent dans les sentiers qui serpentent entre les oliviers gris et les champs d'orge aux teintes d'émeraude. Quoique le printemps commence à peine le soleil est chaud ; les figuiers montrent leurs premiers bourgeons ; le sol se couvre de cyclamens roses. Mais la Vierge ne voit pas la route, elle n'a d'yeux que pour son fils : tout bas elle lui répète le nom aimé : Jésus ! Quelques jours après la Nativité, au moment de la Circoncision, Joseph lui a donné ce nom prédit par l'ange Gabriel. Avec quel respect, avec quelle tendresse, les deux époux ne prononcent-ils pas : Jésus ! Et lorsque leurs lèvres se taisent, leurs cœurs redisent encore : Jésus !

Aux abords de la ville sainte, les voyageurs se joignent à une caravane de pèlerins. Toutes les races, tous les âges se trouvent mêlés : voici le petit enfant qui essaie ses premiers pas, voilà le vieillard qui, demain peut-être, ne sortira plus. Là-haut, sur la montagne de Sion, le Temple s'élève imposant et splendide avec ses galeries de marbre et sa coupole dorée qui étincelle au soleil. Les

pélerins pénètrent dans le parvis des Gentils : les uns s'arrêtent pour répondre aux sollicitations des marchands, d'autres contemplant avec une curiosité mêlée d'admiration les riches pharisiens qui passent la tête haute, drapés dans leurs manteaux, dont les franges balaient le sol. Des mendiants poursuivent les voyageurs de leurs lamentations. La foule se montre bruyante, agitée, irrespectueuse pour le saint lieu.

Joseph et Marie demeurent recueillis, silencieux, tout occupés de l'Enfant béni qu'ils viennent offrir à Dieu. Joseph s'est attardé auprès d'une échoppe pour acheter deux colombes blanches. D'ordinaire, les Juifs sacrifient un agneau, lorsqu'ils présentent au Temple leur fils premier né ; mais le charpentier est pauvre, il se contentera donc de l'offrande du pauvre : deux colombes. Portant ses petits oiseaux, Joseph rejoint la Vierge, et monte avec elle vers le parvis des Juifs.

Dans la foule, personne n'a remarqué cette femme modestement vêtue ; peut-être quelques-uns ont-ils souri au sourire de l'enfant, puis ils ont passé. Cependant voici un vieillard à la longue barbe blanche qui s'avance vers les pélerins ; il saisit l'Enfant Jésus ; ses mains ridées tremblent de joie, il lève les yeux au ciel et commence à chanter : « — *Oh ! maintenant, Seigneur, vous laisserez votre serviteur s'en aller en paix selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le salut qui vient de vous, que vous avez préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations, et gloire d'Israël votre peuple.* »

Plusieurs personnes se groupent autour du saint vieillard, cherchant à comprendre la cause de sa joie. Tout bas quelqu'un murmure :

« N'est-ce pas là Siméon, qui devait voir le Christ avant de mourir ? »

« — Oui, répond un autre, et maintenant, il demande la mort; quel est cet enfant ? »

Bientôt d'autres accents joyeux se mêlent au cantique de Siméon. C'est Anne, la prophétesse, qui, elle aussi, vient de reconnaître le Sauveur. Depuis de longues années, la pieuse femme servait Dieu dans le jeûne et la prière, attendant la venue du Messie. L'Esprit Saint l'inspire, elle accourt vers Jésus, et annonce la rédemption d'Israël.

Mais, déjà, le vieillard Siméon a déposé l'enfant entre les bras de sa mère, en disant à Marie : « — *Un glaive de douleur percera votre âme.* » (1) La Vierge se tait; prête à toutes les souffrances pour l'amour de son Jésus, elle le serre contre son cœur. Puis les deux colombes, offertes en sacrifice, Joseph et Marie reprennent le chemin de Bethléem : humbles et inconnus, ils passent au milieu du peuple, et quittent la ville sainte.

(1) S' Luc, II, 29-33.

---



### Les Mages à Jérusalem

Quel est ce cortège brillant qui entre à Jérusalem ? Où vont ces riches étrangers vêtus de pourpre ? De quel pays viennent ces nombreux esclaves au noir visage, ces chameaux chargés de marchandises précieuses ? Partout sur leur passage, ils excitent l'étonnement et l'admiration ; les méharis ont peine à gravir les rues voûtées ; à leur approche, les marchands cherchent à protéger leurs échoppes ; les esclaves curieux, amusés, rient à la foule qui les regarde ; mais les chefs semblent inquiets : leurs yeux interrogent le ciel pur. Déjà bien des fois depuis leur entrée dans la ville sainte ils ont demandé : « — Où est le Messie qui vient de naître ? » Personne ne comprend leur question.

Cependant Jérusalem avec son temple merveilleux, avec ses palais de marbre et ses jardins fleuris, est bien la ville royale où ces étrangers doivent chercher le Maître du monde. Et ici tous semblent ignorer la naissance de l'Enfant-Dieu.

Dans son palais, le roi Hérode s'émeut de l'étrange nouvelle qui vole de bouche en bouche : une caravane, guidée par trois mages, est venue d'Orient à la recherche du Messie. Depuis trente ans, Hérode jouit du

trône d'Israël enlevé aux Macchabées : il a multiplié les crimes, anéanti jusqu'au dernier représentant de la race légitime : nul ne menace son pouvoir, et cependant, il tremble sans cesse. La naissance de Jésus réveille sa jalousie et ses craintes. Il appelle les étrangers auprès de lui, les accable de questions : les Mages lui racontent que, pendant la nuit, ils ont vu l'étoile prédite par les prophètes pour annoncer la venue du Christ : à la hâte, ils ont rassemblé leurs serviteurs et ils sont partis : mais aux portes de Jérusalem l'étoile a disparu, ils ne savent plus comment se diriger.

Hérode assemble les princes des prêtres et les docteurs du peuple pour s'enquérir d'eux où devait naître le Messie : la réponse est prompte car le prophète Michée a écrit : « *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es certainement pas le plus petit des chefs-lieux de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui régira Israël mon peuple.* »

Un instant atterré par cette prophétie, le roi Hérode se rassure, en songeant qu'il fera subir à ce nouveau roi le même sort qu'aux Macchabées. Déjà les Mages le saluent, prêts à reprendre leur voyage. Hérode leur dit : « — *Allez, informez-vous avec soin de l'enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que moi aussi j'aie l'adorer.* » (1).

La caravane se remet en marche : à peine les Mages ont-ils franchi les portes de Jérusalem, qu'ils aperçoivent l'étoile mystérieuse qui brille au-dessus des cèdres gigantesques.

(1) Saint Matthieu, II, 8.

---

## VI

### Les Mages à Bethléem

Un nuage sombre paraît à l'horizon. Au fond de la vallée, la poussière se soulève par flots comme poussée par un vent impétueux : les Bethlémitains inquiets interrogent le ciel, dont nulle ombre n'obscurcit le bleu profond : le nuage s'allonge, devient transparent, les premiers rayons du soleil font étinceler des teintes d'or : c'est quelque riche caravane qui arrive de Jérusalem. Déjà, on distingue les fines têtes des chameaux qui se balancent dans une course rapide, les voici qui gravissent les pentes de Bethléem.

Les femmes, cachées sous leurs voiles, regardent stupéfaites ces étrangers qui semblent venir de si loin : des enfants accourent à peine vêtus, curieux, hardis et timides cependant. Ils admirent les trois chefs somptueusement vêtus, aux coiffures étincelantes de pierreries ; jamais ils n'ont vu de caravane aussi longue que cette file interminable d'esclaves et de chameaux lourdement chargés.

Les yeux fixés vers le ciel, les Mages commandent la halte : les méharis s'agenouillent sur le sentier étroit, des serviteurs viennent aider leurs maîtres à mettre

pied à terre : puis le front prosterné dans la poussière, ils attendent leurs ordres. Et les trois pèlerins passent silencieux : ils poursuivent l'étoile qui est venue les avertir en Orient de la naissance du Messie, Maintenant, elle brille plus lumineuse que jamais, mais immobile au-dessus du lieu où repose l'Enfant Jésus.



Ils entrent, et dès le seuil, eux les chefs souverains, les prêtres savants, ils se prosternent sur la terre nue, plus respectueux, plus soumis que leurs esclaves ne l'étaient tout à l'heure. A peine les Mages osent-ils lever les yeux vers cet enfant qui leur sourit.

Les serviteurs ont déchargé les chameaux, de riches étoffes s'amoncellent, les vases d'or brillent, les cassolettes remplies de parfums s'allument. Aux pieds de l'Enfant Dieu, les Mages viennent déposer leurs présents : l'un tient une coupe pleine d'or, l'autre brûle dans un vase précieux l'encens embaumé, tandis que le troisième offre son tribut de myrrhe.

Le sol disparaît sous les étoffes chatoyantes : les longues robes des Mages s'étendent derrière eux comme un tapis de pourpre, et ils sont là heureux, inclinés, le front découvert devant la Vierge radieuse qui leur montre son Jésus. Comme les Bergers, ils ont reconnu leur Sauveur, ils se taisent et ils adorent.

. . . . . , . . . . .

Un soir, la petite ville est de nouveau en rumeur : la caravane s'ébranle, les méharis s'éloignent de leur trot cadencé, les riches vêtements brillent au soleil, puis la route tourne, le bruit devient confus, le dernier esclave disparaît. Les Mages sont partis porter la bonne nouvelle dans leur pays. Cette fois, ils ne prendront pas la reute de Jérusalem, car un songe leur a appris que le roi Hérode veut faire mourir l'Enfant Jésus.

## VII

### La Fuite en Égypte

C'est la nuit : l'Enfant Jésus repose, la Vierge s'est endormie, souriant à son fils : à son tour, Joseph sent le sommeil apesantir ses paupières. Soudain un ange paraît devant lui, il l'éveille par ces paroles : « — *Lève toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Égypte, et restes-y jusqu'à ce que je te parle : car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir* » (1).

L'ange parle encore, et déjà Joseph est debout : il se hâte de faire les préparatifs de départ ; il réunit les provisions indispensables, puis il éveille la Vierge. Marie s'apprête à le suivre sans une question, sans un murmure : elle répète tout bas : « Je suis la servante du Seigneur ».

La Vierge a pris son Jésus dans la crèche, elle l'enveloppe d'un pan de son manteau, et les voyageurs partent au milieu de la nuit obscure. Bethléem dort, les champs sont déserts : le silence n'est troublé que par le bruit des cailloux qui roulent sous les pieds de l'âne, et dégringolent de rocher en rocher : seul le chant d'un rossignol salue le départ de l'Enfant Jésus.

(1) Saint Matthieu, II, 13.

CARTE GÉNÉRALE  
de  
LA PALESTINE



E. Guichard del.





Les fugitifs sont déjà loin de Bethléem, lorsque les premières clartés du matin commencent à paraître. Joseph est inquiet ; mais nul parmi ces bergers qui conduisent leur troupeaux, nul parmi ces laboureurs qui se rendent au travail, ne songe à menacer le doux Enfant qui leur tend les bras. Joseph et Marie vont ainsi, cheminant nuit et jour ; tout repos leur semble trop long puisque Jésus est en péril.

Après les collines couvertes de vignes, après les plaines verdoyantes, voici le désert monotone et silencieux. Çà et là des roches rougeâtres rompent la teinte uniforme du sable, quelques palmiers rabougris montrent de loin en loin leurs têtes desséchées, des asphodèles surgissent entre les pierres ; puis toute trace de végétation disparaît. Quelquefois cependant la ligne verte d'une oasis vient encore couper cette mer sablonneuse ; en hâte, Joseph va remplir sa gourde, car, peut-être, les voyageurs marcheront-ils de longues heures avant de retrouver un peu d'eau. La nuit, la solitude pèse davantage sous la lumière mystérieuse de la lune, les rochers prennent une allure fantastique, au loin les panthères et les chacals poussent de sinistres rugissements. Joseph veille sans relâche, il écarte tout danger : enfin voici la vallée de Rhinocula : au-delà du torrent desséché, l'Égypte s'étend fertile et hospitalière, les voyageurs n'ont plus à craindre la cruauté du roi Hérode.

---

## VIII

### Le Massacre des Innocents

Un cri d'effroi a retenti sur la colline de Bethléem, et comme répété par un écho sinistre, ce cri se prolonge, se répercute de ville en ville, toujours plus aigu, toujours plus déchirant. Des mères s'enfuient à travers les vignes, leur dernier-né dissimulé dans leur manteau ; d'autres essaient de cacher leurs fils dans le creux des rochers ; mais les soldats d'Hérode les poursuivent. Sous leurs coups, les enfants tombent inanimés, puis, leurs piques encore ensanglantées, ils courent vers d'autres victimes. Nulle maison ne trouve grâce ; ici un petit garçon est arraché des bras de sa mère : là le sang ruisselle dans le berceau où dormait un enfant. Ni pleurs, ni menaces n'attendrissent les bourreaux ; c'est en vain que les femmes supplient et sanglotent, d'un geste brusque, ils les écartent pour continuer leur cruelle besogne. Hérode a parlé, les soldats obéissent.

En effet, le roi juif s'est lassé d'attendre le retour des mages ; ses craintes se sont exaspérées ; sa colère contre l'innocent Jésus est devenue furieuse. Il n'a pas, comme les Mages, une étoile pour le guider vers la crèche du nouveau-né : que lui importe ! Dans sa haine, il a ordonné le

massacre de tous les petits garçons de un jour à deux ans, nés à Bethléem ou aux environs. Ce soir, lorsque les travailleurs rentreront dans leurs maisons, ils trouveront les berceaux vides et les femmes folles de douleur. Ce soir le roi Hérode s'endormira tranquille : il est sûr que l'Enfant Jésus n'a pu échapper à ses soldats, puisque tous les petits garçons ont été immolés.

Les jours se passent : nulle caravane ne vient à la recherche du Messie : Hérode demeure le roi incontesté d'Israël, il ne craint plus personne. Cependant, en Égypte, le petit Jésus essaie ses premiers pas, ses lèvres balbutient ses premières prières, la Vierge le contemple heureuse, tandis que Joseph exerce dans une colonie d'Israélites sa profession de charpentier.

---

## IX

### Retour à Nazareth

Longtemps la demeure de Nazareth est restée silencieuse, abandonnée. L'herbe et les plantes grimpantes ont envahi la terrasse qui domine la maison, les murs ont disparu sous un enchevêtrement de fleurs sauvages ; dans l'atelier désert, les outils se sont rouillés.

Enfin l'exil est fini, le roi Hérode vient de mourir, Joseph et Marie ramènent l'Enfant Jésus à Nazareth. En quelques jours, par les soins de la Vierge, la petite maison est redevenue propre et gaie : Joseph a débarrassé le jardin des ronces et des épines qui étouffaient les lis.

Maintenant, chaque jour, dans l'atelier, les coups de hache retentissent, les copeaux volent, la scie grince ; ne faut-il pas que le charpentier gagne le pain quotidien de l'Enfant béni qui lui est confié ?

Laborieuse et active, la Vierge demeure à la maison : ses doigts agiles tissent la laine ou filent le lin ; quelquefois, souvent même, ses yeux se détournent de l'ouvrage pour regarder son Jésus, ce bel enfant blond qui lui sourit. Lorsque, le soir, elle va puiser l'eau à la fontaine qui jaillit au fond de la vallée, les autres Nazaréennes

murmurent en la voyant : « L'heureuse mère », car Jésus est attentif à lui éviter toute peine. Il soulève la cruche ruisselante que Marie vient de poser au bord de la source et la maintient sur son épaule ; le poids est lourd pour ses bras encore faibles ; la montée est rude sous ce soleil brûlant, les cailloux blessent ses petits pieds nus, à peine protégés par des sandales ; qu'importe ; Jésus marche toujours, il est heureux, il vient d'aider sa mère, il vient surtout de lui donner une preuve d'amour.

Le travail du jour accompli, à l'heure où le soleil se cache derrière les montagnes du Carmel, la sainte Famille monte sur la terrasse pour faire la prière du soir. Après une action de grâces fervente. Jésus déroule les manuscrits sacrés et lit l'Écriture. Lorsqu'il parle, les prédictions des prophètes paraissent lumineuses, les images prennent un sens profond ; Joseph et Marie, leurs deux têtes rapprochées, contemplent avec amour l'Enfant divin dont la pensée s'élève bien au-dessus de la terre. Soudain la Vierge tressaille, car Jésus commence un psaume de David : les grandeurs et les souffrances futures du Messie se déroulent déjà devant leurs yeux.

Cet Enfant si doux, si pur, qui annonce la parole divine, n'est-il pas le même Jésus qui attirera les foules jusqu'au désert, qui, d'un mot, calmera les flots irrités ou ressuscitera les morts ; ce même Jésus qui mourra sur la Croix, abandonné de tous ? La Vierge sent son cœur oppressé d'angoisse, mais elle ne se révolte pas : tout bas, elle murmure : « Mon Dieu, que votre volonté s'accomplisse. »

La nuit est venue, le grand silence du soir s'étend sur

la colline : tout dort à Nazareth : tout dort, non cependant, car Jésus prie encore dans sa petite chambre : et, lorsque la fatigue aura enfin fermé ses paupières, son cœur continuera de prier. *L'amour veille sans cesse, dans le sommeil même, il ne dort pas... Tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élançe vers le ciel et s'ouvre un sûr passage, à travers tous les obstacles (1).*

(1) Imitation, III, V.

---

### L'Atelier

L'Enfant Jésus a grandi ; chaque jour, il montre une douceur plus suave, une patience plus grande, une piété plus profonde ; tel un beau lis qui se développe, ouvre sa corolle, et s'épanouit enfin en une fleur parfaite. Comme il est beau, revêtu de la longue tunique blanche, tissée par sa mère, avec ses cheveux d'or, qui retombent sur ses épaules en boucles épaisses !

Mais l'heure vient pour l'Enfant-Dieu de gagner le pain quotidien ; il ne descendra plus à l'atelier pour rendre à Joseph les mille petits services d'un fils aimant ; il y viendra désormais, du matin au soir, pour travailler comme un apprenti, comme un ouvrier. Marie lui a préparé une tunique plus grossière, des sandales plus solides, une ceinture de cuir.

Dès que les premières teintes roses illuminent le Thabor, Joseph et Jésus se rendent au travail. Voici leur atelier : une boutique sombre creusée dans le rocher, que deux murs de pierre sèche, supportant une toiture en planches, prolongent jusqu'au sentier. Quelques blocs de bois gisent à terre, déjà entaillés par la hache, des instruments de labour sont rangés près de la muraille, pour être remis en état. Joseph explique à son fils adoptif le

travail à faire, et Jésus l'écoute, docile, attentif. Il saisit une longue planche, l'appuie sur le billot, et, la maintenant avec son pied, selon la coutume orientale, il commence à la scier.

L'outil pèse lourdement, le bois est dur, Jésus se penche, des gouttelettes de sueur mouillent son front : il s'applique de toutes ses forces à suivre le fil du bois. Là, encore, il mérite la parole du prophète : « Il a bien fait toutes choses ». Tandis que Joseph s'émeut de voir son Dieu ainsi abaissé, ainsi obéissant, Jésus pense avec amour à ces millions de jeunes ouvriers, qui, eux aussi, peineront dans les ateliers, dans les travaux des champs, au fond des mines obscures : il leur sourit, son cœur les appelle pour les encourager, pour leur donner l'exemple ; ne leur dit-il pas déjà ? « Voici que je suis avec vous « jusqu'à la consommation des siècles ».

Ce n'est pas seulement à la douce autorité de Joseph que Jésus se soumet sans murmure ; il obéit aux clients, exécute leurs ordres, souvent même reçoit leurs reproches injustes. L'un commande une porte massive, l'autre un toit de bois : les laboureurs lui font faire leurs charries, les bergers viennent chercher les barrières à claire-voie pour renfermer leurs troupeaux. Chacun veut être servi le premier, chacun réclame, et jusqu'au déclin du jour il faut travailler sans relâche.

Les laboureurs, les bergers, ne sont pas les seuls clients de Jésus : tantôt c'est une pauvre veuve dont la toiture menace ruine, tantôt un malade dont la porte est mal close : pour eux, il prolonge les heures déjà si longues de l'atelier. Ce soir, ses bras seront bien las, mais il ne



pleuvra plus chez la veuve, le malade aura une porte neuve.

Enfin, avec le crépuscule, le ciel bleu devient d'un gris violet, l'ombre envahit l'atelier, Joseph reprend avec son apprenti le chemin de la maison où Marie les attend. A peine le frugal repas du soir est-il terminé, que Jésus gravit le sentier qui mène au sommet de la colline. Là, dans le silence profond, tandis que les bruits de la petite ville s'éloignent un à un, l'Enfant Dieu s'unit de toute son âme à son Père céleste.

A l'Est, le Thabor s'élève avec ses pentes verdoyantes ; au sud, s'étendent les plaines fertiles de l'Esdrélon ; au nord, l'œil de Jésus devine le lac de Tibériade, les bords fleuris du Jourdain. Jésus voit devant lui les multitudes qui accourront pour entendre sa parole ; ses mains se lèvent dans un geste de supplication, à ses lèvres monte une prière ardente : « Mon Père, je leur ferai connaître  
« votre nom, afin que l'amour dont vous m'avez aimé  
« soit en eux ».

---

**Jésus au milieu des Docteurs**

Une longue caravane se déploie dans la vallée. Après les fêtes de la Pâque les pèlerins ont quitté Jérusalem : ils reviennent vers leurs villages. A travers les prairies, les enfants jouent, se poursuivent, puis accourent se jeter dans les bras de leurs mères. Les clairs vêtements des femmes les font ressembler à des fleurs plus hautes, au milieu des grands iris violets et des marguerites blanches. Elles marchent lentes et graves, drapées dans leurs voiles : derrière elles vient une file de mulets et de chameaux, puis les hommes enveloppés de longs manteaux. A chaque détour du chemin, ce sont des adieux ; les uns montent à Éphem, d'autres descendent vers Bethbara : dans tout ce désordre, les jeunes garçons vont et viennent, tantôt se joignant au groupe des femmes, tantôt revenant vers leurs pères, ou courant après quelque mule attardée.

Depuis la sortie de Jérusalem, la Vierge Marie n'a pas vu son Fils : elle ne s'inquiète pas, car elle pense que l'Enfant est resté avec Joseph ou un autre parent. Mais, vers le soir, son époux la rejoint : Joseph n'a pas vu Jésus : leurs cousins, leurs amis ne peuvent les rensei-

gner. Alors, tremblants d'inquiétude, Joseph et Marie quittent la caravane : ils reprennent le chemin de la ville sainte, interrogeant chaque bouquet d'arbres, faisant vibrer de leurs appels l'écho des rochers. Personne ne leur répond. Arrivés à Jérusalem, ils montent vers le Temple : le long des portiques, au milieu des animaux amenés pour le sacrifice, des enfants rient et jouent, mais Jésus



n'est pas avec eux. Ils montent encore jusqu'au parvis des Juifs ; à peine osent-ils s'avancer, car des Docteurs sont là, discutant la Loi sainte. Soudain, une voix aimée les fait tressaillir : cette voix s'élève claire et ferme, elle explique la Loi divine avec une clarté, une puissance extraordinaires.

Lorsque Joseph et Marie pénètrent dans l'assemblée, ils aperçoivent Jésus assis, les yeux brillants, l'air inspiré; autour de lui, les Docteurs inclinent leurs têtes blanches, pleins de respect pour cet enfant dont la science confond leur science. Ils connaissent la Loi dans ses moindres détails: ils ont étudié les prophètes, le peuple juif tout entier obéit à leurs prescriptions, et à la voix de Jésus ils viennent de comprendre qu'ils ne savent rien. Le Fils de Dieu seul a les paroles de la vie éternelle.

Malgré l'admiration où la plonge cette divine parole, Marie ne peut retenir un tendre reproche: « — *Mon Fils*, dit-elle, *pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voici que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés* ».

L'Enfant Jésus qui, depuis sa naissance, s'est toujours montré parfaitement doux et obéissant, ne s'excuse pas:

« — *Pourquoi me cherchiez-vous?* répond-il. *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père?* » (1).

Cependant l'heure n'est pas encore venue où le Messie doit se manifester au monde. Marie et Joseph, joyeux d'avoir retrouvé leur Jésus, l'emmènent bien vite, hors de Jérusalem, vers cette Nazareth où longtemps encore le Christ cachera sa divinité.

---

(1) Saint Luc, II, 48-49.

## XII

### Prédication de Jean-Baptiste

Chaque année, au temps de la Pâque, de nombreuses caravanes traversent la vallée du Jourdain pour se rendre à Jérusalem. Au milieu des déserts environnants cette région forme une merveilleuse oasis. Sur les rives du fleuve, les princes ont fait planter de splendides jardins, où les palmiers, les grenadiers, les acacias protègent de leur ombre légère les parterres de fleurs brillantes et parfumées ; des aqueducs entretiennent partout la fraîcheur. Le Jourdain, enserré entre deux mamelons blanchâtres, disparaît presque en certains endroits, ne se révélant que par le bruit de ses eaux rapides et par sa double bordure de tamaris, de lauriers-roses, de saules et de peupliers. Les roseaux forment des buissons impénétrables, où les oiseaux vont cacher leurs nids.

Tout à coup, au milieu de ce riant paysage, un homme paraît : il est maigre, à peine vêtu ; un manteau de poil de chameau couvre ses membres décharnés ; ses yeux brillent d'un feu extraordinaire, sa parole retentit vibrante, impérieuse : « *Faites pénitence, crie-t-il, le royaume de Dieu est proche* ». Des pèlerins s'arrêtent surpris, joyeux et craintifs.

Cet homme, ce Jean-Baptiste, élevé dans le désert, qui se nourrit de sauterelles et de miel sauvage, et qui dort sur la pierre, parle comme, jamais prophète n'a parlé : « *Je suis, dit-il, la voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers : toute vallée sera comblée, et toute montagne, toute colline sera abaissée : ce qui est tortueux sera redressé et ce qui est raboteux sera aplani, et tout homme verra le salut de Dieu* » (1).

Une espérance ardente s'éveille dans les cœurs : le salut de Dieu n'est-ce pas le Messie tant désiré ? Les rois n'ont-ils pas coutume d'envoyer devant eux des émissaires pour leur préparer la route ? De toutes parts, on accourt vers le prophète : voici des enfants curieux, impatients d'entrer dans le royaume de Dieu ; voilà des jeunes gens enthousiastes, prêts à suivre le conquérant qui va venir ; des vieillards s'inquiètent de ne pouvoir vivre assez pour connaître le Messie.

De Jérusalem, de la Galilée, de la Samarie, les pèlerins affluent : tous veulent se purifier puisque rien de souillé ne peut avoir accès au royaume de Dieu : ils s'accusent bien haut de leur fautes, de ces fautes cachées qui les font rougir devant leurs amis, devant leurs frères, puis ils demandent au prophète le baptême, symbole de pardon. Et Jean, établi près d'un gué, à Béthanie, accueille ces pénitents ; il les baptise et leur répète :

« — *Il vient après moi Celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne, en me baissant, de dénouer*

(1) Saint Luc, III, 4-17.



LE BAPTÊME DU SAUVEUR





*les cordons de ses sandales. Moi, je vous ai baptisés dans l'eau ; mais lui, il vous baptisera dans l'Esprit-Saint »*(1).

L'attente devient plus impatiente ; les cœurs battent d'enthousiasme ; une seule pensée anime cette foule : Dieu va réaliser sa promesse, le Messie triomphant ne tardera plus à venir. Jean se fait tout à tous, il poursuit sa mission, il annonce le règne du Sauveur. Des soldats en marche s'arrêtent auprès de la rive, ils entendent la parole de Baptiste et l'interrogent :

« — *Maître, disent-ils, que ferons nous ?* » Jean ne leur commande qu'une chose :

« — *N'usez envers personne de violence et de fraude et contentez vous de votre solde* ». Des moissonneurs reviennent des champs ; eux aussi cherchent à s'instruire, il les éclaire par cette comparaison :

« — *Le van est dans la main du Messie et il nettoiera son aire ; il amassera le grain dans son grenier ; mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point* » (2).

Quelques disciples ne veulent plus quitter Jean, ils s'attachent à ses pas, du matin au soir ; ils interrogent l'horizon, partageant l'attente du prophète, se demandant l'un à l'autre : « — D'où viendra le Messie ? ».

(1) Marc, I, 7-9.

(2) Luc, III, 17.

---

## Le Baptême de Jésus

Une longue caravane arrive de Galilée. Soudain Jean tressaille, car, parmi les pèlerins, il a reconnu celui dont il prépare la venue. Aucun signe extérieur ne désigne le Christ cependant : il porte, comme ses compagnons, une longue tunique serrée autour des reins par une ceinture de cuir, des sandales aux pieds : un manteau sombre l'enveloppe. Rien non plus d'extraordinaire ne paraît dans sa personne, si ce n'est la douceur infinie du regard, le rayonnement de sa bonté divine.

Humblement mêlé à la foule, Jésus vient d'entrer dans le fleuve, il demande le baptême. Jean, s'incline, ému, disant :

« — *Maître, c'est vous qui devez me baptiser et vous venez à moi.*

— *Laissez-moi faire ainsi, répond Jésus, car il faut que de telle sorte nous accomplissions toute justice ».*

Le Christ infiniment saint est venu sur la terre chargé de tous les péchés du monde : en lui et par lui les hommes seront purifiés, ils redeviendront enfants de Dieu. Au moment où le Baptiste verse l'eau sainte sur la tête du pénitent, la divinité du Messie éclate : les cieux

s'entr'ouvrent, une colombe vient se poser sur sa tête et une voix crie dans les airs :

« — *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* » (1).

Jean demeure ravi ; tandis que le Maître s'éloigne, il contemple encore la divine vision. Impatiente d'entendre le prophète, la foule s'étonne de son silence, elle l'entoure, elle le presse, sans un regard pour celui qui vient de quitter le gué de Béthanie.

Toutefois, quelques disciples de Jean devinent la joie du précurseur ; ils l'interrogent des yeux, comprenant que le royaume de Dieu approche.

La nuit tombe lentement enveloppant d'une ombre grise les palmiers qui tremblent, les tamaris qui s'inclinent ; dans les buissons les oiseaux gazouillent la prière du soir ; la vallée se couvre des tentes des pèlerins. Jean demeure seul ; il se recueille, il s'absorbe dans cette pensée : le Messie est venu.

---

(1) Marc, III, 11.

**La Tentation**

Par delà le Jourdain, autour de la mer Morte, le désert s'étend aride, silencieux, lugubre : du sable, des pierres, quelques roches blanchâtres, où sont creusées des cavernes, forment tout l'horizon ; nulle trace de verdure, nul chant d'oiseau ; seuls les rugissements des bêtes fauves, panthères, hyènes et chacals viennent troubler le morne silence. Des vapeurs d'asphalte montent des eaux huileuses, noyant d'une teinte uniforme le sol et les rochers.

C'est là que Jésus s'est retiré après son baptême. Jour et nuit sa prière s'élève suppliante, continuelle : toutes les angoisses, tous les désirs de l'humanité souffrante semblent monter à ses lèvres ; mais le Christ ne se contente pas de ressentir la tristesse, il ne se contente pas de souffrir la faim, la soif, l'isolement ; il veut encore se soumettre à l'épreuve qui causa la chute d'Adam : la tentation.

Depuis quarante jours Jésus a vécu au désert sans boire ni manger ; le démon s'approche de lui, et, voyant ses joues creusées par le jeûne, ses lèvres desséchées par la soif, il lui montre les pierres brunes, qui, çà et là, tachent l'uniformité du sable, et lui dit :

« — *Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains* ».

Jésus connaît sa puissance : dans quelques semaines, dans quelques jours, il multipliera les miracles ; les larmes d'une mère, les prières d'un malade, suffiront pour l'attendrir. Aujourd'hui la faim le presse, il la souffrira dans toute sa rigueur ; n'est-il par venu racheter les hommes par ses douleurs ? Jésus regarde les pierres et répond au tentateur :

« — *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* ».

Alors le démon transporte Jésus sur l'un des portiques du Temple, lui disant :

« — *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a donné des ordres à ses anges à votre sujet, et ils vous porteront sur leurs mains de peur que vous ne heurtiez votre pied contre une pierre* ».

Jésus voit le peuple qui se presse sous les parvis, les prêtres qui s'avancent pour les sacrifices. Quels cris enthousiastes, quelles acclamations joyeuses salueraient ce Messie s'il descendait glorieux du ciel ! La foule le reconnaîtrait comme son roi, comme son Dieu. Mais Jésus n'est pas venu frapper les imaginations ; il est venu gagner les cœurs. Jadis il est né dans une étable, pauvre et faible comme tous les petits enfants ; demain il paraîtra dans le monde, humble et simple entre tous ; il pénétrera dans ce Temple avec les ignorants et les pauvres. Dédaigneusement, Jésus répond au démon :

« — *Il est aussi écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu* ».

Satan se voit vaincu, il sent son empire crouler ; il recueille toutes ses forces, pour tenter une dernière entreprise. Il mène le Christ sur une montagne et lui montre les villes et les campagnes environnantes, et derrière celles-ci des cités innombrables, des peuples de toutes les races, puis dans une vision lumineuse, il lui découvre les générations qui se succéderont sur la terre. Toutes ces âmes sont chères au Seigneur Jésus, pour chacune d'elles il est prêt à verser son sang et le démon lui dit :

« — *Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant, vous m'adorez* ».

Royauté, gloire, fortune sont aux pieds du Christ, s'il veut accepter les lois du monde, au lieu des lois divines ; il sera le Messie triomphant attendu par le peuple d'Israël, il obtiendra l'hommage de toutes les nations, il attirera tous les hommes. Jésus a un cri d'horreur en entendant cette proposition. Son royaume n'est pas de ce monde, il veut les âmes sans péché, sans partage, le Christ repousse le tentateur et lui dit :

« — *Retire toi, Satan, car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul* » (1).

Le démon s'est enfui, rugissant de fureur ; les anges s'approchent de Jésus et s'empressent de le servir.

(1) Matthieu, IV, 3-12.

---

## Premiers Apôtres

Sur les bords du Jourdain, Jean-Baptiste a continué sa prédication ; chaque jour lui amène de nouveaux disciples. Le peuple veut voir en lui le Messie ; on le presse de révéler sa mission. Les prêtres, les lévites, accourus de Jérusalem le harcèlent de questions :

« *Es-tu le Christ ? Es-tu Élie ?* demandent-ils.

— *Je ne le suis pas* », répond le Précurseur.

Puis il ajoute :

« — *Moi, je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi, qui a été placé au-dessus de moi, je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses sandales* ».

Les premiers jours du printemps sont venus ; la campagne s'émaille de fleurs ; le soleil brille ardent, les bourgeons éclatent, les oiseaux volent affairés à la construction de leurs nids. La parole de Jean se fait plus éloquente encore, plus pleine de promesses, car il conserve le souvenir radieux du baptême de Jésus. Le Prophète ne dit plus : « *Il en viendra un parmi vous* », [il répète sans cesse : « *Il en est un parmi vous* ».

Mais ses auditeurs ne comprennent pas la différence : nul ne remarque Jésus lorsqu'il descend de la montagne, où il a passé quarante jours dans le jeûne et la prière. Jean l'aperçoit, il le désigne à ses disciples :

« — *Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui enlève le péché du monde. C'est Celui dont j'ai dit : « Après moi vient un homme qui a été placé au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi... Et moi je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est Celui qui baptise dans l'Esprit-Saint ». Et j'ai vu et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu ».*

Les Israélites ne veulent pas entendre cette parole ; ils attendent un Messie conquérant, prêt à combattre par le fer et par le feu, et le Prophète leur parle d'un agneau.

Seuls, deux disciples de Jean se sentent émus : ce sont deux jeunes pêcheurs du lac de Génézareth : Jean et André. Souvent, après leur labeur quotidien, ils accourent s'instruire auprès du Baptiste : ils partagent son attente, ils vont par le désir au-devant du Sauveur.

Une seconde fois, Jésus paraît à Béthanie : une seconde fois, Jean le montre à ses disciples en leur disant :

« — *Voici l'Agneau de Dieu ».*

Jésus s'arrête une minute, il regarde les deux jeunes gens ; ceux-ci n'osent encore s'avouer la radieuse espérance qui les anime : mais, quittant le Précurseur, ils suivent Jésus.

Le Christ se retourne : très doux, il encourage les deux amis du regard :



« *Qui cherchez-vous ?* leur demande-t-il.

— *Maître, où demeurez-vous ?* répondent Jean et André, impatients de connaître Jésus.

— *Venez et voyez* », telle est l'invitation du Maître.

Le Fils de Dieu n'a pas de demeure ; il les conduit vers une hutte formée de rameaux de térébinthes et de palmiers ; le toit, fait en branchages, s'appuie aux arbres de la rive. Là, sur la terre nue, André et Jean s'assoient aux pieds du Christ. Dans le crépuscule finissant, la pauvre cabane s'assombrit, mais les jeunes pêcheurs oublient l'heure, ils restent enivrés par la parole de Jésus. Ils ont trouvé Celui qui était attendu depuis tant de siècles.

André a soif de faire partager sa joie ; il court vers Génésareth. En route il rencontre son frère Simon, il lui crie :

« — *Nous avons trouvé le Messie !* »

Puis il retourne prendre sa place aux pieds de Jésus.

Jean, lui, est resté ; il regarde le Maître, il l'écoute. Déjà il l'aime avec l'ardeur enthousiaste des cœurs qui se donnent pour la première fois. Il se tait, il est heureux.

Voici André qui rentre avec Simon. Jésus se lève, il marche à leur rencontre :

« — *Tu es Simon, fils de Jonas, dit-il, désormais tu seras appelé Céphas (Pierre)* (1).

Dans ce pêcheur aux traits bronzés, le Christ a vu l'âme vaillante et ferme ; dès le premier appel, il lui donne le nom de la Pierre sur laquelle il veut bâtir son Église.

(1) Saint Jean, I, 35-45.

Lorsqu'au petit jour Jésus quitte la hutte avec ses nouveaux amis, il aperçoit auprès du Jourdain un pêcheur de Bethsaïde, nommé Philippe, le compagnon d'André et de Simon.

« — *Suis-moi* », dit le Christ.

Philippe n'a pas entendu comme les autres la divine parole, cependant il obéit et marche derrière Jésus, prêt à le suivre partout. Le regard du Sauveur, la joie rayonnante des premiers Apôtres, l'entraînent, il se joint à eux sans une question.

---

## Nathanaël

Le Christ vient de reprendre la route de Galilée. Simon, Jean et André l'accompagnent ; ensemble ils gravissent les pentes de Béthel où s'étagent les champs fertiles séparés par de petits murs en pierres sèches ; les cyclamens roses et les anémones rouges égaient de leurs teintes vives le vert intense des orges. Çà et là des figuiers touffus étendent leur ombre fraîche. Jadis sur cette colline, le patriarche Jacob aperçut, dans son sommeil mystérieux, l'échelle des anges, dont une extrémité reposait sur la terre, tandis que l'autre touchait le ciel ; c'est un lieu cher aux Israélites.

Un homme est assis sous un des figuiers verdoyants : il médite les Saintes Écritures, étudiant les caractères du Messie qui doit venir. De loin, Philippe l'a reconnu, c'est son ami Nathanaël Bar Tolnaï (Barthélemy), il court à lui et lui annonce :

« — *Nous avons trouvé celui que Moïse dans la Loi, et les Prophètes ont annoncé ; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph* ».

Nathanaël est riche, instruit ; il accorde peu de confiance à la simplicité de Philippe et lui répond en riant :

« — *De Nazareth peut-il venir quelque chose de bien ?* »

Philippe n'ose discuter avec son ami ; mais, répétant les paroles qui ont touché le cœur des premiers Apôtres :

« — *Viens et vois* », dit-il, et il l'entraîne vers Jésus.

Le Sauveur accueille Nathanaël par ces mots :

« *Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a point de fraude* ».

Certes, l'ami de Philippe mérite cet éloge ; il cherche dans la Loi de Moïse, non quelques vaines pratiques, mais la manifestation de la volonté divine ; il attend le Sauveur promis, le cœur prêt à aimer, l'esprit prêt à comprendre.

Cependant Nathanaël s'étonne :

« *D'où me connaissez-vous ?* demande-t-il.

— *Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu* », répond Jésus.

Le pieux Israélite comprend aussitôt. Ce que le Maître a vu c'est la pensée qui l'occupait, le désir qui enflammait son cœur, tout à l'heure, pendant sa prière. Il s'écrie joyeux :

« — *Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu, le Roi d'Israël* ».

Jésus reprend :

« — *Parce que je t'ai dit : « Je t'ai vu sous le figuier », tu crois ; tu verras des choses plus grandes que celles-là. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'Homme* » (1).

Il ne s'agit plus ici d'un songe ; l'échelle de Jacob est devenue la réalité : désormais les anges porteront au ciel

(1) Saint Jean, I, 45-51.

les prières, les œuvres des hommes, unies à celles du Christ, ils redescendront chargés des grâces acquises par l'amour ; par les souffrances, par le sacrifice du Christ, Nathanaël devine confusément la grandeur de cette parole ; il marche auprès du divin Maître, quittant tout pour le suivre ; il se montre aussi docile, aussi enthousiaste que les pêcheurs ignorants qui, les premiers, ont entendu l'appel de Jésus.

---

## XVII

### Les Noces de Cana

Dans la nuit lumineuse et tiède, des chants joyeux retentissent, des torches s'allument, la petite ville de Cana est en fête, car un cortège nuptial vient de se mettre en marche. Au son de la flûte et des tambourins, la fiancée sort de sa maison, toute habillée de blanc, elle disparaît presque sous ses longs voiles ; dix jeunes filles l'accompagnent portant des lampes d'albâtre ; l'époux vient ensuite, richement vêtu, le front ceint d'un turban doré ; autour de lui, dix jeunes gens agitent des rameaux d'olivier et de palmier. La foule des invités pousse de bruyantes exclamations ; les musiciens entonnent l'hymne nuptial ; voici la maison du fiancé.

Là, le repas est préparé sur une table longue et basse, aux couleurs vives. Tandis que les convives s'étendent sur les lits, les serviteurs apportent de larges cruches pleines d'eau pour les ablutions : toutes les femmes de la famille, les amies veillent au service. Parmi les invitées se trouve Marie de Nazareth, qui est venue assister au mariage. Le festin commence, lorsque Jésus pénètre dans la salle suivi de quelques disciples. Les parents des mariés, qui, à cette heure tardive, n'espéraient plus sa venue, se lèvent en hâte et font un joyeux accueil aux nouveaux

arrivants. Les mets se succèdent avec profusion et la coupe circule entre les convives.

Cependant, au milieu du repas, une inquiétude vient agiter les hôtes. Le nombre des invités est si grand que le vin va bientôt manquer ; les serviteurs n'osent plus remplir les coupes. La Vierge Marie, qui a veillé aux apprêts du festin, devine leur embarras ; elle s'en émeut, et, se tournant vers Jésus, lui dit : « *Ils n'ont point de vin* ».

Il y a une prière dans ses yeux, plus encore que dans sa voix ; habituée à voir son fils prévenir le moindre de ses désirs, Marie demande, elle attend un miracle. Toutefois Jésus semble demeurer indifférent :

« — *Femme, répond-il, que vous importe, à vous et à moi ? Mon heure n'est pas encore venue* ».

C'est un refus, et devant ce refus même, Marie reste confiante, car elle connaît la bonté infinie de son fils ; elle le désigne aux serviteurs en disant :

« — *Tout ce qu'il vous dira, faites-le* ».

Près de la table, se trouvent six grandes urnes de pierre, couvertes de feuillage ; ces vases contenaient l'eau destinée aux ablutions. Les convives se sont lavés les pieds avant de se mettre à table ; plusieurs fois déjà, on a versé de cette eau sur leurs mains ; maintenant les urnes sont presque vides. Sur l'ordre de Jésus, les serviteurs vont au puits voisin pour les remplir de nouveau :

« — *Puisez maintenant, leur dit le Sauveur, et portez au maître de la table* ».

Celui qui préside le festin reçoit la coupe des mains

d'un serviteur, il goûte l'eau changée en vin, puis interpellant l'époux :

« — *Tout homme, dit-il, sert d'abord le bon vin, et quand on s'est enivré, il en sert de moins bon. Mais vous, vous avez gardé le bon jusqu'à cette heure* » (1).

Cette plaisanterie étonne les hôtes tout à l'heure si inquiets du manque de vin : l'époux goûte à son tour le vin mystérieux : les serviteurs, rendus muets par l'émotion, se mettent à raconter le prodige. Jésus, sollicité par Marie, vient d'opérer son premier miracle.

Les disciples partagent l'étonnement des convives ; désormais, ils croiront à sa gloire, selon l'expression de Saint Jean. Dès le premier appel, dès la première parole de Jésus, cet apôtre l'a suivi avec tendresse ; mais aujourd'hui, il est joyeux, parce que la bonté et la puissance de son Maître adoré viennent de se manifester à tous les yeux.

---

(1) Saint Jean, II, 2-11.



## XVIII

### Les Vendeurs chassés du Temple

C'est le temps de la Pâque ; de toutes parts, les pèlerins accourent vers la Ville Sainte. Sur le mont des Oliviers, dans la vallée de Josaphat, d'innombrables tentes sont dressées ; les chants religieux retentissent, depuis les premières lueurs de l'aube jusqu'au coucher du soleil. Jésus s'est joint à une caravane venant de Capharnaüm ; les voyageurs entrent à Jérusalem par le pont jeté sur le Cédron. Voici le Temple splendide avec ses terrasses successives, ses colonnes étincelantes et ses portes dorées. La porte de Salomon s'ouvre devant le flot pressé des adorateurs qui viennent de si loin pour célébrer la fête pascale.

En vain dans les parvis immenses, Jésus cherche-t-il un endroit où il puisse se recueillir et prier. De la cour intérieure s'élèvent les mugissements des bœufs, les bêlements des brebis, les cris aigus des oiseaux : les marchands protégés par les prêtres ont peu à peu déserté les avenues du Temple, ils amènent les animaux destinés au sacrifice jusque dans l'enceinte sacrée. Les changeurs discutent à haute voix avec leurs clients ; sûrs de l'impunité, ils font tinter les pièces d'or et d'argent ; partout des cris, des marchandages, du désordre.

Sur les terrasses supérieures, les prêtres offrent les

sacrifices : des nuages d'encens montent vers le ciel ; les docteurs commentent les livres saints ; mais la parole de Dieu est étouffée par le tumulte. Jésus ne voit autour de lui que des physionomies amusées ou distraites, il n'entend que des discussions intéressées. Pourtant ce



peuple est venu pour rendre gloire à Dieu.

Le Christ s'indigne, et, saisissant une poignée de joncs, il chasse devant lui vendeurs et bestiaux. Les animaux affolés s'écrasent dans leur fuite, les marchands insensibles aux coups essaient de réunir leurs bêtes, mais nul ne résiste ; car la parole du Maître a retenti violente, impérieuse :

« — *Ma maison est une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs* ».

Les changeurs n'ont pas le temps de sauver leurs trésors, Jésus les frappe à leur tour ; il renverse les tables chargées d'or et d'argent ; les monnaies précieuses roulent sur les mosaïques, jusque dans la litière des animaux. Maintenant il ne reste plus que les oiseleurs ; Jésus a pitié de ces marchands qui sont pauvres pour la plupart, il les renvoie ; mais il leur permet d'emporter leurs colombes.

Le peuple, muet de terreur, reconnaît en Jésus un prophète. Les prêtres n'osent s'interposer ; dans l'indignation même de Jésus, il y a une autorité, une puissance qui domine leurs murmures. Du reste, ils se sentent coupables d'avoir laissé envahir le Temple par ce honteux trafic, dont ils tirent de gros profits. Les apôtres qui sont venus avec le Christ, à Jérusalem, demeurent interdits ; est-ce là le Maître si doux qui leur a parlé à Béthanie, celui qui guérissait les malades de Capharnaüm, en leur imposant les mains ? Mais soudain, ils se souviennent d'un passage des Écritures : « *Le zèle de votre maison m'a dévoré* », et leur foi en la mission de Jésus ne fait que s'accroître.

Cependant quelques prêtres s'approchent et demandent au Christ :

« — *Quel signe nous montrez-vous, pour agir de la sorte ?*

— *Détruisez ce temple et, en trois jours, je le rétablirai* », répond Jésus.

Un murmure incrédule s'élève parmi les Juifs :

« — *Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce temple, disent-ils, et vous le rétablirez en trois jours ?* » (1).

(1) Saint Jean, II, 13-23.

Jésus ne donne aucune explication, ses disciples ne le comprennent pas : plus tard, bien plus tard, ils comprendront que le temple de Dieu est le corps même du Seigneur Jésus livré par les Juifs et sorti triomphant du tombeau.

Le Maître quitte le Temple, la foule l'entoure, prête à acclamer Celui qu'elle appelle un prophète. Jésus révèle sa puissance divine par de nombreux miracles : mais parmi tous ces pèlerins, il ne se trouve pas une âme disposée à entendre sa parole, pas un cœur capable de s'attacher à lui comme l'ont fait les premiers apôtres.

---

**Nicodème**

L'ombre s'épaissit sous les arcs des rues ; depuis longtemps déjà le soleil a disparu derrière la montagne de Sion. Tout le jour, Jésus a multiplié les prodiges, maintenant la foule se retire ; le Sauveur demeure seul avec les disciples fidèles qu'il a choisis en Galilée. Malgré l'heure tardive, un homme se glisse dans la maison ; c'est Nicodème, un riche Israélite, membre du Sanhédrin, qui, depuis quelques jours, observe le Messie et écoute sa parole. Lorsqu'il l'a vu chasser les vendeurs du Temple, il n'a pas partagé la rancune des prêtres orgueilleux et cupides ; il désire le connaître, l'interroger.

Nicodème n'ose s'avouer le disciple du Christ, il n'ose même venir ouvertement à lui, car il craint l'opinion de ses amis. Il a voulu attendre la nuit, et passer inaperçu dans les rues silencieuses. Timide, il s'incline devant Jésus.

« — *Maître, dit-il, nous savons que vous êtes venu de Dieu, comme docteur, car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui* ».

Comme la plupart des Juifs, Nicodème a une idée toute matérielle du royaume de Dieu ; c'est selon lui un empire terrestre réservé à la race d'Abraham. Jésus cherche à élever son esprit jusqu'aux biens éternels.

« — *En vérité, en vérité, je te le dis, aucun homme, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu* ».

Nicodème s'étonne, se trouble, incapable de comprendre cette naissance spirituelle qui élève l'homme vers Dieu, au-dessus de toutes les affections, de tous les intérêts de la terre, cette naissance par le Saint-Esprit qui fait enfant de Dieu, Jésus reprend :

« — *Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va : il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit* ».

Au dehors le vent souffle, tourbillonnant autour de la maison : les disciples se taisent, ils semblent entendre encore l'appel du Christ sur les bords du Jourdain : « *Venez et Voyez* ». Ils ne lui ont demandé ni d'où il venait, ni où il allait, ils l'ont suivi.

Cependant Nicodème hésite :

« — *Comment cela se peut-il faire ?* » demande-t-il.

Jésus lui répond :

« — *Personne n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel... Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* ».

Instruit dans la loi de Moïse, Nicodème saisit confusément la pensée de la rédemption : mais il ne se donne pas encore au Sauveur : bientôt même il prend congé de lui. Jésus l'accompagne sur le seuil de la maison : les premières clartés du matin teintent de rose les collines

environnantes, le jour se lève calme et lumineux. Une fois encore, Jésus cherche à instruire Nicodème :

« — Voici le jugement, dit-il, la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car, quiconque fait le mal hait la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées, parce que c'est en Dieu qu'elles sont faites » (1).

Nicodème ne trouve pas en son cœur assez d'énergie pour demeurer auprès du Maître en pleine lumière ; sa famille, sa fortune, sa haute situation sont autant d'obstacles qui l'arrêtent et l'empêchent de se joindre aux premiers apôtres, il soupire, s'éloigne lentement, puis s'enfonce dans l'obscurité de la rue déserte. Toutefois s'il ne reste pas avec Jésus, il le suivra de loin, il méditera ses paroles et marchera vers la lumière. Et Jésus revient vers sa maison retrouver ceux qui l'aiment.

---

(1) Saint Jean, chap. III, 1-22.

### Témoignage de Jean-Baptiste

Les ardeurs de l'été ont fait baisser les eaux du Jourdain. Jean-Baptiste remonte le cours du fleuve et s'arrête à un lieu appelé Oënon à cause de ses sources d'eau vive. Peu à peu, le Précurseur se retire : sa mission remplie, bientôt il va disparaître. Cependant quelques pèlerins viennent encore lui demander le baptême, quelques disciples sont demeurés auprès de lui. Le Christ s'est manifesté par ses miracles : il a choisi ses apôtres ; maintenant les foules se portent vers lui avides, curieuses, enthousiastes. à peine un petit nombre de fidèles se groupe-t-il encore autour du Baptiste.

Ce mouvement vers Jésus qui inonde le cœur de Jean d'un bonheur si pur, irrite ses disciples : ils voient avec peine la gloire de leur maître obscurcie par le nouveau venu. Ils s'indignent d'entendre un Israélite soutenir que le baptême donné par Jean ne purifie pas.

« — *Maître, disent-ils, celui qui était avec vous au-delà du Jourdain et à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise et tous vont à lui* ».

Tous vont à Jésus, tel est le motif du dépit des disciples, tel est le motif de la joie du Précurseur ; mais, dans son zèle, il trouve bien petit le nombre de ceux qui



cherchent le Christ ; il voudrait voir tous les hommes attirés par le Sauveur.

Le Baptiste dit à ses disciples :

« — *L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel ; vous m'êtes vous-mêmes témoins que j'ai dit : Ce n'est point moi qui suis le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. L'époux est celui à qui appartient l'épouse, mais l'ami de l'époux qui est présent, et qui écoute, est ravi de joie d'entendre la voix de l'époux... Il faut qu'il croisse et que je diminue. Celui qui est venu d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui vient de la terre est terrestre et son langage est terrestre... Car celui que Dieu a envoyé dit les paroles mêmes de Dieu, parce que Dieu lui donne son Esprit sans mesure. Le Père aime le Fils et a tout remis entre ses mains » (1).*

Éclairé par son amour, Jean se réjouit de l'abandon de ses disciples d'hier, il les avait instruits, il les avait préparés pour la venue du Messie. Le Christ a paru et les apôtres se sont attachés à lui. C'est la première offrande du Baptiste à son Maître ; n'est-il pas la voix qui crie : « — *Aplanissez les sentiers du Seigneur ?* ».

(1) Saint Jean, III 27-36.

---

### La Samaritaine

Jésus et ses disciples se sont mis en marche dès l'aube, ils reviennent en Galilée : vers le milieu du jour les pèlerins arrivent sur la frontière de la Samarie : devant eux la route s'allonge blanche et montueuse entre les oliviers gris : à gauche, la ville de Sichem apparaît au milieu de vertes prairies, de jardins en terrasse. Un soleil ardent embrase d'une lueur de feu le mont Garizim, la chaleur devient accablante, et les voyageurs cherchent un abri pour se reposer : tout près, sous les grands sycomores, le puits de Jacob offre son ombre fraîche. Pendant que les apôtres descendent au village, afin d'acheter des provisions, Jésus s'assied à côté de la porte.

Une grande tristesse le saisit en contemplant cette contrée, jadis aimée des patriarches, et maintenant habitée par une tribu hostile, dédaigneuse des lois d'Israël.

Abattu de corps et d'esprit, le Sauveur appuie son front brûlant sur la margelle du puits ; soudain une femme soulève les lianes qui couvrent la porte ; elle s'avance la cruche sur l'épaule et s'arrête auprès du voyageur.

« — *Donne-moi à boire* », lui demande Jésus. La femme reconnaît, à son costume, à son accent, un habitant de la Judée, elle se détourne méprisante :

« — Comment, dit-elle, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire à moi qui suis une femme de Samarie. Les Juifs n'ont point de rapports avec les Samaritains.

— Si tu savais le don de Dieu, reprend Jésus, et quel est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui aurais fait peut-être toi même cette demande et il t'aurait donné de l'eau vive ».

La parole du Maître demeure incomprise. Il parle de la source de grâce qui inonde les âmes de joie, les rend belles, heureuses, fécondes en bonnes œuvres, et la Samaritaine ne songe qu'à l'eau limpide qui brille au fond du puits.

« Seigneur, demande-t-elle, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond, d'où avez-vous donc de l'eau vive ? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits ?

— Quiconque boit de cette eau a encore soif, répond le Christ, mais celui qui boira de l'eau que je donnerai n'aura jamais soif, car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle.

— Seigneur, dit la femme impatiente et joyeuse, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici puiser de l'eau ».

La Samaritaine se penche vers le puits, attendant quelque prodige. Jésus la regarde, il lit dans son âme, il parle et peu à peu le rouge de la honte envahit le front de la pauvre femme, car ce voyageur qu'elle n'a jamais vu, connaît toutes ses fautes, toutes ses faiblesses.

Elle cache son visage dans les plis de son voile, elle

cherche à détourner l'attention de l'étranger dont le regard lit ses pensées.

« — *Seigneur, dit-elle, je vois bien que vous êtes un prophète. Nos pères ont adoré sur le mont Garizim, et vous, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.*

— *Femme, répond Jésus, crois moi : l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... L'heure vient, elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité... Car ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit, il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ».*

L'âme de la Samaritaine, préparée par l'humiliation, commence à s'ouvrir à la vérité : « *Je sais que le Messie, le Christ doit venir, dit-elle, lors donc qu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses ».*

Jésus se lève majestueux et calme : « *Je le suis, moi qui te parle »* répond-il. Mais les disciples remontent le sentier ; à leur approche, la femme se trouble, elle abandonne sa cruche, et s'enfuit en courant vers Sichem. Les apôtres s'étonnent : ils ont laissé leur Maître triste et fatigué, ils le retrouvent debout le visage rayonnant de joie. En vain, le pressent-ils de manger, Jésus leur répond : « *J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas... Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé pour accomplir son œuvre ».*

C'est la réponse faite jadis aux suggestions du démon ; le Christ a soif, il a faim des âmes et leur obéissance à l'appel de Dieu le rassasie. Au loin, un vague murmure monte de la plaine, bientôt on distingue des voix, des pas

pressés. Jésus entraîne ses disciples jusqu'à la porte du puits, il leur montre une foule nombreuse qui s'avance vers eux. Sous les rayons obliques du soleil les longues tuniques blanches prennent une teinte orangée : à travers les champs d'orge, ces hommes, ces femmes semblent de hauts épis mûrs : Jésus les regarde un instant puis il dit aux siens :

« — *Ne dites-vous pas : Encore quatre mois, et la moisson viendra ? Voici que je vous dis : Levez les yeux, et voyez les campagnes qui blanchissent déjà pour les moissons. Et celui qui moissonne reçoit une récompense et amasse du fruit pour la vie éternelle, afin que celui qui sème se réjouisse, aussi bien que celui qui moissonne (1) ».*

Le Christ marche au-devant de cette moisson humaine qui vient à lui, préparée par les prophètes. La Samaritaine a parlé, elle a dit aux gens de Sichem :

« — *Venez et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ? ».*

Beaucoup l'ont raillée, quelques-uns se sont émus ; puis, par moquerie, par curiosité ou par désir de voir le Christ, tous l'ont suivie, lorsque dans une course hâlante, elle a repris le chemin du puits de Jacob.

Maintenant ils voient Jésus et ils croient en lui, ils le pressent de demeurer quelque temps avec eux. Pendant deux jours, le Messie enseignera la vérité à cette petite ville de Samarie, où beaucoup d'âmes recevront avec joie sa parole et lui demeureront fidèles.

(1) Saint Jean, IV, 7-40.

### Jésus chassé de Nazareth

Le bruit de ses miracles a précédé Jésus en Galilée : lorsqu'il arrive à Nazareth, après ces deux jours passés en Samarie, son retour excite une grande curiosité. Tous veulent le voir, tous sont avides d'entendre sa parole, tous attendent quelque prodige éclatant.

Le jour du sabbat, la synagogue s'emplit d'une foule impatiente : hommes et femmes arrivent en longues files séparées : les pharisiens, richement vêtus, gagnent avec ostentation les places d'honneur auprès du sanctuaire. A peine le chant des psaumes est-il fini que les chefs de la synagogue conduisent Jésus vers l'estrade où déjà les livres saints sont préparés.

Au milieu du silence profond, le Sauveur déplie la longue bande de papyrus enroulée autour d'un bâton que lui tend le lecteur. Tous les yeux se tournent vers lui dans une attente anxieuse, pendant que Jésus prononce les paroles du prophète Isaïe :

*« — L'esprit du Seigneur est sur moi : c'est pourquoi il m'a sacré par son onction ; il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur broyé, annoncer aux captifs la délivrance, mettre en liberté ceux qui sont brisés sous les fers, publier l'année favorable du Seigneur et le jour de la rétribution ».*

Remettant le manuscrit aux mains d'un serviteur, Jésus ajoute : « — *Aujourd'hui cette parole des Écritures est accomplie* ».

La parole du Maître s'élève pleine de tendresse et d'espérance, il parle de sa mission bénie au milieu des pauvres, des infirmes, des affligés. D'abord ses auditeurs s'attendrissent ; mais leur émotion est bien courte : ce ne sont pas des promesses que veulent les Nazaréens, ce sont des miracles. Ils ne croient pas à la puissance de ce Messie qu'ils ont vu enfant, qui toujours s'est montré doux et docile. D'ailleurs Jésus ne ressemble en rien aux docteurs qui passent dédaigneux, la tête haute au milieu du peuple. Jésus parle aux pauvres, sourit aux enfants, recherche la dernière place.

Bientôt dans l'assemblée, quelqu'un murmure :

« — *N'est-ce pas là le fils de Joseph ?* ». L'enseignement divin n'est plus écouté, une voix moqueuse crie :

« — *Médecin, guéris-toi toi même* ». Très doucement, Jésus relève cet outrage :

« — *Sans doute, dit-il, vous m'appliquerez le proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même... En vérité, en vérité, je vous le dis, aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie (1)* ».

Déçue, voyant qu'elle n'obtiendra pas de miracle, la foule devient furieuse : ce sont des cris, des transports de colère. L'assemblée se lève en tumulte, on chasse Jésus hors de la synagogue, on le poursuit jusqu'au sommet du promontoire qui domine la ville. Des mains menaçantes se dressent, prêtes à précipiter le Christ du

(1) Saint Luc, II, 17-30.

haut des rochers ; des pierres volent, des cris de mort retentissent. Encore quelques pas, Jésus va disparaître dans l'abîme ; soudain il se retourne, il regarde les Nazaréens et leurs bras semblent paralysés, leurs langues restent muettes. Le Sauveur passe tranquille au milieu de ses ennemis. Sur le chemin de Cana, il s'arrête un instant, son regard attristé suit les Nazaréens qui descendent la colline. Jésus est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu.

---



## XXIII

### Appel des disciples

Entre ses rives fleuries, le lac de Génésareth s'allonge dans la vallée fertile ; au loin ses eaux bleues semblent se confondre avec les champs de lin ou de lavande, et former ainsi une mer d'azur. Des tamaris et des lauriers roses ombragent la côte occidentale ; sur les collines arrondies qui s'élèvent en pente douce, quelques villes, quelques villages se cachent au milieu des mûriers, des grenadiers et des orangers. Voici, presque au bord du lac, Bethsaïde et Capharnaüm, plus haut Chorozaïn et Magdala.

Chaque jour de nombreuses barques sillonnent le lac, chaque nuit le silence est troublé par le bruit des avirons et les lanternes qui brillent à l'avant des barques semblent refléter les étoiles qui illuminent le ciel bleu.

A Bethsaïde, les apôtres ont repris leur métier de pêcheurs ; le Maître les a quittés pour aller à Nazareth ; il doit les rejoindre bientôt à Capharnaüm ; les apôtres l'attendent, et ils travaillent.

Aidé de son frère, Pierre vient de lancer son filet dans les eaux profondes ; les deux pêcheurs se tiennent attentifs, prêts à ramener leur capture. Mais un appel retentit de la rive, Pierre et André reconnaissent la voix de

Jésus ; en hâte, ils remontent le filet et reviennent au rivage :

« — *Suivez-moi*, leur dit le Maître, *et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes* ».

Les deux frères ne le questionnent pas — sur le sens de ces mystérieuses paroles, ils marchent aux côtés de Jésus,



pleins de confiance et d'amour. Un peu plus loin, ils aperçoivent Jean et Jacques qui aident leur père Zébédée à raccommoder ses filets. Jésus les appelle doucement : — « *Venez* », dit-il. Les jeunes gens se lèvent, ils courent vers le Maître, heureux de son retour qu'ils désiraient. Ils ne demandent plus comme jadis : « Maître, où demeurez-

vous ? ». C'est eux qui offriront un abri au Sauveur bien-aimé.

Longtemps le vieux Zébédée les regarde s'éloigner. Il se rappelle le joyeux empressement de ses fils, lorsqu'ils sont venus lui annoncer : « Nous avons trouvé le Messie ». Et lui aussi se réjouit : pour la première fois, il lui est donné de voir Jésus.

---

### Un jour à Capharnaüm

C'est le sabbat : les barques se reposent, les travaux des champs ont cessé, la petite ville est silencieuse, dans leurs habits de fête les gens de Capharnaüm se rendent à la synagogue, pressés d'entendre le prophète dont ils ont vu les miracles.

D'ailleurs, avant même de pénétrer dans la ville, Jésus vient d'opérer un nouveau prodige. Il y a quelques jours, tandis qu'il était encore à Cana, un officier d'Hérode lui demandait de sauver son fils mourant. Aux supplications du pauvre père qui voulait l'amener bien vite à Capharnaüm, le Sauveur n'avait répondu qu'une seule parole : « *Va, ton fils vit* ». Et le jeune homme s'était trouvé guéri à l'heure même où le Sauveur avait parlé.

Aujourd'hui, Jésus doit enseigner à la synagogue : le peuple garde un religieux silence : bientôt la parole du Maître retentit éloquente et persuasive : il ne s'occupe pas comme les rabbins des vagues citations de la lettre, il s'adresse aux âmes, illumine les intelligences, et touche les cœurs.

Soudain un grand cri vient interrompre la parole divine ; un démoniaque, saisi de transports furieux, se roule au milieu de la synagogue en criant : « — *Laissez-nous ; qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jésus*

*de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous perdre ? Je sais qui vous êtes ; le Saint de Dieu ».*

Épouvantés, les gens s'écartent, laissant le possédé se débattre ; alors le Sauveur s'approche de lui, ce n'est plus le Maître doux et bienveillant qui tout à l'heure expliquait les Écritures ; c'est le Christ venu pour combattre Satan et le réduire à l'impuissance. Sa voix se fait impérieuse lorsqu'il s'adresse au démon : « — *Tais-toi, ordonne-t-il, sors de cet homme* ». Une dernière convulsion agite le possédé, puis il se relève, calme et guéri, rendant grâces à Dieu.

Les assistants tremblent devant la force invincible que Jésus vient d'exercer ; il ne s'est servi ni de menaces, ni d'exorcismes, il a dit : « — *Tais-toi* », et le démon a obéi. Les Juifs se demandent l'un à l'autre :

« — *Quelle est cette parole ? Il commande avec autorité et avec puissance aux esprits impurs et ils obéissent (1)* ».

Lorsque Jésus quitte la synagogue, tous voudraient comme les apôtres s'attacher à ses pas ; mais c'est le jour du repos : chacun doit regagner sa maison. Cependant, la bonne nouvelle se répand ; l'espérance fait battre les cœurs, un seul nom retentit dans chaque famille : Jésus ! Les malades prennent patience, les infirmes se consolent, les malheureux s'apaisent. Le bon Maître est à Capharnaüm et il peut tout. Demain, ce soir peut-être, ils iront à lui, et Jésus les guérira.

Les derniers rayons du soleil mettent des lames de feu

(1) Saint Luc, IV, 34-37.

sur les eaux du lac ; le sabbat vient de finir. Une rumeur sourde remplace le silence, une foule nombreuse entoure la maison de Simon où demeure Jésus. Voici des malades qui accourent implorer leur guérison ; pour venir jusqu'au Sauveur ils ont trouvé des forces ; voilà des sourds, des aveugles, des démoniaques, des boiteux. Il en descend des collines, il en arrive des vallées ; les enfants curieux entourent le Maître, les femmes, plus timides, se groupent autour de la belle-mère de Simon, que Jésus a guérie d'une grosse fièvre. La nuit est venue : peu à peu les torches s'allument ; entre les massifs sombres des orangers, des points lumineux étincellent : ce sont de nouveaux cortèges, les uns arrivent à pied, les autres trop faibles pour marcher sont portés sur des civières. Jésus touche les plaies, pose sa main sur ces fronts brûlés de fièvre ; à son ordre les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques se lèvent. Ils sont venus tristes, malades, épuisés, le Sauveur les renvoie guéris. Un concert de joyeuses exclamations retentit. Déjà les oiseaux commencent à gazouiller dans les roseaux l'éveil du matin, lorsque le dernier malade quitte la maison de Simon,

---

### La pêche miraculeuse

Sur la plage de Bethsaïde, le peuple se presse autour de Jésus, les mains se tendent vers lui, des voix l'acclament ; ce matin la pêche est abandonnée, les barques demeurent immobiles. Au bord du lac, Simon, André, Jacques et Jean lavent tristement leurs filets : toute la nuit, ils ont parcouru les eaux poissonneuses, toute la nuit leurs filets sont restés vides ; leur travail a été vain. Cependant ils se retournent joyeux à l'appel du Maître ; pour échapper à la foule qui l'entoure, Jésus monte dans la barque de Simon et ordonne à son apôtre de gagner le large.

C'est de cette chaire improvisée que le Sauveur enseigne le peuple ; peu à peu la brume s'éclaircit, le soleil levant teinte de rose le sable de la grève ; entre les rochers d'un rouge ardent, le lac ressemble à une coupe d'azur ; les vagues viennent se briser au pied des collines vertes, et il semble qu'un murmure de harpe accompagne la divine parole.

Le bon Maître a remarqué la tristesse de ses apôtres ; dès qu'il a fini d'enseigner les gens de Bethsaïde, il dit à Simon :

« — *Pousse au large, et jette tes filets pour pêcher.*

— *Maître, répond Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jetterai le filet ».*

Lorsque les pêcheurs veulent remonter le filet, ils le trouvent si lourd que leurs forces ne peuvent suffire au travail ; Jean et Jacques, restés sur la rive, sautent dans leur barque et viennent en aide à leurs amis. Lentement le filet est retiré ; les mailles cèdent sous le poids ; de petits poissons s'échappent comme une pluie argentée, tandis que les carpes brillantes, les gros brochets demeurent prisonniers. La barque de Simon est remplie, prête à couler, celle de Jean avance avec peine. Simon se jette aux pieds du Christ, il s'étonne de ce merveilleux pouvoir, et, cédant à l'épouvante des Juifs pour lesquels voir Dieu signifie mourir, il s'écrie : « — *Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un pêcheur* ».

André, Jean et Jacques semblent effrayés, alors le Maître lui dit très doux :

« — *Ne crains point, désormais ce sont des hommes que tu prendras* (1) ».

De la rive, le peuple a vu le miracle ; il attend le retour des barques. Sur le sable jaune, les apôtres versent le contenu de leurs filets ; les poissons aux écailles nacrées, aux reflets roses, s'amoncellent en pyramides vivantes. Sans se soucier de leur capture, les pêcheurs pensent à la promesse que Jésus vient de leur faire pour la seconde fois. Ils ne saisissent pas encore la pensée du Sauveur, mais ils savent qu'avec lui la pêche ou la moisson sera abondante. Désormais les apôtres accompagneront Jésus dans ses courses en Galilée ; ils oublieront tout pour suivre leur Maître bien-aimé.

(1) Saint Luc, V, 4-II.

---



**La guérison d'un paralytique**

Le Christ a continué sa mission d'amour ; il va de ville en ville annoncer l'Évangile ; les miracles éclatants se multiplient sur son passage. Ici un lépreux vient se jeter aux pieds de Jésus et se relève guéri ; là, un sourd entend la divine parole. Nombreux sont les disciples qui s'attachent aux pas du Maître ; nombreux aussi sont les Pharisiens jaloux, les scribes hypocrites, qui le suivent avec le désir de le prendre en faute et de le perdre aux yeux du peuple.

Soit que Jésus enseigne sur le rivage, soit qu'il se retire au sommet d'une colline pour prier, soit qu'il entre dans une maison, la foule enthousiaste ne lui laisse pas un instant de repos. La vie semble suspendue, le travail abandonné ; les caravanes s'arrêtent à Capharnaüm : un seul désir domine ce peuple : s'approcher de Jésus.

Après une longue journée de prédication le Sauveur s'est retiré dans la chambre haute d'une maison ; la cour intérieure est pleine de monde, les disciples se pressent devant la porte, le chemin est trop étroit pour contenir les nouveaux arrivants ; à grand'peine les malades se glissent près de la maison ; ils attendent un regard, un mot du bon Maître. Sur son grabat, un paralytique se

désespère, ses porteurs ne peuvent plus avancer, il a bravé toutes les fatigues du voyage, sûr d'obtenir sa guérison, et maintenant il ne peut réussir à voir Jésus. Ses porteurs ont pitié de sa détresse : ils grimpent sur la maison, enlèvent le toit de terre battue, puis reprenant leur fardeau, ils viennent déposer le paralytique aux pieds du Sauveur. La joie éclate sur leur visage ; le malade ne peut remuer, mais ses yeux disent clairement son espérance, lorsque Jésus se tourne vers lui, et lui dit : « — *Homme, tes péchés te sont remis* ».

Les Scribes et les Pharisiens, qui ont pénétré dans la salle, murmurent à cette parole :

« — *Quel est celui-ci qui profère des blasphèmes ? Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ?*

— *Que pensez-vous, dans vos cœurs ?* demande Jésus. *Lequel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche ? Or afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Je te l'ordonne, lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison ».*

Les porteurs s'écartent respectueux, le paralytique se soulève, puis, se mettant debout, il place son lit sur ses épaules, glorifiant Dieu qui l'a guéri. Bientôt il s'éloigne au milieu des acclamations des assistants qui s'écrient :

« — *Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses (1) ».*

(1) Saint Luc, V, 17-27.

---

**A Jérusalem****La piscine de Bethesda**

Étendus sur des nattes, assis ou agenouillés le long des portiques, les malades sont groupés autour de la piscine de Bethesda, attendant l'heure favorable où l'Ange du Seigneur descendra dans les eaux et les agitera ; tous espèrent ainsi trouver la guérison. Il semble que les misères humaines se soient donné rendez-vous : ici un pauvre aveugle, là des boiteux, plus loin des malades couverts d'ulcères. Sous les galeries, à l'ombre du soleil déjà brûlant, sont couchés les paralytiques, les hommes aux membres secs ; pour ceux-ci, il y a peu d'espoir, car jamais ils ne pourront gagner la piscine au moment désiré.

Jésus est venu à Jérusalem pour la Pâque ; en sortant du Temple, il traverse une de ces galeries couvertes et remarque la physionomie angoissée d'un paralytique. Que de fois, le pauvre homme s'est-il ainsi traîné au bord de la fontaine ! Nul n'a eu compassion de lui, nul ne lui a tendu une main secourable.

« — *Veux-tu être guéri ?* lui demande Jésus. Le paralytique ne connaît pas le Sauveur, mais il le voit si doux,

si bienveillant, qu'une lueur d'espérance illumine son visage : peut-être cet étranger va-t-il lui venir en aide :

« — Seigneur, dit-il, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, lorsque l'eau a été agitée ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi ».

Les yeux de l'infirmes se tournent vers Jésus avec une muette supplication ; déjà ce corps perclus se soulève par un effort de volonté ; mais le Maître n'a pas besoin de le porter : « Lève-toi, ordonne-t-il, prends ton grabat et marche ». La vie commence à circuler dans ces membres paralysés depuis trente-huit ans ; le malade se redresse, il se tient debout, il marche, et lorsqu'il se retourne pour remercier son bienfaiteur, Jésus a disparu.

Transporté de joie, le paralytique s'achemine vers sa demeure ; en route, il rencontre des pharisiens qui s'indignent de lui voir porter la natte sur laquelle il était étendu, car le jour du sabbat tout travail est interdit. L'homme ne se trouble pas, il leur répond : « Celui-là même qui m'a guéri m'a dit : — Prends ton grabat et marche.

« — Quel est cet homme ? » demandent les pharisiens, mais le paralytique ne peut leur répondre.

Déjà, les princes des prêtres soupçonnent ce Jésus, qui, jadis, les a humiliés en chassant les vendeurs du Temple, ce Jésus qui explique la Loi aux ignorants et aux pauvres. C'est une occasion favorable de le poursuivre comme violateur du repos sacré. Quelques minutes plus tard, le paralytique vient les trouver triomphant, parce qu'il a revu son Sauveur, il le leur désigne par ces mots : « — C'est lui qui m'a guéri ».

Les Scribes, les Sanhédrites accablent Jésus de leurs reproches ; il leur répond non pas en coupable mais en maître. « — *Mon Père agit sans cesse, dit-il, et moi j'agis de même* ». Puis, pour réfuter les accusations des pharisiens, il montre Dieu au milieu de sa gloire, veillant à tous les besoins des hommes, attentif à toutes leurs prières, et lui, le Fils de Dieu, venant accomplir l'œuvre divine, faire le bien sans relâche :

« — *Scrutez les Écritures, dit-il à ces faux savants, puisque vous pensez avoir en elles la vie éternelle, ce sont elles qui rendent témoignage de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! Je n'accepte pas la gloire qui vient des hommes. Mais je vous connais, et je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez* » (1).

Jésus s'éloigne de ces orgueilleux qui le repoussent ; les Pharisiens atterrés, réduit au silence, ne cherchent pas à comprendre les paroles du Christ, pas plus qu'ils ne cherchent à pénétrer le sens des prophéties. Leur esprit ne s'élève pas au-dessus de la lettre. Mais en eux-mêmes ils jurent la mort de ce prophète qui les humilie.

(1) Saint Jean, V, 6-44.

## XXVIII

### Les douze apôtres

La haine des Pharisiens augmente chaque jour; oubliant leurs querelles avec les courtisans du roi Hérode, ils les ont entraînés dans une coalition contre le Sauveur. Partout Jésus rencontre des ennemis acharnés qui cherchent à le convaincre d'imposture, qui le harcèlent de questions. Ils n'attendent qu'une occasion favorable pour se saisir de lui et le garder prisonnier.

Cependant, à Capharnaüm, le Sauveur retrouve une population enthousiaste, des disciples fidèles qui s'attachent à ses pas. On l'entoure, on le presse, et lorsque, pour s'éloigner de la foule, Jésus monte sur une barque, de nombreux pêcheurs l'accompagnent jusqu'au milieu du lac afin d'entendre encore l'enseignement divin.

Un soir, Jésus gravit la colline située entre Capharnaüm et Tibériade, l'obscurité lui a permis de quitter la ville sans être aperçu, les étoiles commencent à briller dans la voûte sombre, les derniers bruits de la terre s'éteignent; au loin les petites vagues du lac viennent mourir sur les rochers, le vent souffle doucement à travers les arbres, c'est le silence animé des nuits d'Orient. Les heures se passent, et le Sauveur demeure là, prosterné, oubliant sa fatigue dans la prière intense qui l'unit à son

Père ; il se recueille avant de choisir les douze apôtres qui vont l'aider dans sa mission.

Au bas de la colline de nombreux disciples dorment sur la terre, enveloppés de leurs manteaux ; ils veulent ainsi rester près de leur Maître ; ils veulent pouvoir répondre au moindre appel. Dès que l'aube paraît, Jésus les réunit autour de lui et désigne ceux qui désormais seront ses compagnons fidèles. Après les premiers amis du Sauveur, Jean et Jacques, Simon et André, Philippe et Barthélemy, d'autres se sont donnés au Christ. Pour le suivre, Lévi, surnommé Matthieu, le collecteur d'impôts, a quitté son comptoir de péager ; il a renoncé aux bénéfices qui l'enrichissaient. Thomas, attiré par la divine parole, s'est joint à lui. Deux cousins de Jésus prennent rang parmi les apôtres, ce sont Jacques et Jude, fils d'Alphée, tous deux croient à la fondation d'un royaume d'Israël qui les fera riches, puissants, honorés : leurs espérances se borneront à la terre, tant qu'ils ne seront pas éclairés par l'Esprit-Saint ; mais l'un par son austère vertu, l'autre par la bonté de son cœur, se préparent à devenir des disciples en esprit et en vérité.

Puis, comme auprès du Sauveur, toutes les opinions doivent s'unir dans un effort de charité, à côté de Matthieu, le percepteur de l'impôt romain, voici Simon le Zélote, qui appartient à une secte fanatique, révoltée contre tout tribut étranger ; enfin Jésus appelle celui qui le trahira. Judas, l'homme de Kérioth, est habile à manier l'argent ; il suivra le Messie afin de devenir riche ; mais, à mesure qu'il verra son Maître plus désintéressé, plus humble, Judas le prendra en haine, il méprisera cette toute-

puissance qui élève jusqu'à elle les petits et les pauvres, sans égard pour les rêves des ambitieux.

Les disciples ne demeurent pas longtemps seuls avec Jésus ; des barques abordent sur le rivage, d'innombrables pèlerins descendent des collines, le Christ va se faire tout à tous.

---



### Le sermon sur la montagne

Tandis que les barques demeurent amarrées au rivage, la colline de Kourn-Ilattin se couvre d'une foule immense. Les pêcheurs arrivent, un filet sur l'épaule, les femmes s'asseyent sur les rochers ou de larges pierres plates, des enfants courent dans l'herbe fleurie, se glissant jusqu'aux pieds de Jésus, sûrs de l'indulgence de ce bon Maître, qui a toujours pour eux une caresse ou un sourire. De cette hauteur le lac ressemble à quelque mer infinie dont les eaux bleues rejoignent le ciel bleu dans la ligne lointaine de l'horizon. Çà et là les genets d'or mettent sur les prairies leur note éclatante comme un rayon de soleil.

Bien souvent déjà le Christ a parlé au peuple du royaume de Dieu, annoncé par les prophètes, attendu, désiré de tous les Israélites. Aujourd'hui sa voix s'élève persuasive et vibrante lorsqu'il dit : *« Bienheureux les pauvres en esprit parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux parce qu'ils possèdent la terre. Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés, Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce*

*qu'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux » (1).*

Ces étonnantes paroles parviennent jusqu'au dernier des auditeurs, certes jamais le royaume de Dieu n'avait été envisagé ainsi. Beaucoup d'ambitieux disciples se troublent, les Pharisiens raillent, les riches affectent de ne pas comprendre ; mais les humbles, les pauvres, ceux qui gagnent péniblement leur vie au jour le jour, conçoivent une joyeuse espérance. Les affligés, les malades devinent la pensée du Sauveur, parce qu'ils ont vu Jésus consoler et guérir ; les yeux des jeunes filles se mouillent de larmes ; les mères embrassent leurs petits enfants et les tendent vers le Christ comme pour les lui offrir. Les cœurs des jeunes gens tressaillent, ils entrevoient une existence plus haute, plus pure que celle qu'ils mènent. A côté de Jean, bien d'autres entendent l'appel du Messie ; il semble que pour suivre Jésus il soit facile d'être doux, d'être pacifique, d'être patient, qu'il soit facile de souffrir avec lui la pauvreté, puisque le Maître se fait si bon, si indulgent, si petit avec les petits.

Tout bas, les Pharisiens accusent Jésus de vouloir changer la loi divine, le Christ entend leurs murmures et répond :

« — *Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu les abolir mais les accomplir, Car, en vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que*

(1) Saint Matthieu, V, 3-13.

*passent le ciel et la terre, un seul iota ou un seul trait ne disparaîtra pas de la loi que tout ne soit accompli » (1).*

La foule écoute silencieuse et ravie; Jésus montre à ses auditeurs la loi d'amour perfectionnant la loi de crainte, le pardon des ennemis succédant à la justice implacable,



la prière du cœur, la mortification volontaire animant les prières et les jeûnes ordonnés. Et Jésus semble ouvrir déjà aux hommes les portes du ciel en leur disant: « *Soyez donc parfaits, vous, comme votre Père céleste est parfait* ».

Dans tous ces yeux tournés vers lui, Jésus lit un désir, sur toutes les lèvres tremble une question. Ces

(1) Saint Matthieu, V, 17-19.

pêcheurs, ces ouvriers, ces femmes, ces enfants qui l'écoutent haletants, toutes ces âmes de bonne volonté voudraient bien s'unir à Dieu, lui parler, mais ils ne savent pas. Souvent sur les places, dans les synagogues, ils ont entendu les Pharisiens et les docteurs murmurer d'interminables prières, ils les ont vu déplier de longues bandes où étaient inscrites les paroles des prophètes. Mais eux ils sont trop ignorants, ils ne peuvent pas s'adresser à Dieu. D'un mot le Christ calme leurs craintes, et confond la science orgueilleuse des Pharisiens :

« — *Quand vous priez, dit-il, ne soyez pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des places publiques..... Quand vous priez, ne multipliez pas les paroles comme les païens qui s'imaginent que c'est par la multitude des paroles qu'ils seront exaucés. C'est donc ainsi que vous prierez : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ; remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent ; et ne nous abandonnez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il » (1).*

Puis Jésus, voulant exprimer la tendresse paternelle de Dieu, sa sollicitude paternelle pour ceux qui le servent, étend la main vers les champs voisins : là, sans culture, sans soin, les lis se multiplient, leurs tiges jaillissent de l'herbe, balançant les larges pétales couleur de pourpre

(1) Saint Matthieu, VI, 5-14.

ou blanches comme la neige ; là, dans les sillons, des oiseaux picorent les graines, ou poursuivent les insectes ; d'autres s'enfuient à tire d'ailes, emportant vers la haie où ils construisent leurs nids de longs brins de paille, quelques flocons de duvet.

« — *Regardez les oiseaux du ciel, dit le Sauveur, ils ne sèment ni ne moissonnent et n'amassent pas dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas plus qu'eux ? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent ; cependant je vous dis que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Mais si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui existe aujourd'hui et demain sera jetée au four, combien plus vous-mêmes, hommes de peu de foi...*

« *Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain, car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit son mal (1) ».*

Enfin le Christ termine son discours par une comparaison facile à comprendre pour ce peuple de Capharnaüm. En été, lorsque les torrents, qui serpentent au flanc de la montagne, sont desséchés, leur lit présente au voyageur un sol facile pour y planter des tentes : quelques coups de pioche suffisent à enfoncer les montants de plusieurs coudées ; mais vienne une pluie d'orage, le sable roule au fond du ravin, entraînant les frêles constructions. Au contraire, ceux qui taillent leur demeure

(1) Saint Matthieu, VI, 26-34.

dans le roc, se fatiguent, pour creuser quelques pouces dans le sol après une dure journée de travail ; mais, lorsqu'enfin la maison est construite, ni le vent, ni la pluie ne peuvent l'ébranler, puisqu'elle s'appuie au granit du rocher. C'est cet exemple si connu des Orientaux, que propose le Sauveur :

*« Quiconque, dit-il, entend ces paroles et les met en pratique, sera comparé à un homme sage qui a bâti sur la pierre. Et la pluie est tombée, et les torrents sont venus, et les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison et elle ne s'est point ébranlée, car elle était fondée sur la pierre. Et quiconque entend ces paroles et ne les met pas en pratique, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sur le sable. Et la pluie est tombée, et les torrents sont venus, et les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison, et elle s'est écroulée et sa ruine a été grande » (1).*

Jésus a cessé de parler; longtemps encore la foule demeure silencieuse et recueillie : sur les lèvres du Messie, la parole divine s'est faite lumineuse et consolante; beaucoup d'auditeurs n'ont pas seulement prêté leurs oreilles, ils ont donné leur cœur. Tous suivent le Maître, lorsqu'il descend de la montagne, accompagné de ses apôtres.

---

(1) Saint Matthieu, VII, 24-28.

**Le centurion**

Les Romains, tout en laissant au roi Hérode une souveraineté illusoire, ont envoyé leurs légions dans les principales villes de la Judée et de la Galilée. Par son importance commerciale, par sa position entre les routes de Tyr, de Damas et de Jérusalem, Capharnaüm ne pouvait échapper à l'occupation romaine ; un détachement de légionnaires a été établi sur les bords du lac. Le centurion qui la commande s'est toujours montré pour les Israélites un protecteur plutôt qu'un dominateur, peu à peu son âme s'est ouverte à la croyance du vrai Dieu, il se sent attiré vers Jésus, sans oser encore se mêler au peuple qui l'entoure.

Toutefois, lorsque son serviteur tombe si gravement malade que tout espoir semble vain, le centurion espère en ce Sauveur qui remplit la ville de ses miracles. Il envoie à Jésus les docteurs et les anciens de Capharnaüm pour lui dire : « Cet homme a mérité que vous l'assistiez, car il aime notre nation et il nous a bâti une synagogue ».

Le centurion suit de près ses ambassadeurs, il se jette aux pieds de Jésus, et lui dit :

« — *Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison et il souffre extrêmement.*

« — *J'irai et je le guérirai, répond le Sauveur* ».

Pour les Juifs, entrer dans une maison païenne, c'est contracter une souillure. L'officier connaît ce préjugé israélite, il s'étonne de la condescendance du Christ; confus, il s'écrie :

« — *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis un homme soumis à la puissance d'un autre, ayant sous moi des soldats, je dis à l'un : Va, et il va ; et à l'autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait* ».

« — *En vérité, répond Jésus, je n'ai pas trouvé une aussi grande foi en Israël* ».

Le centurion attend, plein de confiance en la toute-puissance du Maître ; il s'incline radieux, lorsque Jésus lui dit : « — *Va, et qu'il te soit fait selon que tu as cru* » (1). L'officier retourne vers sa demeure où il trouvera son serviteur guéri.

---

(1) Saint Matthieu, VIII, 5-14.



**Le Jeune homme de Naïm**

Jésus a quitté Capharnaüm, fuyant les manifestations enthousiastes du peuple ; après une courte navigation, sa barque est venue aborder sur la rive méridionale du lac. De là, le Sauveur s'achemine vers Naïm, la belle, cette petite ville qui se dresse là-haut, blanche et pittoresque. Jésus n'est pas seul cependant, les apôtres l'accompagnent. Puis, cette nuit, bien des barques ont traversé le lac à sa suite ; les gens de Capharnaüm n'ont pas voulu quitter celui qu'ils nomment leur prophète. Avides d'entendre sa parole, ils se pressent autour de lui dans ces chemins rocailleux, comme ils se pressaient, il y a quelques jours, sur la montagne des Béatitudes.

Des enfants ont aussi voulu suivre le Maître ; ils vont, ils viennent, ils courent à travers les vignes ; puis, au milieu de leurs jeux, ils s'arrêtent soudain attentifs à la parole de Jésus. Et dans l'étroit sentier qui monte vers Naïm, c'est un débordement de joie, de vie, de lumière. Auprès de Jésus tous se sentent heureux, ils voudraient marcher toujours ainsi. La voie leur semble douce, malgré les pierres qui saillent sur le chemin, car lorsque le Sauveur parle, ils oublient la terre.

Mais un autre cortège descend de la ville, bien triste

celui-là, un cortège funèbre. Les joueurs de flûte tirent des sons lamentables de leurs instruments, les pleureuses font retentir la colline de leurs cris aigus, angoissés. Parmi elles, une femme semble anéantie par le chagrin : c'est que sur cette civière elle voit emporter son fils unique. Il est là cet enfant bien-aimé, le visage livide, le corps enveloppé de bandelettes, elle ne le verra plus sourire, elle ne l'entendra plus parler. Et ce fils n'était-il pas toute sa vie, puisqu'elle est veuve ? Telle sera plus tard la douleur de Marie gravissant le Calvaire.

La plainte de la mère, si navrante, si monotone, domine les lamentations des pleureuses. Jésus l'a entendue ; il s'avance vers la pauvre femme et lui dit :

« — *Ne pleure point* ».

Elle le regarde sans comprendre, mais déjà le Sauveur est auprès de la civière : les porteurs s'arrêtent, les flûtes se taisent, les femmes interrompent leurs gémissements ; au milieu de ce profond silence, Jésus commande :

« — *Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi* ».

Aussitôt, le mort s'assied sur la civière, il parle ; les porteurs se hâtent de couper ses bandelettes, le jeune homme saute sur le chemin, il est dans les bras de sa mère.

Les gens de Naïm demeurent muets, frappés de stupeur, ils se demandent l'un à l'autre : « — *Quel est donc celui-ci qui rend la vie aux morts* » ? Ils s'inclinent devant le Christ et glorifient Dieu : « — *Un grand prophète nous est né, disent-ils, et le Seigneur a visité son peuple* » (1).

(1) Saint Luc, VII, 12-18.

Les deux cortèges se mêlent; les amis de Jésus et les amis de la veuve montent ensemble jusqu'à la ville; tous admirent le beau jeune homme, qui marche à côté de son sauveur.

---

### Les Envoyés de Jean-Baptiste

La nouvelle du miracle s'est répandue. De la plaine de l'Esdrélon, des rives du Jourdain on accourt vers Naïm où Jésus vient de ressusciter le fils de la veuve. Ce ne sont pas seulement les hommes valides qui ont quitté leurs demeures : voici des aveugles appuyés sur le bras d'un frère ou d'un voisin ; voilà des paralytiques étendus sur une étroite civière ; ils souffrent à chaque cahot de la route, à chaque mouvement maladroit de leurs porteurs, ils souffrent, mais un vif espoir soutient leur courage ; ne s'approchent-ils pas de Jésus, ce Jésus de Nazareth qui a déjà guéri tant de malades. Deux hommes, pauvrement vêtus, traversent les rangs pressés, s'inclinent devant Jésus et lui disent :

*« Seigneur, êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre » ?*

Ceux-ci sont les envoyés de Jean-Baptiste. Au fond de la prison de Machéronte, où Hérode le retient captif, le Précurseur s'est réjoui en apprenant les miracles faits par le Christ. « — *Quel est ce nouveau prophète* » ?

Et Jean leur a dit comme il le disait aux premiers apôtres :

*« Allez et voyez ».*

Maintenant, ils voient Jésus dans cette petite ville, où tout respire l'enthousiasme, et ils s'affligent. Les cris joyeux émeuvent douloureusement les amis du Précurseur qui songent à la prison, où leur maître languit. Ils ont rêvé un roi d'Israël riche, puissant, victorieux, et ils trouvent le Christ entouré par des pauvres, des enfants, des infirmes. Les disciples ont vu les pénitences de Jean-Baptiste, ses austérités, ses jeûnes, mais n'ayant pas partagé sa charité ardente, ils sont mal préparés à comprendre la sublime simplicité du Sauveur.

Jésus devine leur hésitation, il ne parle pas, mais il étend la main, et tous ceux qui se trouvent autour de lui sont miraculeusement guéris. Alors, se tournant vers les envoyés du Précurseur, il leur dit :

« — *Allez et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres* ».

Ce langage rebute les messagers de Jean-Baptiste, ils s'éloignent tandis que le Messie leur adresse ce triste avertissement : « *Heureux celui qui ne se scandalisera pas en moi* ».

Prompte à s'indigner, la foule blâme leur démarche ; elle soupçonne même d'infidélité le Baptiste dont elle a suivi les prédications avec tant d'avidité. Jésus prend aussitôt la défense de son précurseur :

« — *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ?... Un prophète ? oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : Voici, que j'envoie un ange devant ta face et il préparera ton chemin devant toi. Car je vous*

*le dis, parmi ceux qui sont nés des femmes, nul n'est plus grand prophète que Jean-Baptiste..... Tout le peuple qui l'a entendu, et les publicains ont justifié Dieu, en se faisant baptiser. Mais les pharisiens et les docteurs de la Loi ont méprisé le dessein de Dieu à leur égard en ne se faisant pas baptiser par Jean-Baptiste » (1).*

Les pharisiens murmurent, absorbés par leur orgueil, ils ont blâmé jadis la vie austère du Baptiste ; aujourd'hui ils s'indignent de la bonté simple, compatissante du Christ. Aveugles volontaires, ils ferment les yeux à la lueur qui illumine les âmes de bonne volonté, Jésus leur dit :

*« — Un temps viendra où la sagesse sera justifiée par tous ses enfants ».*

Ils ne sont pas difficiles à trouver ces enfants de Dieu, le Christ les aperçoit près de lui : ce sont les apôtres, les pieuses femmes ; ce sont les humbles pèlerins qui montent là-bas le sentier pierreux, ceux qui plus loin encore traversent la plaine, se hâtant vers Naïm. Les rayons du soleil couchant jettent sur la colline une teinte dorée : déjà les premières ombres paraissent. Qu'importe ! Les voyageurs, las du chemin parcouru, retrouvent de nouvelles forces pour rejoindre le Maître qui les attend. Bien peu ont remarqué les deux messagers qui s'en vont tristes, découragés, parce qu'ils n'ont pas compris les paroles de Jésus.

---

(1) Saint Luc, VII, 19-31.

**Marie-Magdeleine**

Autour de la table du festin, les convives sont nombreux ; ils ont répondu avec empressement à l'invitation de Simon, car ils doivent souper avec ce Jésus de Nazareth qui, depuis deux jours, étonne Naïm de ses prodiges. Certes, Simon n'est pas un disciple du Christ ; il partage les préventions, l'hostilité même des Phari-siens, mais un sentiment de curiosité, l'attrait de connaître un homme extraordinaire, l'ont porté à recevoir Jésus.

La porte est demeurée grande ouverte ; les passants entrent dans la salle du festin ; ils restent debout, attentifs à la parole du Maître ; bientôt la foule est compacte. Cependant, elle s'écarte avec un murmure réprobateur. Une femme vient d'entrer : elle est jeune, d'une beauté merveilleuse ; sa tête n'est pas enveloppée d'un long voile, selon la coutume juive, ses cheveux longs, soyeux, parfumés, l'enveloppent d'un manteau d'or ; entre ses mains elle porte un vase précieux. Insensible au mépris, elle passe silencieuse au milieu des gens qui l'insultent, et s'avance vers le Christ. Soudain son front s'incline comme sous un poids trop lourd, une rougeur de honte empourpre ses joues : Jésus a regardé celle que l'on nomme Magdeleine la pécheresse. Ce regard pénètre jus-

qu'au fond de l'âme coupable, éveillant une douleur intense. Magdeleine se prosterne devant le Sauveur, les larmes ruissellent le long de ses joues et tombent telles qu'une rosée abondante et tiède jusque sur les pieds de Jésus. Pour la première fois peut-être, cette femme comprend la gravité de ses fautes, elle voit la folie de son existence; les plaisirs défendus qu'elle a si follement aimés lui font horreur. Magdeleine voudrait pouvoir anéantir ce passé de honte comme le vase fragile qui se brise entre ses doigts. Le parfum coule à flots, se mêlant aux larmes de la pécheresse pour baigner les pieds du Sauveur Jésus. Alors Magdeleine saisit ses cheveux blonds et doucement, tendrement, elle essuie les pieds de son Maître bien aimé.

Simon regarde avec mépris cette femme abîmée de douleur et de repentir; il s'étonne que Jésus n'éprouve pas pour elle un sentiment de répulsion. Le Sauveur se tourne vers son hôte :

« — *Simon, j'ai quelque chose à te dire.*

« — *Dites, Maître.*

« — *Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il remit à chacun sa dette. Lequel des deux l'aimera le plus ?*

« — *Je pense que c'est celui auquel il a remis davantage,* répond Simon.

« — *Tu as bien jugé* », dit le Christ en regardant Magdeleine.

Déjà, la pécheresse se sent envahie par une joie ineffable; elle comprend par la reconnaissance ardente qui



remplit son cœur, que le Maître vient de lui remettre sa dette ; maintenant les pleurs coulent plus doux, plus tendres. Jésus la montrant au Pharisien étonné, lui dit :

« — Tu vois là cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds, mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes, et elle les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de baiser mes pieds. Tu n'as pas oint ma tête d'huile ; mais elle, elle a oint mes pieds de parfums. C'est pourquoi, je te dis, beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins, aime moins ».

Les pharisiens surpris par ce langage voient Jésus relever la pénitente ; ils l'entendent lui dire : « — Tes péchés te sont remis. Ta foi t'a sauvée ; va en paix » (1).

Et tandis que le festin continue, que les serviteurs arrivent chargés de nouveaux mets, que la foule se resserre autour de Jésus, Marie-Magdeleine sort de la salle à pas lents ; elle n'ose se retourner, mais en son cœur elle contemple son Maître, elle repasse ses paroles de bonté, de pardon, qui l'ont purifiée, transformée pour toujours.

---

(1) Saint Luc, VII, 37-50.

**Retour de Jésus à Capharnaüm**

La bonne nouvelle court de bouche en bouche : le Maître est revenu ! Le peuple joyeux se porte à la rencontre de Jésus ; les rues étroites retentissent d'acclamations, les palmiers plient sous leur charge d'enfants curieux : Jésus va passer. Cet accueil irrite les Phariens, les Sanhédrites ; ils s'isolent par petits groupes, poursuivant de leurs sarcasmes le Messie qui vient prêcher l'amour et la paix, le Messie qui se montre impitoyable pour leur hypocrisie : « Il est fou », disent-ils. Au fond de leur cœur, les cousins de Jésus partagent cette opinion ; méconnaissant la mission divine, ils méprisent ce peuple enthousiaste et voudraient s'emparer du Christ, l'emmener dans leur maison afin d'arrêter sa prédication. Mais un brusque mouvement de la foule les empêche d'avancer. Jésus vient de guérir un possédé aveugle et muet, le malade voit, il parle, et tous s'étonnent du prodige.

« — *Quoi d'étonnant, disent les sanhédrites, que cet homme chasse les démons. Il est possédé de Béalzébuth, c'est au nom de leur prince qu'il leur commande* ».

Jésus répond à ces murmures :

« — *Tout royaume divisé en lui-même, dit-il, sera désolé ; toute famille divisée ne subsistera pas. Si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même. Comment donc son royaume subsistera-t-il?... Mais si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, le royaume de Dieu est donc venu au milieu de vous. Celui qui n'est point avec moi est contre moi et celui qui n'amasse pas avec moi dissipe... Ou bien dites que l'arbre est bon et que son fruit est bon, ou dites que l'arbre est mauvais et que son fruit est mauvais, car c'est par le fruit que l'on connaît l'arbre* » (1).

Les Scribes se voyant jugés, multiplient les questions insidieuses, les objections de mauvaise foi :

« — *Race de vipères, leur dit le Sauveur, comment pouvez-vous dire de bonnes choses, vous qui êtes méchants? Car c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle* ».

Cependant un homme se glisse auprès de Jésus, il est envoyé par les cousins du Sauveur qui n'osent fendre la foule :

« — *Votre mère et vos frères sont là, dit le messager, ils vous cherchent* ».

Tous connaissent l'obéissance, la tendresse de Jésus pour Marie, mais aujourd'hui le Maître les étonne par cette question :

« — *Qui est ma mère, qui sont mes frères? Et, parcourant du regard les nombreux disciples assis autour de lui :*

« — *Voici, ajoute-t-il, ma mère et mes frères, car celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère* » (2).

(1) Saint Matthieu, XII, 25-35.

(2) Saint Matthieu, XII, 46-50.

Personne ne saisit l'hommage éclatant rendu à la Vierge sainte. Marie n'est-elle pas la servante du Seigneur dont la volonté demeure sans cesse étroitement soumise à la volonté divine ?

Toujours plus exigeante, toujours plus curieuse, la foule veut le Sauveur ; des disputes éclatent, les malades cherchent vainement à se frayer un passage. Lorsque Jésus prend le chemin du lac, le peuple le suit silencieux et ravi, oubliant, pour l'écouter, les travaux des champs ou les soins du ménage. Les petites rues redeviennent désertes, les maisons demeurent closes, les bruits s'éteignent : le Maître n'est plus ici ; il est assis là-bas sur la grève.

---

### La Parabole du Semeur

A une courte distance du rivage, la barque de Jésus demeure immobile, les apôtres, penchés sur leurs avirons, n'attendent qu'un ordre pour s'éloigner de Capharnaüm ; un murmure de désapointement court dans la foule bientôt changé en un cri de joie. Le Maître s'est levé, il se tourne vers la plage, il va parler. Un instant Jésus contemple cette marée humaine sans cesse grossie par le flot descendu des villages voisins ; tous viennent à lui, selon l'expression du Précurseur, seulement tous ne sont pas à lui. Il y a là des lâches, des égoïstes, des ambitieux, des hypocrites ; leurs voix s'unissent bruyamment aux acclamations enthousiastes, leurs mains se lèvent en un geste de prière, mais leurs cœurs restent froids ou hostiles, et Jésus pénètre leurs pensées :

« — *Écoutez*, dit-il, étendant la main vers les côtes voisines de Génésareth, *le semeur s'en alla semer et pendant qu'il semait quelques grains tombèrent le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et les mangèrent. D'autres tombèrent dans un endroit pierreux, où il n'y avait pas beaucoup de terre, et ils poussèrent aussitôt, parce qu'ils n'avaient pas un sol assez profond, Mais le soleil s'étant levé, ils furent brûlés, et comme ils n'avaient point de*

*racines, ils séchèrent. D'autres tombèrent dans les épines et les épines crûrent et les étouffèrent. D'autres enfin tombèrent dans la bonne terre et ils donnèrent du fruit, les uns cent, d'autres soixante; d'autres trente pour un. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende » (1).*

Et, tandis que, sur la grève, les gens de Capharnaüm suivent avec avidité les paroles de Jésus, cherchant à pénétrer le sens de cette parabole, la barque prend le large, entourée d'autres barques. A leur tour, les apôtres s'étonnent, ils n'ont pas compris la pensée de leur Maître; ils l'interrogent. Alors Jésus leur explique que s'il parle ainsi par allégories, c'est afin de cacher les mystères du royaume de Dieu à ses ennemis, afin que, regardant, ils ne voient pas et que, écoutant, ils ne comprennent pas: car la bonne nouvelle est réservée aux cœurs purs, aux âmes de bonne volonté qui viennent, dociles, chercher les lumières du Maître. Jésus ajoute:

*« — Vous ne comprenez pas cette parabole. Comment donc comprendrez-vous les autres? Celui qui sème, sème la parole. Il en est qui sont le long du chemin où la parole est semée, et lorsqu'ils l'ont entendue, Satan vient aussitôt et enlève la parole qui avait été semée dans leur cœur. Il en est d'autres pareillement qui reçoivent la semence en des endroits pierreux; quand ils entendent la parole ils la reçoivent aussitôt avec joie, mais n'ayant pas de racine en eux-mêmes, ils ne durent qu'un temps, et lorsqu'il survient une tribulation et une persécution à cause de la parole, ils sont aussitôt scandalisés. Il en est*

(1) Saint Matthieu, XIII, 3-10.

*d'autres qui reçoivent la semence parmi les épines ; ce sont ceux qui écoutent la parole, mais les sollicitudes du siècle, l'illusion des richesses, et les autres convoitises entrant en eux étouffent la parole, et elle devient infructueuse. Enfin ceux qui ont reçu la semence dans une bonne terre, sont ceux qui écoutent la parole et portent du fruit, l'un trente, l'autre soixante et l'autre cent » (1).*

La barque revient vers le rivage ; tendrement Jésus regarde ceux qui l'entourent, ses bien-aimés où la parole produira des fruits merveilleux. Il voit ses apôtres transformés, courageux, invincibles dans leur foi, qui conquerront la terre ; il voit les femmes dévouées qui le suivent partout : la Vierge, Marie-Magdeleine, Suzanne et tant d'autres. Il voit les riches moissons, les dévouements innombrables, les sacrifices sans mesure, l'avènement du royaume de Dieu, partout où la semence tombera sur la bonne terre.

---

(1) Saint Marc, IV, 13-21.

### La Tempête apaisée

La nuit est claire et calme, les eaux du lac s'argentent sous les rayons de la lune, le bruit des avirons, qui frappent l'eau à coups cadencés, trouble seul le grand silence. La barque qui porte Jésus s'avance rapide, soulevée par les rames des apôtres ; ils n'osent parler, car le Maître s'est endormi, la tête appuyée sur le banc du pilote. Soudain des nuages sombres couvrent le ciel, le vent s'élève impétueux et glacial, les vagues deviennent furieuses, la petite barque est le jouet de la tempête. C'est en vain que les apôtres, penchés sur leurs rames, luttent contre le courant : la pluie les aveugle, des rafales de vent paralysent leurs efforts ; des trombes d'eau pénètrent dans l'embarcation désemparée. Et Jésus dort toujours ; il semble ne pas entendre les cris d'effroi de ses compagnons, les sifflements de la tourmente, il se repose tranquille.

Aux premières menaces de l'orage, toutes les barques ont regagné le port ; les apôtres se trouvent seuls, sans secours ; des vagues plus furieuses arrivent, un instant encore et le bateau va sombrer.

« — *Maître*, crient les apôtres désespérés, *maître, sauvez-nous, nous périssons* ».





LA TEMPÊTE APAISÉE



Jésus s'éveille, il ne s'inquiète ni de la vague qui menace d'engloutir la barque, ni des rafales qui la poussent vers les rochers, il regarde ses compagnons et leur dit :

« — *Pourquoi êtes-vous effarés, hommes de peu de foi?* » (1).

Le Sauveur, se lève, il commande aux vents, il s'adresse à la mer. Aussitôt le vent cesse, les eaux redeviennent tranquilles, les nuages noirs disparaissent : là-bas, derrière les sommets de l'Hermon, le ciel est pur, étoilé, lumineux.

Les apôtres comprennent le doux reproche de leur Maître : « *Que craignez-vous* » ? Depuis longtemps déjà, ils connaissent sa bonté, ils le savent tout-puissant : que peuvent-ils redouter lorsque le Sauveur est avec eux ? Endormi ou éveillé, le Maître a soin des siens, la tempête ne peut leur nuire. La barque semble voler sur les flots, voici déjà la Pérée, avec ses collines noyées dans les brumes roses de l'aurore.

---

(1) Saint Matthieu, VIII, 26-28.

### Le Possédé de Gergés

A peine la barque de Jésus vient-elle d'aborder sur le rivage de Gergés, que des hurlements furieux retentissent. Un homme s'élançe à la rencontre des voyageurs : ses yeux hagards, ses vêtements déchirés, ses gestes disent clairement que le pauvre être n'a plus sa raison. Repoussé de tous comme un animal dangereux, il erre au hasard dans la campagne, poussant des cris sinistres, et se meurtrissant le corps avec des pierres.

Ce malheureux tremble d'effroi à la vue du Messie :  
« — *Esprit impur, sors de cet homme* », ordonne Jésus.

« — *Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, Fils du Dieu très haut*, répond le possédé ? *Je vous en conjure au nom de Dieu, ne me tourmentez pas* ». Alors Jésus demande à l'esprit qui torture le pauvre homme :

« — *Quel est ton nom ?* »

« — *Mon nom est légion*, répond-il, *parce que nous sommes nombreux.* »

Le démoniaque se roule par terre et conjure le Maître d'envoyer tous ces esprits impurs dans les pourceaux qui paissent sur le versant de la colline.

« — *Allez, ordonne Jésus* ».

Au grand effroi des porchers, le troupeau entier se précipite vers le lac, les bêtes affolées se poussent, s'écrasent :

les premières sont déjà englouties dans les eaux, les autres les suivent; bientôt, il ne reste plus sur la rive que des hommes frappés de stupeur.

Le démoniaque, calmé et guéri, se repose aux pieds de Jésus. Ceux qui tout à l'heure gardaient les pourceaux, s'enfuient vers la ville; bientôt, ils reviennent accompagnés d'une troupe nombreuse, impatiente de voir le prodige. Mais la puissance de Jésus, cette puissance qui commande aux démons, inspire à ces gens plus d'effroi encore que de curiosité : le sort des pourceaux les épouvante. Que deviendront-ils si le Prophète dispose ainsi de leurs biens ?

Jésus est trop resté sur leur territoire; ils le pressent de s'éloigner. Seul, l'homme qui vient d'être délivré, suit le Sauveur jusqu'à sa barque, le suppliant de l'emmener avec lui.

« — *Va dans ta maison, auprès des tiens, lui répond doucement Jésus, et annonce leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi, et comment il a eu pitié de toi* » (1).

L'homme s'éloigne, anxieux d'annoncer à tous la bonne nouvelle et de publier sa guérison, bientôt la barque quitte cette Pérée inhospitalière, elle gagne le milieu du lac et disparaît aux yeux des Gergésiens, rassemblés sur le rivage.

(1) Saint Marc, V, 6-20.

**Le festin de Lévi**

Pendant la courte absence de Jésus, Lévi, l'ancien péager, a préparé un grand festin ; il veut faire connaître à ses amis publicains et pécheurs, Celui dont la parole l'a éclairé, dont l'influence l'a transformé. Lévi est venu sur la plage de Capharnaüm au-devant de son Maître, il le presse de l'accompagner chez lui, de partager son repas. Jésus accepte et, tout joyeux, le disciple le conduit dans sa maison et le fait asseoir à la place d'honneur. La salle du festin est ouverte à tous, les Pharisiens sont accourus et, trop lâches pour s'attaquer à Jésus, ils tourmentent les apôtres de leurs questions :

« — *D'où vient, demandent-ils, que vous et votre Maître, vous mangez et vous buvez avec les publicains et les pécheurs ?* ».

Timides, inquiets, les apôtres n'osent répondre, ils sont venus souper chez Lévi parce que leur Maître est venu, mais ils ne trouvent aucune raison qui puisse satisfaire les Pharisiens. Jésus prend pitié de leur embarras.

« — *Ce ne sont pas, dit-il, ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecin. Allez et apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice ; car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* ».

Les disciples de Jean, attirés par le bruit de la fête,

entrent à leur tour dans la salle. Tout bas, ils se lamentent : Quoi ! Jean est captif à Macheronte, il vit dans le jeûne, il fait pénitence, tandis que Jésus et ses amis mangent, boivent, se réjouissent avec les publicains !

Doucement, le Sauveur leur rappelle que Jean-Baptiste l'a comparé au fiancé des noces :

« — *Les amis de l'époux, dit-il, peuvent-ils être dans le deuil pendant que l'époux est avec eux ?* »

Certes, si les apôtres, si les saintes femmes, si tout ce peuple galiléen est en fête, c'est parce que le Maître demeure au milieu d'eux, qu'il leur a apporté la paix et la joie ; d'avance le doux Sauveur compatit aux souffrances, qui plus tard rempliront leurs âmes d'angoisse :

« — *Un jour viendra, reprend-il, où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront* » (1).

Soudain, un grand mouvement se produit autour de la table, le peuple s'écarte afin de laisser passer Jaïre, le chef de la synagogue. Cet homme court se jeter aux pieds de Jésus, des larmes ruissellent sur son visage, sa voix est brisée de sanglots :

« — *Seigneur, supplie-t-il, ma fille est à l'extrémité ; venez, imposez-lui les mains, afin qu'elle guérisse et qu'elle vive* » (2).

Les convives se lèvent en même temps que Jésus ; ils veulent assister à la guérison de la jeune fille ; bientôt la salle du festin est déserte.

(1) Saint Matthieu, IX, 10-16.

(2) Saint Marc, V, 23-25.

### La Résurrection de la Fille de Jaïre

A travers les rues encombrées, Jésus se hâte ; il ressent l'inquiétude du pauvre père qui marche à côté de lui, anxieux de retrouver sa fille agonisante. De toutes parts, le peuple accourt, les malades se pressent, implorant leur guérison. Une femme se glisse timide au bord du chemin ; tout bas, elle répète : « Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie ». Elle s'approche, elle arrive près du Sauveur, elle saisit la frange de son manteau, puis, se sentant exaucée, elle s'éloigne silencieuse.

« — *Qui a touché mes vêtements ?* demande le Christ.

« — *Maitre, répondent les apôtres, vous voyez la foule qui vous presse et vous dites : Qui m'a touché ?*

« — *Quelqu'un m'a touché,* reprend Jésus, *car j'ai connu qu'une vertu était sortie de moi ».*

Et son regard se fixe sur la pauvre femme. Alors la malade s'enhardit ; pleine de reconnaissance, elle tombe aux pieds du Maître, elle lui raconte que depuis douze ans les médecins n'ont pu la soulager, mais qu'au seul contact de la frange, elle a été guérie. Jésus la relève doucement : « — *Ma fille, dit-il, ta foi t'a sauvée, va en paix, et sois guérie de ton mal* » (1).

Au moment où ce nouveau miracle affermit l'espoir

(1) Saint Marc, V, 25-35.



dans le cœur de Jaïre, des serviteurs arrivent vers lui et disent :

« — *Votre fille est morte. Pourquoi importuner davantage le Maître ?* ».

Cette nouvelle anéantit Jaïre : il était venu à Jésus, triste, angoissé mais confiant, et tandis qu'il cherchait le



Sauveur, la mort a fait son œuvre ; il ne reverra plus son enfant. Ses sanglots éclatent. Jésus se tourne vers lui, plein de pitié :

« — *Ne crains point, dit-il, crois seulement* ».

Jaïre espère contre toute espérance, car déjà on entend les cris des pleureuses. Sur le seuil de la porte, des femmes échevelées poussant des clameurs sinistres.

Jésus entre, il voit la petite fille couchée par terre, ses bras et ses jambes sont rigides, son visage est aussi blanc que les bandelettes qui l'entourent.

« — *Pourquoi êtes-vous troublés, dit le Sauveur, et pourquoi pleurez-vous? La jeune fille n'est pas morte, elle dort* ».

Les pleureuses s'indignent contre cet étranger; vient-il douter de leur expérience, vient-il les accuser de ne pas savoir distinguer entre le sommeil et la mort? Et le chœur reprend plus lugubre, les flûtes jouent des airs lamentables, les cris deviennent plus aigus encore. Jésus renvoie tous les assistants; il ne reste dans la salle que Jaïre, sa femme et trois apôtres, Pierre, Jacques et Jean. Le Sauveur s'est approché de la morte, il lui prend la main et lui dit : « *Talitha, cumi. Ce qui signifie : Jeune fille, lève-toi, je te l'ordonne* (1).

Aussitôt l'enfant se redresse, et, rejetant les linceuls qui l'embarrassent, elle se met à courir. Ses parents la regardent ébahis, fous de joie; puis, sur le conseil du Maître, ils lui donnent à manger. La mère s'empresse de la servir, et Jaïre contemple cette enfant tout-à-l'heure immobile et glacée, qui mange, pleine de vie.

Jésus a recommandé à ses hôtes de ne pas publier le miracle; il demeure dans la maison de Jaïre. Ne le voyant pas sortir, la foule s'écoule peu à peu. Le silence se fait; c'est l'heure du repos, l'heure de la joie aussi, pour ceux à qui Jésus vient de rendre leur fille bien-aimée.

---

(1) Saint Marc, V, 35-43.

### La Multiplication des Pains

Au-delà de la Bethsaïde de Julias, située à l'embouchure du Jourdain, s'étend une vaste solitude, où paissent seulement quelques troupeaux. Jésus a résolu de s'y retirer afin d'instruire ses apôtres, loin de la foule qui ne lui laisse plus un instant de repos.

Mais, battue par des vents contraires, la barque n'avance que très lentement sur la rive, des gens de Capharnaüm la suivent à pied ; à chaque village de nouveaux groupes se forment, et lorsque Jésus débarque près de Bethsaïde, de nombreux pèlerins l'accueillent avec des cris de joie.

Le peuple de Bethsaïde accourt ; les pêcheurs dont les huttes semblent suspendues au flanc de la montagne, descendent vers lui ; les caravanes du Jourdain, prêtes à partir pour Jérusalem, oublient leur voyage pour écouter la divine parole.

Suivi de cette multitude, Jésus pénètre dans une région montagneuse et presque inhabitée ; le temps de la Pâque est proche ; déjà les mamelons se couvrent d'une herbe fine, les arbustes se parent d'une verdure tendre. Les troupeaux effarés fuient devant cette troupe bruyante.

Jésus gagne le sommet d'une colline ; son cortège s'augmente de minute en minute, grossi par les caravanes de la Gaulonite, de la Pérée, de l'Iturée.

Un grand silence se fait : le Maître parle. Hommes et femmes s'asseyent par terre, foulant l'immense tapis d'anémones rouges ou roses ; les enfants s'ébattent sur les rochers ou courent dans les prés fleuris. La voix du Sauveur retentit douce, vibrante, persuasive. Les hommes inclinent leurs têtes brunes, les femmes pleurent d'émotion, les jeunes gens enthousiastes se sont levés, ils entourent Jésus, prêts à le suivre.

Le Maître parle, les heures s'écoulent très douces ; le soleil a disparu derrière la montagne de Zabulon ; Bethsaïde se noie au milieu d'une brume orangée ; le ciel semble s'abaisser vers les eaux du lac ; la nuit sera bientôt venue.

Jésus regarde ce peuple qui pour l'écouter oublie tout, qui ne songe ni à boire, ni à manger ; Jésus voit ces pèlerins qui ont interrompu leur voyage et son cœur s'émeut. A ce moment les disciples s'approchent de lui : « — *Renvoyez les foules, disent-ils, afin qu'elles aillent dans les villages et dans les campagnes, pour se loger et trouver des vivres ; car nous sommes ici dans un lieu désert — Donnez-leur vous-mêmes à manger, répond le Sauveur* » (1).

Les apôtres s'inquiètent, ne sachant comment obéir : « — *Philippe, où achèterons-nous des pains pour leur donner à manger ?* » demande Jésus.

(1) Saint Matthieu, XIV, 15-17.

« Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun en reçût un peu », réplique l'apôtre.

Sur l'ordre du Maître, André a été de groupe en groupe, à la recherche de provisions; il revient triste, embarrassé.

« — Il y a ici, dit-il, un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? »

« — Faites asseoir ces hommes, ordonne Jésus » (1).

Disséminés sur la montagne, les gens se réunissent par compagnies de cinquante ou de cent. La couleur éclatante des vêtements les fait ressembler à des parterres de fleurs. Ils sont là environ cinq mille, silencieux, attentifs à suivre les mouvements du Sauveur. Alors Jésus prend les cinq pains, les poissons, il lève les yeux au ciel, puis bénissant les pains, il charge ses apôtres de les distribuer au peuple. Il partage ensuite les poissons. Les apôtres s'en vont chargés de lourdes corbeilles; mais elles semblent devenir plus lourdes à chaque minute, les morceaux de pain se multiplient.

Tous veulent manger de ce pain merveilleux, goûter de ces poissons, les corbeilles sont inépuisables; les apôtres les rapportent pleines encore après que chacun se soit rassasié.

Les cris d'enthousiasme éclatent, la foule acclame Jésus, elle le reconnaît pour son roi, elle veut l'entraîner avec elle. Déjà les apôtres se réjouissent de cet événement; ils ont toujours désiré pour leur Maître la puissance et la gloire... Mais le Seigneur vient interrompre

(1) Saint Jean, VI, 5-11.

leur rêve, il les conduit au rivage, il les oblige de monter sur une barque, les envoyant par le lac vers Bethsaïde, tandis que lui-même reste sur la montagne.

Cependant la nuit est venue, le crépuscule s'assombrit : la foule ne peut plus distinguer Jésus ; le Maître s'est retiré, il prie. Lentement, comme à regret, le peuple descend vers les villages ; peu à peu le bruit des voix joyeuses s'éteint, les pèlerins ont disparu. Jésus demeure seul absorbé dans sa prière ardente pour ceux qu'il vient de nourrir miraculeusement.

---

**Jésus marche sur les eaux**

Au milieu de l'obscurité croissante, la barque des apôtres n'avance qu'avec peine ; l'ouragan fait rage, les vagues s'élèvent impétueuses. Que peuvent les efforts des rameurs contre cette tourmente qui les jette hors de leur route ? Il est trois heures du matin et le bateau n'est encore qu'au milieu du lac. Soudain la nuit s'éclaire d'une lueur ; les apôtres aperçoivent quelqu'un qui marche sur les flots, près de la barque. Ils s'effraient, un cri d'épouvante leur échappe !

Ils n'ont pas reconnu leur Maître.

« — *Ayez confiance, c'est moi, ne craignez rien*, leur dit Jésus.

« — *Seigneur, s'écrie Pierre impatient de le rejoindre, Seigneur, si c'est vous, commandez que je vienne à vous sur les eaux.*

« — *Viens, répond Jésus* ».

L'apôtre s'élance hors de la barque ; mais le vent lui soufflète le visage, les vagues arrivent menaçantes. Pierre s'effraie ; il enfonce ; déjà l'eau lui monte jusqu'aux genoux. Pierre tend les bras.

« — *Seigneur, crie-t-il, sauvez-moi* ».

Jésus le soutient et le ramène vers la barque. « — *Homme*

*de peu de foi, dit-il, pourquoi as-tu douté ? »*

Les autres apôtres se réjouissent; près de leur bon Maître, ils se sentent en sûreté. Certes, durant cette longue nuit, ils ont murmuré contre lui, peut-être même ont-ils douté de sa mission divine, en lui voyant repousser cette couronne d'Israël que lui offrait un peuple enthousiaste. Mais, n'est-ce pas une souveraineté plus haute, plus puissante que les royautés de la terre, celle qui commande aux vents et aux flots? Lorsque Jésus entre dans la barque, ils se jettent à ses pieds et l'adorent :

« — *Vous êtes vraiment le Fils de Dieu* », disent-ils (1).

Déjà le vent tombe, les eaux sont tranquilles; un courant favorable porte le bateau vers le rivage: les premières lueurs de l'aurore teintent à peine de rose les collines orientales, lorsque Jésus et les siens abordent à Capharnaüm.

---

(1) Saint Matthieu, XIX, 27-34.



### La Promesse du Pain de Vie.

Dans la synagogue de Capharnaüm, Jésus enseigne le peuple : les auditeurs sont nombreux, ils s'écrasent dans la salle étroite, mais voici de nouveaux arrivants ; ce sont les gens de Bethsaïde, de la Gaulonitide, de la Pérée, qui depuis la veille sont à la recherche du Sauveur. Ils savent que nulle barque n'a quitté la rive de Bethsaïde, et cependant, poussés par leur désir de retrouver Jésus, ils sont descendus à Capharnaüm.

« — *Maître, dit l'un d'eux, quand êtes-vous venu ici* » ?

Le Seigneur répond : « — *En vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non à cause des miracles que vous avez vus, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez en vue d'obtenir non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera* ».

Impatients de voir se réaliser cette promesse, les auditeurs interrompent le Seigneur : « — *Que ferons-nous, disent-ils, pour opérer en nous des œuvres dignes de ce don ?* »

« — *L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé* ».

Vainement le Sauveur a multiplié les miracles, vainement a-t-il accompli les prophéties, les Juifs voient en lui un prophète, ils ne reconnaissent pas le Messie :

« — *Quel miracle faites-vous donc, demandent-ils, afin que nous croyions en vous? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel.* »

« — *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse, qui vous a donné le pain du ciel, c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel, car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde* ».

Ceux qui écoutent Jésus s'exaltent, ils pressentent un miracle plus grand que celui de la veille, ils se voient **nourris d'un** pain merveilleux, abondant, qui fortifiera leur corps.

« — *Seigneur, crient-ils, donnez-nous toujours de ce pain* ». Déjà leurs mains s'ouvrent **dans un** geste de prière. Le Sauveur est debout, sa parole douce **et grave** domine tous les bruits de l'assemblée :

« — *Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif... La volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et moi-même, je le ressusciterai au dernier jour* ».

Alors les murmures éclatent : entre eux les auditeurs chuchotent, incrédules :

« — *N'est-ce pas là Jésus, le fils du charpentier Joseph? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel* ».

Le Sauveur reprend : « — *Ne murmurez pas entre vous. Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne*

*l'attire; et je le ressusciterai au dernier jour. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Vos pères ont mangé la manne céleste dans le désert et ils sont morts. Voici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair ».*

« — *Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? S'écrient les Juifs indignés ».*

Mais avec plus de force, avec plus d'autorité, Jésus reprend :

« — *En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a en lui la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que moi je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi ».*

Les murmures d'abord étouffés des Juifs sont devenus des imprécations, des cris de révolte; peu à peu les Capharnaïtes, les gens de Bethsaïde ont quitté la synagogue, incapables de comprendre le discours de Jésus. Quelques disciples sont restés, mais ils sont soucieux, mécontents; ils ne s'arrêtent même pas à la joyeuse espérance que leur montre leur Maître. « *Celui qui mange ce pain vivra éternellement* ». A leur tour les disciples se troublent :

« — *Cette parole est trop dure, qui peut l'accepter? disent-ils* ».

« *Cela vous scandalise. Que sera-ce donc quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant. C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert à rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il en est parmi vous qui ne croient pas* ».

Maintenant, il ne reste plus auprès du Sauveur que les douze apôtres. Plusieurs sont hésitants, timides, Judas demeure à l'écart incrédule et révolté. Jésus leur demande : « — *Et vous, est-ce que vous voulez vous en aller aussi?* » Simon-Pierre n'hésite pas, lui, il se rapproche de Jésus : « — *Seigneur à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le fils de Dieu* ».

Le Maître sourit de cette vivacité affectueuse, mais là-bas, il aperçoit Judas, le visage sombre, l'œil dur, indifférent en apparence à ce qui se passe.

« — *Ne vous ai-je pas choisi tous les douze?* dit Jésus. *Et l'un de vous est un démon* » (1).

Entouré de ses apôtres, le Sauveur quitte cette synagogue où sa promesse si haute, si pleine d'espérance vient d'être si mal interprétée. Les Juifs n'ont pas compris que l'amour du Christ peut triompher de tous les obstacles, que l'amour du Christ peut opérer des miracles incompréhensibles à la raison, parce que ce n'est pas l'amour d'un homme, c'est l'amour d'un Dieu infiniment bon.

(1) Saint Jean, VI. 25-72.

---

## XLIII

### La Chananéenne

Depuis quelques mois, Jésus s'est retiré avec ses apôtres en Phénicie. Là, il est à l'abri des persécutions des Pharisiens qui soulèvent contre lui le peuple galiléen. Il va de ville en ville, instruisant les apôtres, les préparant à continuer son œuvre. C'est une terre païenne, où bien peu de gens pensent au Messie, bien peu cherchent à se trouver sur son chemin. Cependant, aujourd'hui, tandis que le Sauveur suit la route de Tyr à Sarepta, une femme vient se jeter à ses pieds :

« — *Ayez pitié de moi, crie-t-elle, Seigneur, fils de David, ma fille est cruellement tourmentée du démon* ».

Jésus ne lui répond pas ; il ne la regarde même pas. La femme pleure, supplie, c'est en vain ; pour se débarrasser de son importunité, le Maître entre dans une maison. La mère désolée ne se rebute pas ; tour à tour, elle s'adresse à chacun des apôtres, leur parle de sa fille. Bientôt, ceux qui passent sur la route, s'arrêtent ; intrigués, ils lui demandent la cause de ses larmes. Mais elle ne voit rien, elle n'entend rien ; elle sait que dans cette maison, il y a un prophète, un homme qui guérit les malades, qui délivre les possédés, et elle veut qu'il secoure sa fille. Impatientés, les apôtres vont trouver Jésus :

« — *Renvoyez-la, demandent-ils, car elle crie après nous* ».

Ils ne comprennent pas le silence de Jésus ; est-ce donc là le Maître si bon, qui se penche vers les malheureux, qui est attentif à leur moindre peine ; pour cette pauvre mère ne trouvera-t-il pas une parole ?

« — *Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël* », dit enfin le Sauveur.

Cette réponse rapportée à la Chananéenne ne la désespère pas ; elle est païenne, qu'importe ! Elle entrera en lutte avec le Seigneur lui-même, mais elle sauvera sa fille. Malgré les protestations des apôtres, la femme franchit le seuil de la maison, elle pénètre auprès de Jésus. Le Maître semble impitoyable :

« — *Il n'est pas bon, dit-il, de prendre le pain des enfants, pour le jeter aux chiens* ».

La mère accepte l'outrage, elle s'en sert même pour plaider la cause de sa fille : « — *Cela est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent au moins, sous la table, les miettes du pain des enfants* ».

Cette fois, Jésus ne résiste plus ; il est venu sauver le peuple d'Israël, et ce peuple l'a laissé partir ; maintenant il est dans une contrée païenne, et là, une femme réclame l'intervention de sa puissance, de sa bonté ; un tel espoir ne sera pas déçu : « — *O femme, dit le Sauveur, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu le veux* ».

Heureuse, confiante en la parole de Jésus, la Chananéenne quitte la maison ; elle a hâte de retrouver son enfant ; la jeune fille est déjà guérie, elle se repose tranquille.

---

### Seconde Multiplication des Pains

En quittant la Phénicie, Jésus est venu par la vallée de Léontès, dans la Décapole. Là, le peuple ne l'a pas oublié, le miracle de Gérésa est encore présent à toutes les mémoires ; il y a quelques jours le Sauveur vient encore de guérir un sourd-muet, en lui mettant le doigt sur la langue et sur les oreilles.

Ce nouveau prodige réveille les curiosités, ravive les espérances ; la multitude court à Jésus ; elle le suit à travers les vallées, elle gravit les montagnes. Les aveugles, les muets, les possédés attendent avec confiance leur guérison ; un concert de louanges s'élève sur les pas de Jésus.

« — *Il a bien fait toutes choses, crie le peuple enthousiaste, il a fait entendre les sourds et parler les muets* ».

Cependant, l'affluence croît d'heure en heure. A mesure que le Sauveur s'éloigne des villes, son cortège se grossit de nouveaux suppliants, païens pour la plupart, mais emportés par leur confiance envers Jésus.

Ils marchent sans se lasser ; les mères portent sur l'épaule leur dernier-né qui sourit au Maître, les enfants se joignent tour à tour aux groupes des hommes ou à la

troupe plus timide des femmes. Entraîné par la parole du Sauveur, ce peuple oublie toute préoccupation matérielle, à peine quelques-uns de ces pèlerins ont-ils emporté des provisions ; à peine s'arrêtent-ils un instant pour se désaltérer aux ruisseaux qui coulent sur le flanc de la colline. Jésus annonce le royaume de Dieu, ils deviennent un



bonheur qu'ils ne connaissent pas, leurs yeux ne voient plus la campagne qui les environne, ils cherchent le royaume merveilleux.

Et la contrée devient plus déserte, les derniers villages ont disparu à l'horizon ; la faim commence à se faire sentir, les petits enfants pleurent tout bas. Jésus regarde avec une immense tendresse ces gens qui l'ont suivi avec une telle



constance. Il y a là environ quatre mille hommes ; les femmes et les enfants sont aussi en grand nombre ; maintenant que le Sauveur a cessé de parler, ils s'effraient de cette solitude, de ce dénûment, de la nuit qui approche. Le Maître appelle ses apôtres :

« — *J'ai pitié de cette foule ; car il y a trois jours qu'ils me suivent, et ils n'ont rien à manger, je ne veux pas les renvoyer à jeun de peur qu'ils ne défaillent en chemin.*

« — *Comment, demandent les disciples, trouverons-nous dans ce lieu désert assez de pains pour rassasier une si grande foule ?*

« — *Combien avez-vous de pains, dit le Sauveur ?*

« — *Sept, et quelques petits poissons, répondent-ils* » (1).

Alors, faisant asseoir la foule, Jésus renouvelle le miracle de Bethsaïde ; il bénit les pains et les poissons. Les apôtres plient sous le poids des corbeilles trop lourdes, le pain se multiplie avec une abondance merveilleuse ; tous sont rassasiés.

Le soir venu ils s'étendent sur l'herbe pour dormir. En hâte, les apôtres ramassent les morceaux de pain éparpillés par terre, ils en remplissent sept grandes corbeilles ; puis tandis que tout se tait, ils descendent vers la rive avec leur Maître.

---

(1) Saint Matthieu, XV, 32-39.

### La Confession de Pierre

A Magdala, à Capharnaüm, à Dalmanutha, Jésus n'a plus retrouvé l'enthousiasme qui jadis portait les Galiléens à le proclamer roi. Les Pharisiens, les Saducéens, les envoyés du roi Hérode ont prévenu le peuple contre le Messie, leur haine se fait ingénieuse ; ils poursuivent le Sauveur de leurs railleries, de leurs questions perfides. Ces hypocrites réclament quelque signe éclatant, quelque prodige extraordinaire ; mais Jésus ne se sert de sa toute-puissance que pour consoler ou guérir : il n'arrêtera pas le soleil comme Josué, il ne lancera pas le tonnerre dans un ciel pur comme Samuel. Jésus se refuse à prouver sa mission par des miracles inutiles. Alors ceux-là même que le Christ a guéris doutent de sa mission, ceux-là même qui lui témoignaient tant d'affection montrent une indifférence dédaigneuse.

Quittant ce pays ingrat, Jésus a emmené ses disciples dans la Césarée de Philippe, où ils sont à l'abri des fureurs d'Hérode, et il s'établit au pied de l'Hermon dans une vallée verdoyante. Cette fois encore, le Sauveur n'a pas de demeure et ne trouve plus comme à Naïm ou à

Capharnaüm des gens empressés de le recevoir: il est seul, ignoré de tous.

C'est dans cette retraite qu'il va éprouver la fidélité de ses apôtres.

« — *Que disent les hommes, touchant le Fils de l'Homme?* », demande Jésus.

Hélas! la réponse est triste, décevante: personne parmi les Juifs n'a reconnu le Messie! En voyant le Christ opérer des prodiges, beaucoup se sont écriés: « Un grand prophète nous est né ». D'autres ont cru entendre Élie ressuscité, d'autres voir Jean-Baptiste revenu sur la terre: volontairement ou involontairement tous ont fermé les yeux pour ne pas voir la lumière.

« — *Et vous, insiste Jésus, qui dites-vous que je suis?* » Pierre ne laisse pas aux autres le temps de répondre; impatient de témoigner sa foi, il s'écrie :

« — *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant* ». L'apôtre est convaincu, sa voix est ferme, ses yeux brillent, il se tient près de son Maître.

« — *Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas, lui dit Jésus, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel* ».

Déjà les apôtres se réjouissent. Voilà donc enfin le commencement du royaume d'Israël. Jésus réprime cet

orgueil, leur défendant d'annoncer qu'il est le Christ ; il leur prédit les persécutions des Scribes, sa passion douloureuse, sa résurrection. Alors Pierre se révolte, il veut que son Maître soit glorieux, aimé de tous :

« — *A Dieu ne plaise, Seigneur !* dit-il. *Cela n'arrivera point* ».

« — *Va-t-en derrière moi, Satan,* répond le Sauveur avec sévérité, *tu m'es un sujet de scandale, car tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais des choses des hommes* ».

Les apôtres demeurent interdits de l'indignation de leur Maître. Jésus leur dit :

« — *Si quelqu'un veut venir avec moi qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme ? Car le fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. En vérité, je vous le dis, il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Fils de l'homme venant en son règne* » (1).

---

(1) Saint Matthieu, XVI, 16-28,

## XLVI

### Le Thabor

C'est le soir, Jésus est monté sur le Thabor avec trois de ses apôtres : Pierre, Jacques et Jean. A l'ombre des grands cédres, par le sentier qui serpente entre les hautes herbes semées çà et là d'arums et d'iris violets, les voyageurs ont gagné le sommet de la montagne. Nul bruit, nulle voix humaine ne parvient jusqu'à eux ; seul, le chant d'un rossignol, ou le vol lourd d'une caille qui s'enfuit à leur approche, vient troubler le silence.

Devant leurs yeux, la plaine de l'Esdreton s'étend verte, unie, veloutée avec ses champs d'orge aux lourds épis. Par delà le lac bleu, Jésus aperçoit Capharnaüm, Naïm, Cana. La Galilée entière se déroule, plaines fleuries et collines ensoleillées. Au sud, voici les riches vallées de Samarie, et l'aride montagne de la Quarantaine. Sous les derniers rayons du soleil couchant, les rochers rouges de Gergesa flamboient comme du feu, tandis que les cimes neigeuses du Liban se noient dans l'ombre. Au pied du Thabor, le Jourdain coule à flots pressés entre ses rives ombragées de saules et de lauriers roses. Ému, Jean contemple l'endroit où, pour la première fois, il a rencontré son Maître bien-aimé, où il a entendu le doux appel.

Cependant, peu à peu, l'ombre s'est épaissie, la lune monte à l'horizon, versant sa lumière douce, blanche, mystérieuse ; les apôtres s'étendent, enveloppés dans leurs manteaux, et tandis que Jésus demeure en prière, ils cèdent au sommeil.

Tout-à-coup, une lueur ardente, plus vive que le soleil de midi, embrase le Thabor ; les apôtres s'éveillent en sursaut, et se tournent vers leur Maître. Mais, pendant sa prière, Jésus s'est transfiguré, la gloire divine a pénétré la forme humaine qui la dissimulait ; le visage du Christ brille d'un éclat incomparable, ses vêtements resplendissent plus blancs que la neige. Auprès de lui, les apôtres aperçoivent Moïse, sortant de la vallée du Moab, et Élie qui descend d'un char de feu. Les deux prophètes se prosternent aux pieds du Christ, ils l'adorent et s'entretiennent avec lui de la Passion proche et des joies éternelles.

Voilà bien le Messie dans sa gloire tel que l'avaient rêvé ses disciples, non plus l'humble Jésus, parcourant les campagnes, souffrant le froid ou la faim, mais un Christ radieux devant lequel les plus illustres des prophètes demeurent en extase.

Avec sa spontanéité habituelle, Pierre s'écrie :

« — *Maître, il est bon pour nous d'être ici : faisons trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie* ». Jean jouit silencieusement de son bonheur, il a souffert si souvent de voir son Maître méconnu ou méprisé.

Devant la nuée lumineuse qui entoure les prophètes ;

les apôtres se reculent effrayés car de cette nuée sort une voix puissante qui dit :

« — *Celui-ci est mon Fils bien aimé, écoutez-le* ». Pierre, Jacques et Jean sont tombés la face contre terre, incapables de soutenir plus longtemps la vision glorieuse. Jésus vient à eux et leur dit.

« — *Levez-vous, et ne craignez point* ».

Regardant autour d'eux, les apôtres ne voient plus que le Sauveur, vêtu de ses habits ordinaires. Moïse et Élie ont disparu : cette adoration du Christ n'était-elle pas le dernier acte de leur mission ; selon la volonté divine, ils se sont retirés devant le seul Maître, celui qui vient accomplir la Loi et les prophéties.

Déjà l'aurore paraît à l'horizon ; dans le brouillard du matin, les collines du Moab s'élèvent toutes roses ; il est l'heure de quitter la montagne sainte. Les apôtres ont l'esprit plein des merveilles de la nuit, leurs yeux ne quittent pas Jésus. Tandis qu'ils redescendent l'étroit sentier, le Maître leur dit.

« *Ne parlez à personne de ce que vous avez vu jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts* » (1).

---

(1) Saint Matthieu, XVII, 4-10.

**Guérison d'un Enfant**

Pendant que Jésus et ses trois apôtres descendaient du Thabor, des cris, des murmures, des rires moqueurs sont venus frapper leurs oreilles. Au pied de la montagne, ils aperçoivent une foule nombreuse, mécontente, agitée ; les apôtres que le Christ a quittés la veille se tiennent à l'écart, tristes et honteux ; des pharisiens discutent à haute voix, le peuple murmure sourdement. Jésus paraît, le visage encore illuminé de gloire ; à son approche le bruit cesse, les disputes s'apaisent.

« — *De quoi discutiez-vous ensemble ?* demande le Sauveur ».

Nul ne lui répond ; les Pharisiens n'osent provoquer Jésus ouvertement, les apôtres gardent le silence. Enfin un homme s'avance, il s'incline devant Jésus, et lui dit : « — *Seigneur, ayez pitié de mon fils, qui est lunatique et qui souffre beaucoup, car il tombe souvent dans le feu, et souvent dans l'eau. Je l'ai présenté à vos disciples et ils n'ont pu le guérir* ».

L'homme reste agenouillé dans la poussière, les mains jointes, les yeux suppliants ; personne n'a un regard de pitié pour la douleur de ce père, personne ne compatit aux souffrances de l'enfant ; les spectateurs demeurent indiffé-



rents, curieux, amusés par l'insuccès des apôtres. Ce spectacle arrache une plainte au Seigneur-Jésus : « — *O génération incrédule et perverse, s'écrie-t-il, jusques à quand serai-je avec vous ? jusques à quand vous souffrirai-je ?* Puis il se tourne vers le suppliant et lui dit : « — *Amenez-le moi ici* ».

On apporte l'enfant : à peine est-il en présence du Sauveur que le pauvre petit être commence à se débattre dans d'horribles convulsions. Le désespoir du père augmente, sa voix se fait plus éloquente :

« — *Si vous pouvez quelque chose, supplie-t-il, secourez-nous, ayez pitié de nous* ». Son espérance est faible, il n'a pas, en la puissance de Jésus, la foi ardente qui guidait la Chananéenne..

« — *Si tu peux croire, répond le Christ, tout est possible à celui qui croit* ».

L'homme se trouble, les larmes coulent abondantes sur son visage : « — *Je crois Seigneur, crie-t-il, aidez mon incrédulité* ».

Jésus se penche vers le malade qui se roule à ses pieds. « — *Esprit sourd et muet, dit-il, je te l'ordonne, sors de cet enfant, et ne rentre plus en lui* ». Après une dernière convulsion, le petit garçon reste étendu à terre, les membres raidis, le visage d'une pâleur cadavérique. « *Il est mort, crie-t-on* » (1). Mais Jésus vient de toucher la petite main inerte, l'enfant se relève guéri.

Tandis que le Sauveur se retire dans une maison voisine, les apôtres lui demandent tout bas :

« — *Pourquoi n'avons-nous pu chasser le démon* ? »

(1) Saint Marc, IX, 16-27.

« — *A cause de votre incrédulité, répond Jésus. Car, en vérité, je vous le dis, si vous aviez de la foi, comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait* ».

Hélas ! au contact des pharisiens les apôtres ont perdu leur confiance filiale en la parole du Maître ; ils croient mais ils se troublent ; avant d'agir, ils n'ont pas élevé leur esprit vers Dieu, et leurs paroles sont demeurées vaines : « — *En vérité, reprend Jésus, rien ne vous serait impossible. Mais cette sorte de démon ne se chasse que par la prière et le jeûne* » (1).

Au dehors, la foule s'est écoulée. Plein de vie, les yeux brillants de joie, l'enfant guéri est retourné chez son père.

---

(1) Saint Matthieu, XVII, 19-21.

## XLVIII

### Le Pardon des Injures

Pour la plupart des Galiléens, la parole divine a été comme la semence tombée au milieu des épines : les sarcasmes des pharisiens ont étouffé les bons désirs ; leurs mépris ont découragé les espérances que l'appel de Jésus avait éveillées. Le peuple de Capharnaüm ne reconnaît plus son prophète, on l'abandonne, on le méprise. Aujourd'hui, le Sauveur est presque seul, chez un de ses disciples ; sur les genoux, il tient un petit enfant qui est venu vers lui affectueux et confiant, il le caresse et lui sourit. A ce moment, Simon entre dans la maison, l'air inquiet, embarrassé de ce qu'il doit dire à son Maître. Tout à l'heure, un collecteur d'impôts lui a demandé :

« *Ton maître ne paye-t-il pas le tribut ?* »

Simon a répondu : Oui.

D'ailleurs c'est la première fois que l'on réclame à Jésus cet impôt dont les docteurs d'Israël sont exempts. Simon craint de s'être imprudemment engagé, il n'ose parler.

Le Sauveur voit son embarras et lui dit :

« — *Que t'en semble, Simon ? De qui les rois de la terre*

*reçoivent-ils le tribut ou le cens ? De leurs fils ou des étrangers » ?*

« — *Des étrangers*, répond l'apôtre ».

« — *Les fils sont donc exempts*, reprend Jésus » ; et Simon se souvient de la divine parole, entendue sur le Thabor : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ».

Cependant Jésus, comme Fils de l'homme, va se conformer à l'usage : comme Fils de Dieu, il s'y conformera par un miracle. Il envoie son apôtre vers le lac et lui dit : « — *Jette l'hameçon, et tire le premier poisson qui montera ; en lui ouvrant la bouche, tu trouveras un statère (pièce d'argent) : prends-le, et donne-leur, pour moi et pour toi.* »

Depuis que Jésus a proclamé la primauté de Pierre, depuis qu'il l'a emmené sur le Thabor avec Jacques et Jean, les autres apôtres, jaloux de toute prérogative, ont conçu une certaine inquiétude. A peine Simon a-t-il quitté la maison, que les mécontents s'approchent du Maître et lui demandent :

« — *Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux* » ?

Jésus place le petit enfant au milieu d'eux et leur répond :

« — *En vérité, je vous le dis, à moins que vous ne vous convertissiez, et que vous ne deveniez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. C'est pourquoi quiconque sera humble comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux. Et quiconque reçoit en mon nom un enfant comme celui-ci, me reçoit moi-même. Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on sus-*

*pendit à son cou une de ces meules qu'un âne tourne, et qu'on le jetât à la mer ».*

Jésus s'afflige de voir ses apôtres bien-aimés sans cesse en discussion, les uns avec les autres, pour de vaines susceptibilités. N'est-il pas venu apporter sur la terre la paix et le pardon :

*« — En vérité, je vous le dis, affirme le Sauveur, si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ».*

Mais ce n'est pas seulement la simplicité, l'union dans la prière, que Jésus demande de ceux qui l'aiment. Il vient combattre la tradition israélite : Œil pour œil, dent pour dent.

*« — Si ton frère a péché contre toi, dit-il, va, et reprends-le dans le secret. S'il t'écoute tu auras gagné ton frère... En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ».*

Simon est rentré joyeux de l'accomplissement du miracle annoncé par son Maître. Les dernières paroles de Jésus viennent de frapper ses oreilles :

*« — Seigneur, demande-t-il, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi? Sera-ce jusqu'à sept fois? Et Jésus répond : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. »*

Les apôtres se regardent stupéfaits de cette indulgence sans bornes ; pour leur faire mieux comprendre la nécessité absolue du pardon, le Sauveur reprend : *« C'est pour-*

quoi le royaume des cieux a été comparé à un roi qui voulut faire rendre leurs comptes à ses serviteurs. Et lorsqu'il eut commencé, on lui en présenta un qui devait dix mille talents. Mais, comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître ordonna qu'on le vendit lui, sa femme et ses enfants et tout ce qu'il avait, pour acquitter sa dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le pria en disant : Ayez patience envers moi et je vous rendrai tout. Touché de compassion, le maître de ce serviteur le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur étant sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et le saisissant, il l'étouffait, en disant : Rends-moi ce que tu me dois. Et son compagnon se jeta à ses pieds, en disant : Aie patience envers moi, et je te rendrai tout. Mais il ne voulut pas ; et il s'en alla et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il lui rendit ce qu'il lui devait. Les autres serviteurs, ayant vu ce qui était arrivé, en furent vivement attristés, et ils allèrent raconter à leur maître tout ce qui s'était passé. Alors son maître le fit appeler et lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en avais prié ; ne fallait-il donc pas avoir pitié, toi aussi, de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi ? Et son maître irrité le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur » (1).

---

(1) Saint Matthieu, XVIII, 1-34.

## XLIX

### Sur la route de Jérusalem

Des caravanes se sont organisées sur les bords du lac de Génésareth; les Galiléens se rendent en grand nombre à la fête des Tabernacles. Malgré les sollicitations de ses parents, de ses amis, Jésus n'a voulu se joindre à aucune d'elles.

Accompagné de ses apôtres, le Sauveur suit la route la plus courte entre Capharnaüm et Jérusalem, à travers les plaines fertiles de la Samarie. L'automne pare les arbres de ses teintes d'or; les figuiers plient sous leur lourde charge de fruits blonds ou violets, les vignes au feuillage rouge promettent d'abondantes vendanges. Les voyageurs s'arrêtent près du village d'En-Gaumarie, situé au milieu de jardins verdoyants. Comme lors de leur premier passage dans cette contrée, Jacques et Jean se séparent de leurs compagnons pour aller jusqu'au bourg préparer le logement et acheter des provisions. En route ils s'entre-tiennent de la belle moisson qui s'avancait jadis sur ce chemin vers Jésus; ils passent auprès du puits de Jacob où le Maître s'est reposé.

Cependant aujourd'hui leur joie se change vite en

tristesse, les gens d'En-Gaumarie les reconnaissent pour des Galiléens : partout les portes demeurent hostilement closes, on refuse même de leur vendre du pain ou des fruits : les Israélites ne sont-ils pas les ennemis des Samaritains ?

Rebutés de tous, las de cette course sans résultat, les apôtres reviennent furieux trouver leur Maître ; la pauvreté leur paraît plus pénible encore au milieu de ces riches campagnes.

« — *Seigneur, demandent-ils, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel, et qu'il les consume ?* »

Mais très doux, Jésus les reprend de cette colère.

« — *Vous ne savez dans quel esprit vous êtes, dit-il. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver* ». Et, sans une plainte, le bon Maître continue son chemin.

Un Scribe, qui se reposait auprès des apôtres, vient d'être touché par cette divine parole, il lui dit :

« — *Maître, je vous suivrai partout où vous irez* ».

Jésus le regarde et le voyant plein de bonne volonté, mais avide de biens et d'honneurs, lui répond :

« — *Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* ». Triste, ne comprenant pas la joie du sacrifice, le Scribe baisse la tête et s'éloigne.

Sur la route, une maison demeure ouverte à tout venant : les voyageurs entendent le chant plaintif des flûtes et les cris des pleureuses. Jésus s'arrête, entre dans la maison ; il trouve un fils en larmes auprès du cadavre de son père. Avec des paroles d'une infinie douceur, le bon



Maître le console, élève son âme vers la vie éternelle et voyant le désir qui s'éveille en son cœur, il lui dit :

« — *Suis-moi* ».

« — *Seigneur, permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père* », répond le jeune homme, surpris de ce brusque appel.

Jésus ne lui laisse pas le temps de se reprendre :

« — *Laisse les morts ensevelir leurs morts, dit-il; pour toi, va et annonce le royaume de Dieu.* »

Bientôt un autre disciple se présente devant Jésus, en disant :

« — *Seigneur, je vous suivrai, mais permettez-moi d'abord de disposer de ce qui est dans ma maison.*

— *Quiconque répond le Maître, regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu* » (1).

Le Sauveur aperçoit Jérusalem où il va être en butte à toutes les perfidies des Pharisiens, à toutes les persécutions des Hérodiens : il ne veut avec lui que des disciples en esprit et en vérité, qui, pour le suivre, ont quitté tout ce qu'ils aimaient.

---

(1) Saint Luc, IX, 51-62.

## L

### La Fête des Tabernacles

Jérusalem ressemble à un immense jardin ; des cabanes de feuillage s'accrochent aux flancs des rochers, d'autres encombrent les rues ; en voici qui sont perchées sur le toit des maisons ; en voilà qui s'enfoncent sous les grands arcs romains. Les toitures, faites en branches de pin ou de figuier, paraissent presque noires à l'ombre des voûtes, tandis qu'au sommet des terrasses les palmiers balancent leurs tiges frêles dans le crépuscule d'or. C'est la fête des Tabernacles : pendant huit jours, en souvenir de la traversée du désert, nul Israélite ne couchera dans sa maison.

De tous les points de la Judée, de la Galilée, des rives du Jourdain, les pèlerins affluent ; tous, vieux ou jeunes, riches ou pauvres n'ont qu'un même but : aller au Temple ; comme autrefois les Israélites n'avaient qu'un seul désir : entrer dans la terre promise. Ils marchent vers ce Temple, les mains chargées de palmes où sont suspendus des raisins, des figues, des citrons. Les chants de triomphe retentissent, les vêtements aux couleurs éclatantes jettent une note lumineuse sur la verdure ; du Temple, les

trompettes appellent à la prière, et les immenses parvis ont peine à contenir la foule des pèlerins.

Cependant une vive curiosité se mêle à ces pratiques religieuses ; les Pharisiens et le peuple sont agités par une même préoccupation : Jésus viendra-t-il à Jérusalem ? On se rappelle les miracles de l'année précédente, on se rappelle surtout la guérison d'un paralytique le jour du sabbat.

« — *Il est bon* », disent ceux qui ont pu s'approcher du Christ.

« — *Il égare le peuple, il viole la loi* », répondent les Scribes.

Tous désirent sa présence, les uns pour le livrer aux princes des prêtres et le faire mourir, d'autres pour le connaître : le plus grand nombre pour lui voir accomplir des choses extraordinaires. Soudain, une nouvelle se répand d'une extrémité de la ville à l'autre et réunit tous les partis dans une attente anxieuse : Jésus vient d'arriver avec ses apôtres. Les foules se portent vers le Temple, où déjà le Maître commence à enseigner ; les Pharisiens accourent mécontents, inquiets. Ils cherchent à détourner de Jésus ceux qui l'écoutent avec avidité.

« — *Comment connaît-il les Écritures, lui qui n'a pas étudié?* » disent-ils.

— *Ma doctrine n'est pas de moi, répond Jésus, mais de Celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura, au sujet de ma doctrine, si elle est de Dieu ou si je parle de moi-même* ».

Un sourd murmure court dans l'assemblée ; les Scribes ne cachent pas leur dédain ; ils passent bientôt de la

raillerie aux menaces. Tout à coup, Jésus se tourne vers eux et demande :

« — *Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ?* »

Hypocritement, les Pharisiens répliquent : « *Vous êtes possédé du démon ! Qui est-ce qui cherche à vous faire mourir ?* »

Dans leur cœur, les membres du sanhédrin ont déjà condamné le Christ ; mais l'heure n'est pas encore venue d'agir.

« — *J'ai fait une œuvre devant vous, reprend Jésus, et vous vous en êtes tous étonnés... Pourquoi vous irritez-vous contre moi, parce que j'ai guéri un homme le jour du sabbat ? Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice* ».

Les Scribes se taisent, n'osant continuer la discussion ; ce silence étonne le peuple.

« — *N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir ?* se demandent les gens de Jérusalem. *Et voilà qu'il parle publiquement et ils ne lui disent rien. Est-ce que vraiment les autorités ont reconnu qu'il est le Christ ? Mais celui-ci nous savons d'où il est, or, quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est* ».

Ils ont parlé à voix basse, cependant Jésus leur répond :

« — *Vous me connaissez et vous savez d'où je suis. Je ne suis pas venu de moi-même, mais Celui qui m'a envoyé est véritable et vous ne le connaissez pas.* »

Les Pharisiens se sont ressaisis ; ils appellent les gardes du Temple et donnent l'ordre d'arrêter Jésus ; mais le Sauveur passe tranquille au milieu de ses ennemis ; nul n'ose porter la main sur lui, nul n'ose le suivre. Pendant

qu'il disparaît entre les cabanes verdoyantes, des pèlerins murmurent avec admiration :

« — *Le Christ, lorsqu'il viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci* » (1) ?

---

(1) Saint Jean, VII, 14-32.

**L'Aveugle-né**

La fête des Tabernacles est maintenant dans tout son éclat ; les pèlerins retardataires sont arrivés ; les réjouissances se font plus bruyantes. Chaque nuit, deux immenses candélabres illuminent la ville, des feux brillent sur la terrasse supérieure du Temple. Autour des parvis, le peuple danse au son des flûtes et des tambourins. Chaque matin un prêtre descend puiser trois mesures d'eau dans un vase d'or, en souvenir de la source qui, au désert, jaillit sous la verge de Moïse. Et tandis qu'il remonte vers le Temple, les trompettes sonnent gaiement, les Israélites entonnent des psaumes, agitent leurs palmes et poussent des cris de joie.

Nombreux sont les mendiants accourus à Jérusalem pendant ces jours de fêtes ; il y en a partout : sur les marches, le long des portiques, au seuil des cabanes. Leurs plaintes incessantes poursuivent les pèlerins, se mêlant aux exclamations d'allégresse ; plus encore que leurs lamentations, leurs infirmités semblent réclamer la pitié. Parmi ces malheureux beaucoup sont incapables de se mouvoir : des paralytiques, étendus comme des

corps inertes, des hommes aux membres séchés, des aveugles. Tant de souffrances n'éveillent en général, chez les Israélites, qu'un sentiment de mépris ; ils se détournent et ils passent leur chemin, voyant dans ces maux une juste punition de Dieu.

C'est le dernier jour de la fête. Jésus descend du Temple avec ses apôtres ; il s'arrête auprès d'un aveugle,



qui, pour la centième fois peut-être, demande l'aumône à ceux qui passent :

« — *Maître*, disent les apôtres qui partagent la superstition générale, *Maître*, qui a péché, cet homme ou ses parents pour qu'il soit né aveugle ?

— *Ni lui, ni ses parents n'ont péché*, répond le Sau-

*veur, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il faut que j'accomplisse les œuvres de Celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour ; la nuit vient pendant laquelle personne ne peut travailler. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde ».*

L'infirmes tourne vers celui qui parle ses yeux éteints ; il n'attend plus une banale aumône, la voix de Jésus vient d'éveiller en lui une espérance inconnue. Le Sauveur s'éloigne de quelques pas, il mélange un peu de terre et de salive, et revient appliquer cette boue sur les yeux de l'aveugle : celui-ci tressaille de joie, lorsque Jésus lui dit : « *Va, lave-toi, dans la piscine de Siloé* ».

Là, tout près d'eux, la cascade de Siloé jaillit entre les roches : l'aveugle connaît bien cette fontaine où chaque jour les lévites viennent puiser les eaux sacrées. Il marche à tâtons, cherchant son chemin, s'appuyant aux rochers, il s'avance, guidé par le bruit de la source. L'aveugle se penche au-dessus de la piscine, il se lave les yeux, et voici que, tout à coup, ses yeux distinguent les arbres fleuris qui se reflètent dans l'eau, les hauts palmiers qui agitent en l'air leur couronne ; son regard s'élève vers le ciel bleu ; pour la première fois, il aperçoit le Temple avec son toit d'or, ce Temple sur les marches duquel il vient chaque jour, et qu'il n'a jamais vu.

Tout joyeux, l'aveugle remonte bien vite, escaladant les roches à grandes enjambées : dans la ville, il rencontre des gens qui le connaissent, qui plusieurs fois l'ont secouru. On s'étonne de le voir guéri ; les uns disent :

« — *N'est-ce pas là celui qui était assis et qui mendiait ?* »



D'autres soutiennent :

— *Nullement, mais, c'est quelqu'un qui lui ressemble* ».

Amusé de ces discussions, l'aveugle dit bien haut :

« — *C'est moi. Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, et en a oint mes yeux, puis il m'a dit : Va, à la piscine de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois* ».

Alors ces gens conduisent l'aveugle aux Pharisiens, anxieux de savoir ce qu'ils vont dire, car aujourd'hui c'est le sabbat et la Loi défend d'appliquer des remèdes le jour saint. Aux premières questions des Scribes, l'aveugle répond :

« — *Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois* ».

Une discussion éclate dans le sanhédrin ; tous parlent à la fois ; quelques-uns reconnaissent la puissance de Jésus, mais la plupart des Pharisiens s'indignent de lui voir violer ainsi le repos du sabbat. A bout d'arguments un Scribe interroge l'aveugle :

« — *Et toi, demande-t-il, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ?*

— *C'est un prophète*, répond l'homme, sans hésiter ».

Telle n'est pas la réponse que veulent les Pharisiens ; affectant de ne pas croire le témoignage de l'aveugle, ils font venir ses parents :

« *Est-ce là votre fils que vous dites né aveugle, demandent-ils ? Comment voit-il, maintenant ?*

Le ton des interrogateurs est impérieux ; devant ce tribunal redoutable, les pauvres gens se troublent. Ils

savent que Jésus est menacé, poursuivi, traité de rebelle, ils n'osent prendre son parti ; cependant, c'est bien leur fils qui est là, les yeux vifs, l'air joyeux ; enfin, ils se décident à répondre :

« — *Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle, mais comment voit-il maintenant ? Nous ne le savons pas : ou qui lui a ouvert les yeux ? Nous l'ignorons. Interrogez-le, il a l'âge, qu'il parle pour lui-même* ».

Les Pharisiens, s'adressant alors à celui qui vient d'être guéri, lui disent :

« — *Rends grâces à Dieu, nous savons que cet homme est un pécheur* ».

Mais, plein de reconnaissance pour le Sauveur qui lui a donné la lumière, l'aveugle réplique :

« — *Si c'est un pécheur, je ne sais ; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et maintenant je vois* ».

Pour lui, ce fait renferme tout ; vainement, les Pharisiens le pressent-ils de questions insidieuses, vainement cherchent-ils à l'effrayer par des menaces ; l'aveugle répète obstinément :

« — *Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire* ».

Furieux de cette résistance, les Pharisiens le chassent honteusement, et lui défendent de jamais rentrer dans le Temple. Voilà le premier disciple puni d'avoir été fidèle à son bienfaiteur. Quelques instants après, Jésus le rencontre et lui demande :

« — *Crois-tu au Fils de Dieu ?* »

L'homme répond :

« — *Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui?* »

Ses paroles, sa voix, ses yeux brillent d'enthousiasme, tout en lui témoigne d'une confiance absolue, et lorsque Jésus lui dit : « *Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui* », le pauvre homme n'hésite pas, il se prosterne, le front dans la poussière, et dit de toute son âme :

« — *Je crois, Seigneur*(1) ».

---

(1) Saint Jean, IX, 1-39.

**La Parole du Bon Pasteur**

La guérison de l'aveugle, son expulsion par les Phari-siens, ont excité de vives disputes; le peuple s'attroupe bruyant, tumultueux, à la fois craintif et incrédule autour de Jésus; le nouveau disciple ne quitte plus son Maître. Que lui importe l'affront public? que lui importe le mépris des Pharisiens?

Maintenant ses yeux voient la vraie lumière; il contemple le Sauveur, et il est heureux. Beaucoup d'hommes parmi la foule sont touchés par la bonté infinie du Christ, beaucoup reconnaissent sa puissance, et tandis que les uns ramassent des pierres pour lapider le prophète, d'autres se glissent tout près de lui, jaloux d'obtenir un regard du bon Maître, avides de recueillir ses paroles.

Jésus s'est arrêté devant la porte des Brebis: au loin, il aperçoit les troupeaux que les bergers rassemblent pour la nuit; dociles, les bêtes accourent; caressantes, elles bondissent autour de leurs pasteurs. Elles entrent une à une dans un vaste enclos, et bientôt la dernière disparaît derrière l'étroite porte.

Les yeux de Jésus se fixent alors sur ceux qui l'entourent: que d'âmes bonnes, aimantes, sont là, égarées par l'enseignement des Pharisiens; elles ont tressailli à l'appel

du Sauveur; pour le suivre, elles ne demandent qu'un mot, et il leur donne son cœur.

« *En vérité, en vérité, déclare Jésus, je suis la porte des brebis; tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, égorger, et détruire. Moi je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment. Je suis le Bon Pasteur, le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire voit venir le loup, abandonne ses brebis et s'enfuit; et le loup ravit et disperse les brebis. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine de ses brebis. Je suis le Bon Pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père; et je donne ma vie pour mes brebis ».*

Déjà, le Sauveur contemple sa croix douloureuse, déjà il a soif de souffrir pour ceux qu'il aime. Sa voix se fait infiniment tendre lorsqu'il s'adresse aux âmes fidèles qui l'entourent. Avec quel amour regarde-t-il ses apôtres, ses nombreux disciples! Et derrière ceux-ci, Jésus en aperçoit une foule d'autres, de tous les temps, de toutes les conditions, de toutes les races. Son cœur se dilate, ses bras s'entr'ouvrent pour accueillir cette multitude bénie.

« *J'ai encore des brebis qui ne sont pas de cette bergerie, reprend le Christ. Celles-là, il faut que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'une*

*seule bergerie et un seul pasteur. C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre de nouveau. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre: tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père ».*

A ces mots, les imprécations éclatent :

*« — C'est un fou. — Il est possédé du démon. — C'est un Samaritain ».*

Les pierres volent en l'air, des bras se lèvent avec un geste de menace. Cependant le Christ a touché bien des cœurs : quelques vaillants prennent son parti :

*« — Ce ne sont point là les paroles d'un homme possédé du démon, disent-ils. Le démon peut-il ouvrir les yeux d'un aveugle? » (1).*

Voici la nuit qui vient, le Sauveur disparaît au milieu des groupes hostiles, et demain, lorsque ses ennemis le chercheront pour l'emprisonner, ils ne le trouveront pas : Jésus aura quitté Jérusalem.

(1) Saint Jean, X, 1-22.

---

### Les soixante-douze Disciples

Comme un père très tendre qui ne se lasse pas d'appeler ses fils ingrats, Jésus est revenu vers cette Galilée où il a accompli ses premiers miracles. L'heure presse, bientôt la mission du Christ va finir, sa soif des âmes augmente, il veut atteindre celles même qui ne veulent pas le connaître ; la bonne nouvelle doit être annoncée à tous. Jésus réunit autour de lui les disciples demeurés fidèles.

« — *La moisson est grande, dit-il, mais les ouvriers sont peu nombreux, Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson* ».

Tous comprennent le désir de Jésus, tous savent de quelle moisson vivante il vient de leur parler, tous veulent être ses moissonneurs. Parmi ces ouvriers volontaires, le Maître en choisit soixante-douze, il les envoie deux à deux annoncer la venue du Messie aux peuples qui vivent au-delà du Jourdain. Il ne leur promet aucun succès, aucune récompense : les serviteurs du Père doivent être prêts à toutes les souffrances, à tous les sacrifices : la moisson n'est abondante qu'à ce prix.

« — *Allez, dit le Sauveur, voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni chaussure, et ne saluez personne en chemin. Dans quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Paix*

à cette maison. Et s'il s'y trouve un enfant de paix, votre paix reposera sur lui ; sinon, elle vous reviendra... Guérissez les malades et dites leur : Le royaume de Dieu s'est approché de vous... Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise ; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé ».

Resté seul avec ses apôtres, Jésus parcourt les campagnes de la Galilée, jour et nuit ; sa barque sillonne le lac ; mais partout, le bon maître ne rencontre qu'indifférence ou hostilité. Que sont devenus ses admirateurs ? Ont-ils déjà oublié le sermon des Béatitudes ? Les malades ne se souviennent-ils plus de leur guérison ? Le peuple n'est-il plus affamé du pain miraculeux qui se multipliait sur la montagne ?

Une indicible tristesse étreint le cœur de Jésus ; il quitte enfin les rives du lac, il se détourne de ces villes qu'il a tant aimées, leur adressant ces mots de reproche : « — Malheur à toi Corozäïn, malheur à toi Bethsaïda, car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, depuis longtemps, elles auraient fait pénitence, revêtues d'un sac et assises dans la cendre. C'est pourquoi, au jugement, il y aura moins de rigueur pour Tyr et Sidon que pour vous. Et toi, Capharnaüm, qui as été jusqu'au ciel, tu seras plongée jusque dans l'enfer ».

---

Sur la route de Pérée, le Sauveur voit s'avancer une troupe joyeuse : ce sont ses disciples qui reviennent, enthousiastes de leur mission ; ils accourent au-devant du Maître, impatient de lui raconter leur succès : partout les



malades ont été guéris ; partout où ils ont porté la parole divine, les cœurs se sont ouverts, les esprits se sont illuminés d'une vive intelligence.

« — *Seigneur*, disent les envoyés du Sauveur, *les démons même nous sont soumis en votre nom* ».

Cette allégresse si grande éveille la joie dans le cœur du Seigneur Jésus ; les villes aimées ne l'ont pas reconnu, ses faux amis l'ont abandonné, mais voilà que d'humbles ouvriers rapportent une simple et belle moisson. Ils reviennent avec le désir ardent de continuer l'œuvre bénie ; ils veulent se donner, se dévouer à la conquête des âmes, Jésus s'est dépouillé de tout pouvoir, et ces petits sont devenus puissants en son nom.

Une action de grâces fervente monte aux lèvres du Christ :

« — *Je vous rends gloire, Père*, s'écrie-t-il, *de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, il vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été données par mon Père* ». Puis, se tournant vers ses disciples, il leur dit : « *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez* » (1).

Les disciples se taisent, maintenant la lassitude se fait sentir. Tant qu'ils ont eu des âmes à chercher, des malades à guérir, des esprits impurs à chasser, ils ont oublié la faim, la soif, l'épuisement ; ils ne s'en souviennent que parce que la moisson est terminée. Très doucement, Jésus les appelle.

« — *Venez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes fatigués et qui*

(1) Saint Luc, X, 1-24.

*êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et recevez mes leçons parce que je suis doux et humble de cœur ; car mon joug est doux et mon fardeau léger » (1).*

Les disciples ont éprouvé la douceur de tout travail entrepris pour le divin Maître, ils aiment son joug d'amour. A la parole de Jésus, ils se lèvent disposés à repartir vers de nouvelles conquêtes, mais ils sont au but : le Sauveur les garde auprès de lui, afin de leur faire goûter le vrai repos.

(1) Saint Matthieu, IX, 28-30.

---

### Le bon Samaritain

De Jéricho à Jérusalem la route serpente, morne et blanche, entre les crêtes des montagnes; çà et là, sur le sable que la lumière crue fait étinceler comme de la poussière de diamant, un palmier montre son tronc rugueux et sa couronne desséchée. Pas un troupeau ne paît sur le versant de ces monts, pas une maison n'offre son abri aux voyageurs, pas une créature vivante n'égaie cette solitude troublée seulement par les pèlerins qui se dirigent vers la Ville Sainte. Dans les cavernes profondes, des brigands ont établi leurs repaires; ils s'embusquent derrière les rochers pour assaillir les voyageurs; ils les attaquent, les dépouillent de leur argent, de leurs habits, de leurs armes, souvent même ils les tuent ou les abandonnent nus et blessés sur le sable brûlant. On donne à cette route le nom de route sanglante.

Jésus et ses disciples viennent de s'engager dans ce chemin redouté; ils sont bientôt rejoints par un Pharisien qui, jusqu'au milieu de cette solitude, veut poursuivre le Sauveur de ses questions insidieuses, sous le vain prétexte de s'éclairer et de s'instruire.

« — *Maître, demande-t-il, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ?* Jésus lui dit :

— « *Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? Qu'y lis-tu ?* »

Le pharisien répond sans hésiter :

— « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toutes tes forces, et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même* ».

— « *Tu as bien répondu, lui dit le Sauveur, fais cela et tu vivras* ».

Voilà la grande loi d'amour révélée par Dieu à Moïse, la loi si mal interprétée par les hommes, la loi que le Seigneur Jésus vient mettre en pratique. Les Scribes, les Pharisiens l'ont atténuée, défigurée, réduite à de puériles observances ; leur âme égoïste est incapable d'aimer. Déjà la réponse de Jésus. « Fais cela et tu vivras », inquiète son interlocuteur ».

— *Et qui est mon prochain, demande-t-il ?*

Alors le divin Maître, regardant la route sinistre, répond par cette parabole : « — *Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, et, après l'avoir couvert de blessures, s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin, et l'ayant vu il passa outre. Pareillement un lévite qui se trouvait en cet endroit le vit, et passa outre. Mais un Samaritain qui était en voyage vint près de lui, et le voyant, fut touché de compassion. Et, s'étant approché, il banda ses plaies, et y versa de l'huile et du vin, puis, le plaçant sur sa monture, il le conduisit dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hô-*

*telier et dit: Aie soin de lui; et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs? » (1)*

Le Pharisien, pressé par la vérité, répond :

« — *Celui qui a exercé la miséricorde.*

— *Tu as bien jugé, lui dit Jésus, va et fais de même ».*

Furieux, humilié, le Scribe se retire sans ajouter un mot: sa propre bouche a condamné le prêtre et le lévite et leur a préféré un Samaritain. Tandis qu'il s'éloigne, le Maître continue, pour ses apôtres, la leçon d'amour; auprès de lui ne doivent-ils pas apprendre à pleurer avec ceux qui pleurent, à souffrir avec ceux qui souffrent, à se faire tout à vous?

---

(1) Saint-Luc, X, 25-38.

**Marthe et Marie**

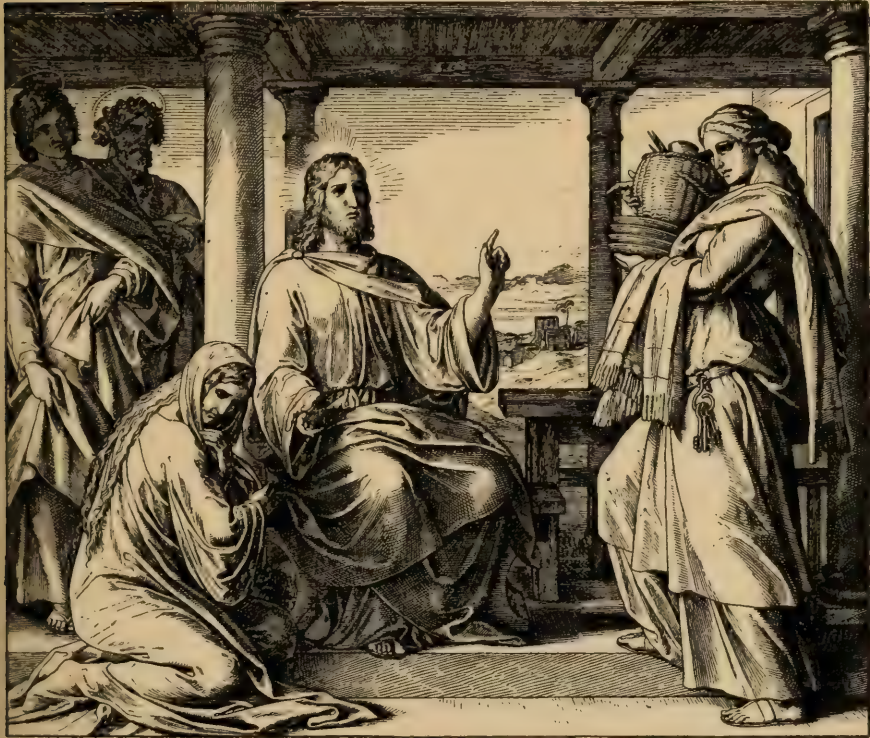
Dissimulée sous l'ombrage de ses figuiers et de ses baumiers, avec ses champs d'orge qui descendent jusqu'au bas de la colline, Béthanie semble un véritable oasis. Au nord, la route de Jéricho apparaît entre les roches, à l'ouest, la montagne des Oliviers montre ses flancs grisâtres ; au sud, par delà la vallée aride de Josaphat, les murailles de Jérusalem se dressent très hautes, massives, écrasantes.

Béthanie est le séjour aimé du Seigneur Jésus ; là, il vient quelquefois se reposer loin des acclamations enthousiastes et des murmures hostiles. La foule ne le suit pas dans cette paisible retraite où il ne trouve que des amis fidèles : Lazare et ses deux sœurs, Marthe et Marie, qui, toujours, l'accueillent avec une grande joie.

Avant de continuer sa mission en Pérée, Jésus s'arrête à Béthanie. Le Maître n'est pas attendu ; mais, dès son entrée dans le village, Marthe et Marie accourent au-devant de lui et le conduisent radieuses vers la maison.

Marthe s'empresse, elle s'occupe de tout, elle organise tout pour cette réception imprévue du Sauveur. Sous ses

ordres, les servantes préparent le souper : les unes, la cruche sur l'épaule, vont puiser l'eau à la fontaine qui jaillit sous les acacias ; d'autres empilent dans de larges corbeilles les dattes, les figues violettes, les raisins noirs ou dorés. Marthe va, vient, surveille les préparatifs ; elle est active, agitée même, dans sa joie de recevoir Jésus.



Pendant ce temps, Marie se tient assise par terre aux pieds du Sauveur. Jadis, un seul regard de Jésus a suffi pour l'éclairer, pour lui faire comprendre la folie d'une existence consacrée au plaisir. Marie-Magdeleine n'est plus la femme frivole, orgueilleuse, qui entrait au festin

de Simon, les cheveux dénoués, le cou et les bras étincelants de pierreries. Chez son frère Lazare, elle a repris la vie modeste et laborieuse des femmes juives. Mais dans la retraite son amour a grandi, l'émotion jadis éveillée par les paroles divines a purifié son cœur; sans cesse absorbée par la pensée de son Maître elle le désire, elle l'attend. Marie se juge plus indigne et elle espère davantage; elle ne redoute pas la justice du Bien-aimé; au milieu de sa prière, de son travail, de son sommeil même, elle croit entendre encore les douces paroles : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé ». Aujourd'hui ce n'est plus un rêve, Jésus est là : il lui parle, il la regarde, la terre disparaît. Marie écoute, elle est heureuse. Elle n'entend pas les appels de Marthe, elle ne voit pas ses gestes impatients. Marie écoute si avidement la voix divine que nul autre son ne parvient à ses oreilles. Et Marthe s'afflige, elle voudrait que le Sauveur remarquât son zèle; souvent, elle se retourne vers lui, mais Jésus ne semble pas la voir. Mécontente, incapable de se contenir davantage, Marthe s'approche du Sauveur :

« — *Maître*, dit-elle, *n'avez-vous aucun souci de ce que ma sœur me laisse servir seule? Dites-lui de venir m'aider* ».

Marie, toute rougissante, est prête à se lever, elle craint de n'avoir pas fait assez pour servir son Maître; d'un geste, Jésus la rassure :

« — *Marthe, Marthe*, répond-il, *tu t'inquiètes et tu te troubles pour beaucoup de choses. Or, une seule chose*



*est nécessaire, Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas ôtée » (1).*

Le soir vient, le soleil a disparu, laissant derrière lui une brume d'or, les oiseaux s'unissent dans un gazouillement de prière, tandis qu'assise aux pieds de Jésus, Marie reprend sa muette oraison.

---

(1) Saint Luc, X, 38-42.

**La Prière**

La Pérée est devenue la seule région d'Israël où le Christ puisse encore enseigner. Chaque jour, il entreprend de longues courses à travers ce pays montueux ; les nombreux disciples de Jean-Baptiste sont accourus vers lui et se sont joints aux apôtres. Le soir, tandis que toute la campagne semble endormie et que ses compagnons se reposent, Jésus s'écarte des siens, il gravit quelque colline isolée, puis debout, les bras levés, les yeux fixés vers le ciel, il prie pour ceux qu'il vient appeler, ceux qu'il vient sauver : son attitude, son expression, tout en lui témoigne de l'union intime, absolue, avec le Père céleste.

Un des disciples l'a regardé pendant cette prière solitaire, et lorsque Jésus revient vers les siens, il lui demande :

« — *Seigneur, apprenez-nous à prier comme Jean l'a fait à ses disciples* ».

Très doux, le Maître lui donne le même enseignement qu'il donnait aux Galiléens sur la montagne :

« — *Lorsque vous priez, dites : Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et remettez-nous*

*nos péchés, puisque nous remettons, nous aussi, à quiconque nous doit, et ne nous induisez pas en tentation ».*

Voilà la prière qui convient aux disciples du Christ ; ce ne sont plus les froides et cérémonieuses formules employées par les Pharisiens : c'est l'appel d'un enfant qui demande avec confiance, qui attend tout de son Père, parce qu'il se sait infiniment aimé :

« — *Demandez et on vous donnera, ajoute Jésus, cherchez, et vous trouverez, frappez à la porte, et on vous ouvrira.... Si l'un de vous demande du pain à son père, celui-ci lui donnera-t-il une pierre ? Ou s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il l'esprit bon à ceux qui le lui demandent » (1) !*

Comme pour donner un exemple vivant de la puissance de la prière, deux aveugles se dressent sur le chemin ; au moment où Jésus passe près d'eux avec ses apôtres, ils s'écrient :

« — *Fils de David, ayez pitié de nous ».*

Le Sauveur semble ne pas les entendre, il poursuit sa route, et entre dans la maison où il doit passer la nuit. Les deux infirmes ne se rebutent pas, ils le poursuivent de leurs plaintes :

« — *Fils de David, ayez pitié de nous ».*

Ils franchissent le seuil de la porte, s'avancent à tâtons

(1) Saint Luc, XI, 1-14.

dans cette maison inconnue; l'espérance les guide. Enfin, Jésus vient à eux et leur dit :

« — *Croyez-vous que je puisse vous faire cela ?* ».

Pleins de confiance, sûrs de leur guérison, les aveugles répondent d'une seule voix :

« — *Oui, Seigneur* ».

Alors, le bon Maître touche les yeux éteints en disant :

« — *Qu'il vous soit fait selon votre foi* » (1).

Et les yeux s'ouvrent tout-à-coup : le premier visage qu'ils contemplent, c'est celui du Christ. Les deux hommes se hâtent de retourner chez eux, et, oubliant déjà la recommandation faite par Jésus de garder le secret, ils publient bien haut leur guérison.

A cette nouvelle, les malades et les infirmes reprennent courage ; en foule ils accourent vers le Sauveur, qui a dit : « *Demandez et vous recevrez* ».

---

(1) Saint Matthieu, IX, 27-34.

**Le Banquet du Pharisien**

Les Phariséens de la Pérée n'ont pas tardé à se soulever contre Jésus, comme ceux de la Galilée et de Jérusalem. Ils redoutent sa parole, et voient avec effroi l'ascendant que ses miracles lui donnent sur le peuple ; ils le haïssent et, en même temps, ils le recherchent avec le secret espoir de le prendre en faute et de le perdre.

Depuis longtemps, les Phariséens ont réduit la Loi à de vaines pratiques : fidèles à payer la dîme, à purifier leurs mains avant et pendant les repas, à réciter de longues prières, ils ne se font aucun scrupule d'être mauvais, orgueilleux, menteurs ; ils écrasent le peuple de leur prétendue science et rêvent d'un ciel où ils occuperont les premières places comme dans les synagogues. Pour eux Jésus, l'ami des humbles et des pauvres, est donc l'ennemi redoutable et détesté.

Simulant un désir d'hospitalité, un riche Pharisien a invité le Sauveur à un grand festin. Lorsque Jésus pénètre dans la salle, de nombreux convives, Scribes et Légistes pour la plupart, sont déjà réunis, épiant son entrée avec une curiosité mauvaise. Tous se sont purifiés les pieds et les mains avant de prendre place à table ; des serviteurs apportent les lourdes cruches d'eau qui, durant

le repas, serviront à de nouvelles ablutions. Seul, Jésus, néglige ces observances; sans un regard pour ceux qui le regardent, il traverse la salle et s'étend sur un des lits.

A un silence dédaigneux, les convives font bientôt succéder des murmures réprobateurs, des allusions menaçantes: l'hôte se lève, irrité par ce mépris de l'usage. Très calme, en face de l'orage qui gronde, Jésus dit à ceux qui l'entourent :

« — *Vous autres Pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, mais ce qui est au-dedans de vous est plein de rapine et d'iniquité. Insensés, celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans? Cependant, donnez en aumône votre superflu et voici que tout sera pur pour vous* ».

Des voix mécontentes s'élèvent, les convives furieux protestent de leur attachement à la Loi: mais Jésus confond leur hypocrisie :

« — *Malheur à vous, crie-t-il, Pharisiens, parce que vous payez la dîme de la menthe, de la rüe et de toutes les herbes, et que vous négligez la justice et l'amour de Dieu; il fallait cependant faire ces choses sans omettre les autres. Malheur à vous, Pharisiens, parce que vous aimez les premiers sièges dans les synagogues et les salutations sur les places publiques. Malheur à vous, parce que vous êtes comme des sépulcres qui ne paraissent pas, et sur lesquels les hommes marchent sans le savoir* ».

Jusqu'alors, la voix du Christ a dominé le tumulte grossissant; ni les imprécations révoltées ni les railleries n'ont pu interrompre ces anathèmes; d'ailleurs beaucoup

de Pharisiens, courbant la tête sous l'insulte, se sont tus. Plus hardi que les autres convives, un docteur de la Loi se lève et prend la parole.

« — *Maître, dit-il, en parlant de la sorte, vous nous faites injure à nous aussi* ».

« — *Malheur à vous aussi, répond Jésus, malheur à vous, docteurs de la Loi, parce que vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent pas porter, et que vous ne touchez pas même du doigt... Malheur à vous, docteurs de la Loi, parce que vous avez pris la clé de la science; vous-mêmes, vous n'êtes pas entrés et vous avez arrêté ceux qui voulaient entrer* ».

Rouges de honte, furieux de ces apostrophes, les convives se lèvent tous à la fois, ils s'élancent vers Jésus comme une meute menaçante. Plusieurs disciples qui, dehors, attendaient le Maître, entendent leurs clameurs, ils entrent dans la salle prêts à défendre Jésus; une foule impatiente les suit acclamant le prophète. Les Pharisiens n'osent braver la multitude hostile, ils s'éloignent de Jésus, et le bon Maître sort entouré des siens.

Dans la salle en désordre, un profond silence règne, nul parmi les Pharisiens n'ose élever la voix; ils entendent distinctement les paroles que le Christ adresse à ceux qui l'entourent sur le seuil de la porte.

« — *Je vous le dis, quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera devant les anges de Dieu. Mais celui qui me reniera devant les hommes, sera renié devant les anges de Dieu. Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à mon Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous possédez et donnez-le en*

*aumônes, faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor inépuisable dans les cieux dont le voleur n'approche pas et que le ver ne détruise pas. Car là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur » (1).*

Et Jésus, tout à l'heure si sévère, si violent même lorsqu'il condamnait les Pharisiens, se fait tendre et doux pour ses disciples, pour le peuple fidèle qui l'écoute. Le Christ n'est-il pas venu apporter la paix et la joie aux âmes de bonne volonté ?

---

(1) Saint Luc, XI, 37-53. XII, 8-35.



**La Vigilance**

Il semble que la voix du Seigneur Jésus ait retenti jusqu'aux limites extrêmes de la Pérée : des troupes pressées se joignent aux premiers disciples, les chemins étroits sont encombrés de femmes et d'enfants, les maisons sont abandonnées. Et le Christ regarde cette multitude avec un immense amour et une grande tristesse. Il connaît la mobilité excessive de la foule, enthousiaste, aujourd'hui, dévouée jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort ; et, demain, indifférente, lâche, incapable du moindre effort. Combien parmi ces hommes qui oublient, pour suivre Jésus, le boire et le manger, combien lui resteront fidèles, combien en retrouvera-t-il lorsqu'il viendra chercher les siens à la fin du monde ?

« — *Soyez semblables, dit-il, à des serviteurs qui attendent que leur Maître revienne des noces, afin que lorsqu'il arrivera et frappera, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux ces serviteurs, que le maître à son arrivée trouvera vigilants... Or sachez que, si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait certainement et ne laisserait pas percer sa maison. Vous aussi, soyez prêts ; car à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme viendra ».*

Le soir, lorsque l'obscurité ne permet plus aux foules de suivre Jésus, ses seuls apôtres demeurent avec lui ; c'est l'heure où, dans une intimité confiante, le Sauveur instruit ceux qu'il aime, afin de les mettre en état de continuer sa mission ; c'est l'heure où les paraboles se transforment en conseils précis. Simon vient s'asseoir aux pieds de son Maître, et, préoccupé de l'appel entendu : Soyez prêts ; il lui demande :

*« Seigneur, est-ce à nous que vous adressez cette parabole ou est-ce à tous ? »*

Dans cette question, il y a un désir sincère de mieux connaître la pensée du Christ, il y a un désir secret aussi de se voir préférer aux autres hommes, de n'être pas confondu avec la foule. Jésus a donné une trop grande preuve d'amour à ses apôtres en leur confiant les âmes pour vouloir les soumettre à la loi commune. C'est par une parabole que le Maître réprime la pensée présomptueuse qui s'éveille dans le cœur de Simon :

*« Quel est, dit-il, le dispensateur fidèle et prudent que le maître a établi sur ses serviteurs pour leur donner au temps fixé la mesure de blé ? Heureux ce serviteur que le maître, à son arrivée, trouvera, agissant ainsi ! En vérité, en vérité, je vous le dis, il l'établira sur tout ce qu'il possède. Mais si ce serviteur dit en son cœur : Mon maître tarde à venir, et il se met à frapper les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le retranchera, et lui donnera sa part avec les infidèles. A quiconque beaucoup*

*aura été donné, beaucoup sera demandé; et de celui à qui on a beaucoup confié, on exigera beaucoup » (1).*

Les apôtres se taisent, heureux et effrayés à la fois, et le Maître se repose de cette journée de fatigues, par l'oraison ardente qui l'unit à Dieu, son Père. Mais bientôt sa solitude est troublée : par centaines, les gens gravissent la colline où il s'est retiré ; dès les premières lueurs de l'aube ils se sont mis à chercher Jésus ; maintenant près de lui, ils n'osent plus lui parler. Comme un troupeau sans pasteur, ils marchent en désordre, occupés seulement du but à atteindre. Et, pour tous, le Christ ouvre les bras, pour tous, il ne prononce qu'un mot : « Venez ».

(1) Saint-Luc, XII, 36-49.

---

**De la Pérée à Jérusalem**

Chaque jour l'appel du Sauveur se fait plus tendre, plus pressant. Il ne lui reste que peu de temps à passer sur la terre. Jésus ressent un désir infini d'entraîner tous les hommes vers le royaume de Dieu, comme il entraîne ce peuple enthousiaste et docile vers Jérusalem. Les caravanes qui descendent à la Ville Sainte pour les fêtes de la Dédicace, s'arrêtent en Pérée. Ce n'est plus la parole de Jean-Baptiste qui retentit sur les bords du Jourdain, mais une autre voix plus puissante, une voix divine répète les mots si souvent prononcés par le prophète : « *Faites pénitence* ».

Un drame, arrivé à Jérusalem, vient donner une nouvelle force à l'enseignement de Jésus : quelques Galiléens révoltés contre l'autorité romaine, ont été surpris par les soldats de Pilate au moment où ils offraient un sacrifice, et leur sang s'est mêlé à celui des victimes. La consternation règne parmi les Israélites de Pérée ; curieusement, on recherchait quel péché ces hommes avaient pu commettre pour s'attirer une telle punition, car les Juifs croient toujours que les malheureux sont justement frappés pour leurs crimes. Jésus combat ce soupçon injuste et dit :

« — *Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que les autres parce qu'ils ont souffert de telles choses ? Non, je vous le dis, mais, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement. »*

Peu à peu l'inquiétude se répand : aux espérances éveillées par l'approche du royaume de Dieu, le Sauveur fait succéder la crainte, ses paroles deviennent presque menaçantes. Dans la foule quelqu'un lui demande :

« — *Seigneur, y en a-t-il peu qui soient sauvés ?* »

Jésus voit l'hypocrisie qui se cache sous cette question : c'est quelque Pharisien, anxieux d'occuper une place dans le royaume céleste, mais décidé à ne travailler que peu et à ne souffrir que le moins possible :

« — *Efforcez-vous, répond le Maître, d'entrer par la porte étroite ; car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer, et ne le pourront pas. Il y aura des pleurs et des grincements de dents lorsque vous verrez Abraham, Isaac, et Jacob, et tous les prophètes, dans le royaume de Dieu et que, vous, vous serez chassés dehors. Il en viendra de l'Orient et de l'Occident, de l'aquilon et du midi, et ils se mettront à table dans le royaume de Dieu. Et voici : ce sont les derniers qui seront les premiers, et ce sont les premiers qui seront les derniers ».*

Quelques Pharisiens mêlés à la foule s'inquiètent de ces discours ; le Christ va-t-il donc ruiner leur influence sur le peuple, va-t-il donc démasquer tous leurs mensonges ? L'un d'eux s'approche, il engage Jésus à quitter la Pérée par crainte du roi Hérode qui veut le faire périr. Le Sauveur, n'étant pas dupe du zèle de ce faux ami, répond : « *Allez et dites à ce renard : Voici que je chasse les*

*démons, et que j'opère des guérisons, aujourd'hui et demain. Cependant il faut que je marche aujourd'hui, demain et le jour suivant, car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem ».*

Sans crainte, puisque les hommes sont impuissants à lui infliger plus de souffrance qu'il n'en désire, le Christ continue sa mission bénie : les malades guérissent, les sourds entendent, les boiteux marchent ; la foule grossit d'heure en heure.

Cependant le voyage s'achève, les caravanes arrivent au sommet du mont des Oliviers. A la vue du Temple les pèlerins ne peuvent retenir leurs exclamations joyeuses, et sur toute la colline retentit un cantique d'allégresse. Seul le Sauveur reste triste, bien triste, et, en franchissant le Cédron, il s'écrie :

*« — Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble sa couvée sous son aile, et tu ne l'as pas voulu. Voici que votre maison sera laissée déserte. Je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vienne le moment où vous direz : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (1).*

Lentement, par les défilés étroits, les caravanes montent à Jérusalem, des tentes se dressent, les premiers feux commencent à briller et les trompettes appellent à la prière.

---

(1) Saint-Luc, XIII, 23-35.

### La Fête de la Dédicace

La Ville Sainte s'illumine, les innombrables lampes placées le long des parvis, les haut candélabres qui projettent au loin leurs lueurs vacillantes, les feux qui embrasent les terrasses supérieures du Temple font ressembler Sion à une montagne de lumière. Sur le Moriah, dans la vallée d'Ophel, des feux brillent, les maisons forment autant de taches lumineuses; les pèlerins portent des torches; toutes ces flammes, rabattues par le vent, colorent les roches d'un reflet d'incendie, et se coulent sous les voûtes des rues comme de longues traînées de feu. Seule, l'Antonia, la forteresse romaine, demeure sombre et triste, faisant ressortir mieux encore les illuminations du Temple.

Nuit et jour, les Israélites montent vers le Temple, des palmes vertes à la main, et chantent des cantiques en l'honneur de la Dédicace, la fête des lumières, établie pour rappeler le souvenir de la purification du Temple par les Machabées.

La présence de Jésus parmi les pèlerins de la Pérée excite une vive émotion. Les Pharisiens poursuivent le Messie de leurs sarcasmes, ils s'attachent à ses pas, cherchant à le perdre. Ces aveugles veulent bien l'éclatante

lumière extérieure, mais ils craignent la lumière du Christ qui montre les cœurs à nu.

Les apôtres se sont joints à la foule ; le Maître demeuré seul, se promène sous le portique de Salomon, lorsque des Israélites viennent à lui et lui demandent :

« — *Jusques à quand tiendrez vous notre esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le nous clairement* ».

Triste, le Sauveur regarde ces hypocrites aux regards haineux, qui se refusent à croire la vérité et il leur dit :  
« — *Je vous parle et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent elles-mêmes témoignage de moi. Mais vous ne me croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis écoutent ma voix, et je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses, et personne ne peut le ravir de la main de mon Père. Moi et le Père nous ne sommes qu'un* ».

Les Pharisiens scandalisés descendent en courant jusqu'au Cédron, ramassent des pierres, et se préparent à lapider Jésus comme blasphémateur. D'un regard, le Christ arrête le mouvement de ses ennemis, les bras s'abaissent, les mains se crispent autour des pierres ; c'est le recul des bêtes sauvages qui n'osent encore bondir sur leur proie. Très calme, Jésus les interroge.

« — *Je vous ai montré beaucoup de bonnes œuvres, venant de mon Père ; pour laquelle de ces œuvres m'è lapidez-vous ?* »



Des voix furieuses lui répondent : « *Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous vous lapidons, mais pour un blasphème, et parce que, étant homme, vous vous faites Dieu* ».

« — *Comment, leur réplique Jésus, dites-vous à celui que Dieu a sanctifié et envoyé dans le monde : Tu blasphèmes ... Si je ne fais pas les œuvres de mon Père ne me croyez pas. Mais si je les fais et si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père* » (1).

Les pierres volent autour de Jésus, aucune ne l'atteint, il passe tranquille au milieu de cette foule hurlante et traverse le Cédron.

Là haut, sur la montagne sainte, les candélabres et les feux s'allument ; le peuple salue l'illumination du Temple par un hymne d'allégresse. Cependant Jésus vient de quitter Jérusalem, et toute cette lumière n'est plus que ténèbres.

---

(1) Saint Jean, X, 23-40.

**L'Enfant prodigue**

Le Sauveur s'est installé près des sources du Jourdain. La solitude s'anime comme aux jours de la prédication du Baptiste ; maintenant ce ne sont plus seulement les apôtres et le peuple fidèle qui se pressent autour du Christ ; les publicains, les hommes de mauvaise vie, attirés par la divine douceur que leur témoigne Jésus, sentent l'éveil de leur conscience, et timidement aspirent au pardon ; quelques-uns même voudraient devenir des disciples. Jésus cherche ces malheureux cachés dans la foule, il les appelle au grand scandale des Pharisiens : d'un mot, il les pardonne et leur permet de le suivre ; ce mot, c'est la tendre invitation que sans cesse, dans son cœur, le Sauveur répète pour tous les hommes : « *Venez à moi* ».

Dans la foule qui entoure Jésus, les Pharisiens, les Scribes, les docteurs ne peuvent se glisser aux premières places comme ils le font au Temple, ou à la synagogue. Leurs protestations indignées éclatent. Leur âme, assoiffée d'orgueil, ne peut comprendre la miséricorde divine, et la parabole que leur propose Jésus, ne les éclaire pas.

« — *Quel est celui d'entre vous, demande le Sauveur, qui a cent brebis et qui, en perdant une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour s'en*

*aller après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve? Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie ; et, venant dans sa maison, il appelle ses amis et ses voisins et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue ». Je vous le dis, il y*



*aura de même plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent ».*

Et, tandis que les Pharisiens s'éloignent mécontents et humiliés, que des disciples même se croient méconnus, que de justes Israélites murmurent, Jésus voit des visages s'éclairer d'un confiant espoir, il voit couler des larmes de repentir ; les pécheurs ont entendu son appel. Alors, dans

une parabole très simple, le Maître les compare à un fils prodigue qui, ayant dissipé son héritage, revient triste, honteux, repentant vers la maison paternelle ; il n'ose s'avancer, la crainte le retient, car il ne sait pas avec quel amour, quelle impatience, son père attend son retour. « *Comme il était encore loin, dit le Sauveur, son père le vit et fut ému de compassion ; et, accourant, il se jeta à son cou, et le baisa. Le fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Vite, apportez la plus belle robe et revêtez-l'en ; et mettez un anneau à sa main, et des chaussures à ses pieds ; puis, amenez le veau gras et tuez-le ; et mangeons et faisons bonne chère, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à faire grande chère* ».

Puis, pour expliquer à ses disciples la futilité de leur jalousie envers les publicains repentants, Jésus leur montre le frère aîné du prodigue, dépité de trouver la maison en fête, qui ne veut prendre part ni aux festins, ni aux danses, et il leur adresse le même doux reproche que le père de famille adressait à son fils aîné :

« — *Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi ; mais il fallait faire bonne chère et se réjouir parce que ton frère que voici était mort, et qu'il est revenu à la vie ; parce qu'il était perdu, et qu'il est retrouvé* (1).

---

(1) Saint Luc, XV, 1-32.

**Le Mauvais Riche**

Aux yeux de presque tous les Israélites, la richesse est une bénédiction divine ; de même que la souffrance, la pauvreté est regardée par eux comme une juste punition. L'enseignement des Pharisiens demeure indiscuté ; c'est en vain que Jésus a dit aux foules : « Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent car le royaume de Dieu leur appartient ». Les riches s'enorgueillissent de leurs vêtements de pourpre, de leurs tables plantureuses, de leurs nombreux serviteurs ; les pauvres s'affligent, se croyant oubliés par Dieu, et convoitent les biens qu'ils ne possèdent pas.

« — Voyez, leur dit Jésus, et gardez-vous de toute avarice car un homme fut-il dans l'abondance, sa vie ne dépend pas des biens qu'il possède... Il y avait un homme vêtu de pourpre et de lin et qui faisait chaque jour une chère splendide. Il y avait aussi un mendiant, nommé Lazare, qui était couché à la porte, couvert d'ulcères,

désirant se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche et personne ne lui en donnait ; mais les chiens venaient et léchaient ses plaies. Or, il arriva que le mendiant mourut, et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer. Et, levant les yeux, lorsqu'il était dans les tourments, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein et s'écriant, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi et envoyez Lazare, afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir ma langue, car je suis tourmenté dans cette flamme. Mais Abraham lui dit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu les biens pendant ta vie, et que Lazare a reçu les maux ; or maintenant il est consolé et tu es tourmenté. De plus, entre vous et nous, il y a un grand abîme ; de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ou de là venir ici, ne le peuvent. Le riche dit : « Je vous supplie donc, père, de l'envoyer dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses, de peur qu'ils ne viennent eux aussi dans ce lieu de tourments. Et Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. Et il reprit : Non, père Abraham, mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quand même quelqu'un des morts ressusciterait, ils ne le croiront pas » (1).

Peu à peu, les riches Phariséens ont cessé de se mêler aux auditeurs de Jésus, ils sont retournés vers leurs maisons où chaque jour ils réunissent leurs amis dans des

(1) Saint Luc, XVI, 19-31.

festins somptueux. Ni Moïse, ni les prophètes, ni la prédication austère du Baptiste, ni le tendre appel du Sauveur n'ont pu les éclairer. Mais les pauvres ne se pressent plus autour de leurs tables, implorant une aumône ou quelque miette de leur festin ; les pauvres de Pérée suivent Jésus, ils l'écoutent et, près de lui, oublient la souffrance et la misère.

---

**La Mort de Lazare**

Une morne tristesse plane sur la demeure de Lazare. Lors de la venue du Sauveur tout était vie : l'activité des servantes, l'exubérance empressée de Marthe, la tranquille extase de Marie. Maintenant tout est silencieux, la vie même semble suspendue, car Lazare est malade, il se meurt. En vain, Marthe et Marie lui prodiguent-elles les soins les plus tendres, les plus intelligents ; tous les remèdes demeurent inutiles : le malade s'affaiblit d'heure en heure. Les médecins, les amis cherchent par leurs encouragements mêmes à préparer les deux sœurs à quelque malheur prochain.

Cependant, Marthe et Marie conservent un grand espoir : il y a deux jours elles ont envoyé prévenir Jésus et, tranquilles, elles attendent le bon Maître qui a guéri tant de malades. Des Pharisiens, amis de Lazare, essaient de troubler leur confiance :

« — Jésus ne viendra pas si près de Jérusalem, où sa vie est en danger », disent-ils.

Marthe et Marie ne répondent même pas, elles connaissent le cœur du Sauveur, elles lui ont fait dire : « *Voici que celui que vous aimez est malade* ». Jésus viendra.



A peine les premières lueurs matinales ont-elles dissipé les brumes de la nuit, que, déjà, l'une des deux sœurs interroge du regard la route de Jéricho et les sentiers qui montent vers Béthanie, tandis que l'autre répète au malade: « — Le maître va venir ». De temps à autre un nuage de poussière s'élève, des voyageurs paraissent, le bruit de leurs pas devient distinct. Mais ces voyageurs ne s'arrêtent pas à Béthanie, ils continuent leur route: ce sont des pèlerins qui se rendent à Jérusalem.

Et l'attente continue plus angoissante à mesure que les heures s'écoulent. Lazare est immobile, toute la vie semble être réfugiée dans ses yeux: il regarde fixement cette porte par laquelle Jésus doit entrer, et Jésus ne paraît pas. Les voisins, les parents s'étonnent de cette inlassable confiance.

« — Il ne viendra pas », répètent-ils.

Marie-Magdeleine sourit au milieu de ses larmes.

Malgré l'heure tardive, elle veut encore aller au devant de Jésus, elle veut être la première à recevoir son Maître bien-aimé. Les derniers rayons du soleil ont disparu depuis longtemps derrière les montagnes de Sion. La vallée de Josaphat semble un gouffre béant dominé par les murailles du Temple. La jeune femme regarde dans la nuit: un vol d'oiseau, un caillou qui roule sous le pas d'une chèvre sauvage la font tressaillir.

Le Maître n'est pas venu, Lazare dort maintenant du suprême sommeil. La maison silencieuse s'emplit du son lugubre des flûtes, des lamentations stridentes des femmes. Tandis que le corps gît enveloppé de bandellettes, parfumé d'aromates, les deux sœurs se tiennent là,

près de lui, assises par terre, les pieds nus, les cheveux défaits, la tête couverte d'un voile.

Cependant Marthe se lève, elle va veiller aux apprêts du festin funéraire. Seule, Marie demeure à côté du corps de son frère, ses larmes coulent abondamment. Nulle consolation n'a trouvé le chemin de son cœur, et une pensée l'obsède, augmentant encore son chagrin : elle a envoyé des messagers vers Jésus, et Il n'est pas venu!

---

## La Résurrection de Lazare

Il vient cependant, ce Jésus attendu avec tant d'amour, le voici qui s'engage dans le sentier de Béthanie; quelques fidèles disciples l'accompagnent.

La veille, le Maître, instruit depuis plusieurs jours déjà, de la souffrance de Lazare, leur disait : « — *Retournons en Judée* ». Retourner en Judée c'était se livrer aux Phari-siens, c'était risquer sa liberté, sa vie peut-être; les apôtres, comprenant le danger, répondaient : « — *Maître, les Juifs cherchaient récemment à vous lapider et vous retournez là? — Lazare est mort*, reprenait Jésus, *et je me réjouis à cause de vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons auprès de lui* ». Dans une impulsion généreuse, Thomas s'était alors écrié : « — *Allons-y nous aussi et mourons avec lui* ». Et les voyageurs s'étaient mis en route.

Prévenue par quelque voisin, Marthe accourt au-de-vant de Jésus.

« — *Seigneur*, dit-elle, *si vous aviez été ici, mon frère*

*ne serait point mort ; mais je sais que, maintenant encore, tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera ».*

Les yeux, la voix de la jeune femme, plus encore que ses paroles, expriment une supplication ardente.

« — *Ton frère ressuscitera*, dit le Sauveur.

— *Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier Jour.*

— *Je suis la résurrection et la vie*, reprend Jésus, *celui qui croit en moi quand même il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? »*

Sans hésiter, malgré la mort récente de Lazare, malgré l'abandon apparent où Jésus les a laissés, Marthe répond :

« — *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde ».*

Incapable de garder pour elle seule l'espérance qui s'éveille dans son cœur, Marthe court vers la maison où Marie se désole ; tout bas elle la prévient.

« — *Le Maître est là, il te demande ».*

Jésus est encore à l'entrée du village, lorsque Marie le rejoint ; elle se jette à ses pieds, et, plus tendrement, plus tristement encore que Marthe, elle s'écrie :

« — *Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait point mort ».*

Jésus ne cherche pas à éprouver la foi de sa servante, il se penche vers elle, et il pleure. Les Juifs qui ont suivi Marie-Magdeleine s'étonnent de cette arrivée tardive et de ce chagrin manifesté par un prophète tout-puissant.

« — *Où l'avez-vous mis ? »* demande enfin Jésus.

« — *Venez et voyez* », répondent les amis de Lazare qui le conduisent au tombeau.

Dans le rocher, on a creusé un profond sépulchre divisé en deux parties ; la première forme une sorte de vestibule où chaque jour, durant de longues heures, Marie vient prier et pleurer ; l'autre qui renferme le corps de Lazare est fermée par une lourde pierre. Jésus regarde avec tristesse cette grotte sombre :

« — *Voyez comme il l'aimait* », se disent les Juifs l'un à l'autre.

Au milieu du grand silence, la voix du Sauveur retentit :

« — *Otez la pierre* », commande-t-il. Marthe n'ose obéir.

« — *Seigneur, dit-elle, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là.*

— *Ne t'ai-je pas dit, répond Jésus, que si tu crois tu verras la gloire de Dieu* » ?

Anxieux d'assister à quelque prodige, les Juifs ont déjà roulé la pierre. A la vue du linceul qui cache la forme rigide de son ami, le Sauveur frissonne ; les larmes coulent sur son visage, une prière ardente s'échappe de ses lèvres :

« — *Père, dit-il, je rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours ; mais je parle ainsi à cause du peuple, qui m'entoure, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé.* »

Toute l'assistance est muette, Marthe et Marie répètent en leur cœur chaque parole prononcée par le Maître. Maintenant Jésus s'adresse au mort :

« — *Lazare, crie-t-il d'une voix forte, viens dehors* ».

Lentement le cadavre se dresse, il rejette son linceul ; mais les bandelettes qui lient ses pieds, l'empêchent de marcher vers son Sauveur, ses mains ne peuvent écarter le suaire qui lui couvre le visage :

« — *Déliez-le*, ordonne Jésus, *et laissez-le aller* » (1).

Une minute encore, et Lazare vient, plein de vie, se prosterner devant le Seigneur Jésus ; des cris enthousiastes saluent cette résurrection. Marie ne parle pas, ses yeux seuls remercient le bon Maître ; elle a hâte que la foule s'éloigne afin de demeurer en paix auprès de Lazare, afin d'entendre encore les paroles de vie du Sauveur bien-aimé.

(1) Saint Jean, XI, 20-45.

---

**Chez Caïphe**

Le grand prêtre Caïphe a réuni en hâte le Sanhédrin, et, pour éviter toute indiscretion, il l'a réuni hors de Jérusalem, dans sa maison de campagne. Là, les princes des prêtres, les docteurs de la Loi sont venus un à un, l'air inquiet, mystérieux, tels que des conspirateurs. Menacés dans leur pouvoir, paralysés dans leurs enseignements que personne n'écoute plus, ils veulent se liguier contre ce Jésus qui attire à lui les foules, qui annonce le royaume de Dieu.

Des Pharisiens même commencent à abandonner leur parti pour suivre le Christ. Quelques-uns d'entre eux ont vu Lazare sortir du tombeau, et ce miracle les a rendus disciples du Sauveur.

Alors les princes des prêtres se sont effrayés ; ils craignent que les fêtes de la Pâque ne soient l'occasion de l'avènement de Jésus. Il faut agir sans retard, ne pas permettre au peuple d'acclamer son roi.

Dans le conseil, l'un des Sanhédrites résume les craintes, les appréhensions qui agitent les esprits.

« — *Que ferons nous, dit-il ? Car cet homme fait beau-*

*coup de miracles. Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ruineront notre ville et notre nation ».*

Les réponses les plus contradictoires, les propositions les plus folles se croisent.

« — Il faut tuer Lazare », crie l'un.

« — Il faut empêcher Jésus d'entrer dans la ville », déclare un autre.

Leur agitation devient extrême, il semble que les Sanhédrites voient déjà les caravanes de Judée, de Galilée, de Pérée, tous les pèlerins accourus pour célébrer la Pâque, se réunissant autour du Christ, l'acclamant comme leur roi. Le temps presse, quelques jours encore et les caravanes arriveront; demain, ce soir peut-être, Jésus entrera dans Jérusalem. C'en sera fait; le peuple ne se pliera plus aux exigences des Pharisiens, il ne se courbera plus sous le joug des docteurs, le peuple voudra la vérité. Tous l'ont compris.

Caïphe se lève, et, d'un mot, apaise le tumulte.

« — *Vous n'y entendez rien, dit-il, et vous ne réfléchissez pas qu'il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation entière ne périsse point (1) ».* Ainsi le grand prêtre prophétise, sans le savoir, la mission du Christ qui va donner sa vie pour sauver les hommes.

La proposition de Caïphe est écoutée avec calme, accueillie comme une délivrance. On décide la mort de Jésus, on ordonne à quiconque connaît sa retraite de le

(1) Saint Jean, XI, 47-52.



livrer sur l'heure. Les conjurés ne savent pas que le Sauveur est à l'abri de leurs persécutions ; il s'est retiré à Ephrem avec ses apôtres.

Drapés dans leurs longs manteaux, les Sanhédrites descendent la colline vers la vallée de l'Hinnom ; l'ombre les enveloppe, la nuit vient, le silence règne, car les membres du conseil seraient effrayés du bruit même de leurs voix.

Sous le vain prétexte de sauver le Temple, ils ont condamné à mort le Temple vivant de Dieu. Désormais la colline qu'ils viennent de quitter, cette colline fleurie où s'étagent les maisons des riches, s'appellera la colline du Mauvais Conseil.

---

**Jésus et les Enfants**

Avant de monter vers Jérusalem, Jésus parcourt les campagnes de la Samarie et de la Galilée. Les miracles se multiplient sur son passage ; ici, le Sauveur vient de guérir dix lépreux : là, il rend la vue aux aveugles et fait parler les muets. Partout, la parole du Christ retentit persuasive, triste comme un adieu, pressant les foules de pénétrer dans le royaume du ciel.

A la nouvelle de sa venue, les femmes quittent en hâte leurs maisons ; elles veulent apporter leurs petits enfants au bon Maître pour qu'il les bénisse. Malgré leur impatience, elles avancent lentement : le dernier-né pèse lourd sur leurs épaules et de petites mains s'accrochent à leurs robes. Déjà les aînés ont couru en avant, ils entourent Jésus, se glissent parmi les apôtres qui vainement cherchent à les écarter ; encouragés par le doux sourire du Maître, les enfants s'approchent encore un peu plus, quelques-uns mêmes grimpent sur ses genoux.

Les apôtres mécontents se tournent vers les mères qui arrivent et veulent les éloigner. Mais Jésus s'écrie :

« — *Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent* ».



JÉSUS ET LES ENFANTS



Avec une tendresse infinie, le Sauveur se penche vers ces tout petits, il les embrasse, et leur imposant les mains, il les bénit. Tandis que mères et enfants s'éloignent radieux, un jeune homme s'incline devant Jésus.

« — *Bon Maître, dit-il, que ferai-je pour acquérir la vie éternelle ?* »

« — *Pourquoi m'appelles-tu bon ?* interroge Jésus. *Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements.* »

« — *Lesquels ?* » s'écrie le jeune homme anxieux de posséder la vie éternelle, ardent à s'instruire.

« — *Tu ne commettras pas d'homicide ; tu ne seras pas adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras pas de faux témoignages ; Honore ton père et ta mère, et tu aimeras le prochain comme toi même* ».

Le jeune homme s'étonne. Quoi ! il est venu s'instruire auprès de Jésus, attiré par la réputation de sa sainteté et de sa science, et Jésus ne lui parle que des prescriptions les plus communes de la Loi.

« — *Maître, dit-il, j'ai observé toutes ces choses depuis mon enfance ; que me manque-t-il encore ?* »

Son impatience de pratiquer des vertus plus hautes, de mener une vie plus pure se manifeste dans sa voix, dans son geste, dans son regard, et Jésus l'aime pour cet enthousiasme même.

« — *Si tu veux être parfait, répond-il, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, et suis moi* ».

Le jeune homme considère avec inquiétude les vêtements des apôtres, leurs sandales poudreuses ; il voit

passer devant ses yeux dans une vision très nette : sa maison, ses champs fertiles, ses nombreux serviteurs.

Pour acquérir la vie éternelle, il s'était préparé à de grands travaux, à des entreprises glorieuses, mais il n'a jamais envisagé le sacrifice de ses biens. Être pauvre, c'est trop dur, trop humiliant, trop obscur ; c'est se confondre avec la foule ignorante.

Les larmes aux yeux, car il éprouve un désir ardent de suivre le Christ, le jeune homme s'éloigne, il disparaît bientôt au tournant du chemin. Jésus le suit des yeux avec tristesse et dit à ses apôtres :

« — *En vérité, je vous le dis, un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Je vous dis encore, il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux* ».

« — *Qui donc pourra être sauvé ?* » demandent les apôtres étonnés de cette déclaration qui détruit les préjugés israélites.

« — *Cela est impossible aux hommes, répond Jésus, mais tout est possible à Dieu* » (1).

Regardant au loin, dans l'avenir, le Seigneur Jésus aperçoit tous ceux qui seront sauvés, tous ceux qui, dociles à sa parole, s'abandonneront à lui comme de petits enfants, comme ces petits enfants qui, tout à l'heure, se pressaient confiants autour de lui.

(1) Saint Matthieu, XIX, 13-27.

---

### Les Ouvriers et la Vigne

Les apôtres se sont mis avec une secrète satisfaction à comparer la conduite du jeune homme et la leur. Dès le premier appel du Maître, ils ont abandonné leurs maisons, leurs familles, leurs travaux. Jean même, préparé par le Baptiste, n'a pas attendu cet appel ; il a vu paraître le Messie et il s'est donné à lui. Les fatigues de voyages incessants, l'incertitude du lendemain, le mépris des Pharisiens, leurs menaces n'ont pu ébranler la fidélité des apôtres envers Jésus. Un peu d'amour-propre, d'intérêt personnel se mêle pourtant à cette confiance filiale ; les disciples ne se contentent pas de la joie si haute d'être les serviteurs, les amis du Christ, ils veulent une récompense.

« — Maître, demande Pierre, *voici que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi; qu'y aura-t-il donc pour nous ?*

— *En vérité, je vous le dis, répond Jésus, vous qui m'avez suivi; lorsque, au temps de la régénération, le Fils de l'homme siégera sur le trône de sa gloire, vous siégerez vous aussi, sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son*

*père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, à cause de moi, recevra le centuple et possèdera la vie éternelle ».*

Un éclair d'orgueil satisfait brille dans les yeux des apôtres ; mais bien vite le bon Maître réprime cette vaine complaisance.

*« — Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Et étant convenu d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne. En sortant vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient oisifs sur la place publique. Et il leur dit : — Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste. Et ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième et la neuvième heure, et il fit de même. Et étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient là, et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ? Ils lui répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit : — Allez, vous aussi, à ma vigne.*

*« Lorsque le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : — Appelle les ouvriers et paye-leur le salaire, en commençant par les derniers et en finissant par les premiers. Ceux de la onzième heure vinrent donc, et reçurent chacun un denier. Les premiers, venant ensuite, crurent qu'ils recevraient davantage ; mais ils reçurent, eux aussi, chacun un denier. En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, disant : — Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les avez traités comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : — Mon ami, je ne te fais point de tort ; n'es-tu pas convenu avec*



*moi d'un denier ? Prends ce qui t'appartient, et va-t-en. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? ou ton œil est-il méchant parce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ; car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » (1).*

---

(1) Saint Matthieu, XIX, 27-30 et XX, 1-17.

## La Prière de Salomé

Le temps de la Pâque est proche; une dernière fois, Jésus a pris le chemin de Jérusalem; autour de lui ce n'est plus la foule joyeuse qui jadis se pressait sur ses pas. On sait qu'en marchant vers la ville sainte, le Sauveur marche à une mort presque certaine, et les dévouements se font rares. Seuls les apôtres espèrent contre toute espérance le règne du Christ, mais la tristesse étreint leur cœur. L'étroite route de Jéricho, sinieuse entre les roches blanchâtres, sinistrement éclairée par un soleil de plomb, mérite bien son nom de route sanglante; de ce paysage morne, sans un arbre, sans une tache de verdure, se dégage une impression d'infinie désolation.

Soudain Jésus se retourne; il appelle ses apôtres comme pour éprouver encore leur foi.

« — Voici, dit-il, que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux grands-prêtres, aux scribes, aux anciens. Et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux païens, et ils l'outrageront, ils cracheront sur lui, ils le flagelleront et ils le feront mourir: après trois jours, il ressuscitera ».

C'est la troisième fois que le Christ annonce à ses bien-aimés ses souffrances et sa mort. Mais les apôtres veulent un Messie triomphant; ils ne voient dans ses paroles que l'image voilée de quelques jours tristes, bientôt suivis d'un règne glorieux. Ils n'ont pas encore compris le sacrifice.

Un groupe de pieuses femmes vient sur la route au-devant du Sauveur; l'une d'elles est Salomé, la mère de Jacques et de Jean. Ses deux fils lui répètent tout bas les paroles de Jésus, les interprétant selon leur désir.

Salomé rêve alors un règne de gloire: prosternée aux pieds du Christ, elle incline ses longs voiles jusqu'à terre; elle ne parle pas encore, mais ses yeux, ses mains, ses lèvres frémissantes, tout prie en elle.

« — *Que veux-tu ?* » lui demande Jésus.

« — *Seigneur, ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche* ».

Déjà les autres apôtres s'indignent. Quoi ! n'ont-ils pas eux aussi suivi le Maître dès son premier appel, ne lui ont-ils pas tout sacrifié ? Salomé est donc aveuglée par l'amour maternel pour oser émettre une telle prétention ? Cependant Jésus tarde à répondre ; sans un mot pour la femme suppliante, il s'adresse directement à Jacques et à Jean.

« — *Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boirai ?* » demande-t-il.

« — *Nous le pouvons* », répondent les deux frères d'une même voix, sans hésitation.

Ils sont prêts à tout pour l'amour du Christ ; Jésus

sourit à leur empressement joyeux : il voit dans l'avenir Jacques mourant martyr pour sa foi ; il voit Jean, dont le cœur n'appartient plus à la terre, vivre à regret et mourir peu à peu d'amour. Certes, ceux-là sont dignes de tremper leurs lèvres dans la coupe d'amertume, et déjà Jésus le leur promet.

« — *Il est vrai que vous boirez mon calice ; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous le donner ; mais ceux-là l'auront à qui mon Père l'a préparé* ».

Tandis que Salomé se retire triste, déçue, les dix apôtres murmurent entre eux. Secrètement chacun brigue cette première place, chacun se reconnaît tous les droits à l'occuper. Jésus, lisant leurs pensées, déclare :

« — *Vous savez que les chefs des nations leur commandent en maîtres, et que les grands les dominent. Il n'en sera pas ainsi parmi vous. Mais quiconque veut être grand parmi vous, doit être le serviteur ; et quiconque veut être le premier, doit être l'esclave. De même le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme la rançon d'un grand nombre* » (1).

(1) Saint Matthieu, XX, 20-29.

---

**Les Aveugles de Jéricho**

Jéricho forme un vivant contraste avec le désert qui l'entoure : ses jardins fleuris de roses descendent jusqu'aux rives du Jourdain. Les bananiers, les dattiers, se couvrent de fruits abondants ; des abeilles volent dans l'atmosphère tiède, butinant çà et là le suc des fleurs. Près du puits d'Élisée, voici la Jéricho ancienne, déjà presque abandonnée, point triste cependant, car ses ruines disparaissent sous des verdure légères ; les vieilles maisons se sont revêtues de plantes grimpantes, les murs branlants s'enveloppent d'un enchevêtrement de lianes où se cachent les oiseaux. Plus loin, vers le sud, voilà Jéricho la Neuve, bâtie magnifiquement par Hérode et Archélaüs. Sur la colline s'élèvent de somptueux palais ; d'innombrables aqueducs traversent les jardins ; jour et nuit des centaines d'esclaves entretiennent la beauté, la fraîcheur de ces jardins.

Jéricho n'est pas seulement une ville de luxe, c'est un centre d'affaires : le commerce d'huile, de baume, de miel, de fruits y est actif. Nombreux sont les Publicains, les collecteurs d'impôts que les Romains ont établis dans cette riche contrée.

En apprenant l'arrivée de Jésus, le peuple s'est porté au-devant de lui jusque dans la ville ancienne. Le Maître marche péniblement au milieu de ces rangs pressés ; des malades le harcèlent de leurs plaintes, des enfants se cramponnent aux franges de son manteau. A mesure que l'on approche de la ville neuve, le bruit augmente, attirant de minute en minute de nouveaux disciples, de nouveaux curieux et aussi de nouveaux ennemis, car bientôt des Pharisiens hostiles se sont joints à la foule.

Assis au bord du chemin, deux aveugles s'effraient de ces clameurs inusitées ; mais dès qu'ils ont appris la venue du Sauveur, ils crient de toutes leurs forces :

« — *Jésus, fils de David, ayez pitié de nous* ».

On cherche à leur imposer silence, on les repousse ; s'appuyant l'un sur l'autre, ils ne s'éloignent pas ; l'un d'eux, Bar Timée, rendu téméraire par son espoir, implore de nouveau :

« — *Ayez pitié de nous, Seigneur, fils de David* ».

Jésus s'est arrêté, il a demandé qu'on lui amène les infirmes. Déjà Bar Timée vient de jeter son manteau ; il saisit la main de celui qui l'appelle au nom du Maître, il l'entraîne plutôt qu'il ne le suit ; il arrive, il est aux pieds de Jésus.

« — *Que veux-tu que je te fasse ?* » dit le Sauveur. Et l'aveugle, confiant comme s'il pouvait voir le regard infiniment doux de celui qui l'interroge, répond sans hésiter :

« — *Maître, faites que je voie* ».

Jésus pose un de ses doigts sur les paupières closes ; les yeux de Bar Timée viennent de s'ouvrir à la lumière :

« — *Vois*, lui dit le Maître, *ta foi t'a sauvé* » (1). Maintenant l'autre aveugle s'approche, plein d'espoir, et le Sauveur le guérit.

Les deux compagnons d'infortune s'attachent aux pas du Christ; leurs voix, comme tout à l'heure, dominent encore les clameurs de la foule; mais ce ne sont plus des lamentations, ce sont des cris de joie, de reconnaissance, d'amour, pour celui qui leur a rendu la lumière.

---

(1) Saint Mathieu, XX, 29-34 et Saint Marc, X, 46-52.

**Zachée**

Dans la ville, il n'est bruit que du nouveau miracle ; les gens se hâtent de courir vers le prophète. Un riche collecteur d'impôts, nommée Zachée, quitte son comptoir ; depuis longtemps déjà il a entendu parler du Messie, de sa doctrine, de ses miracles ; il veut le connaître.

Mais comment parvenir jusqu'à lui, comment même l'apercevoir au milieu de cette foule ? Zachée est fort petit, il ne distingue qu'un remous de longs manteaux ; çà et là une tache claire, le voile blanc d'une femme ou la tête blonde d'un enfant. Et il veut voir le Christ. Près de lui, un sycomore abaisse ses branches jusque sur le chemin, Zachée n'hésite pas, car le cortège s'approche : il grimpe lestement le long du tronc, il s'élève au dessus de la foule, il verra, il voit Jésus. Des rires, des railleries, saluent cette ascension. Quoi ! un homme riche, d'une situation considérable, déjà âgé, monte sur un arbre,



comme l'aurait fait un de ces enfants qui courent nu-pieds dans la poussière !

Zachée n'entend rien, le cou penché en avant, il regarde Jésus, il cherche à saisir une de ses paroles.

Soudain le Maître le regarde et l'appelle :

« — *Zachée, hâte-toi de descendre, car il faut aujourd'hui que je loge chez toi* ».

Tandis que le Publicain, fou de joie, descend de branche en branche, un murmure réprobateur se fait entendre parmi le peuple. Pourquoi Jésus dédaigne-t-il ainsi les nobles, les Lévites, les Scribes, qui lui ont offert l'hospitalité, pour demeurer chez un homme méprisé de tous à cause de ses fonctions ?

Zachée n'a garde de prêter l'oreille à ces insultes, à ces méprisantes paroles ; il possède Jésus, sa joie est trop grande pour qu'il puisse souffrir. Sa maison est riche, ses serviteurs nombreux, sa table abondamment servie, et cependant il s'empresse, sert lui-même son hôte. Ses yeux ne quittent pas Jésus, sa joie s'alimente d'une pensée unique, continuelle : le Maître est là, chez moi.

Au cours de cette visite, un changement subit, profond se fait en son âme. Zachée ne se contente pas d'être juste : il veut être bon, devenir le disciple de Jésus :

« — *Maître, lui dit-il, en le reconduisant eu seuil de sa demeure, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; et, pour tout le tort que j'ai fait, je rends le quadruple* ».

Ce n'est plus ici la dîme des Pharisiens, c'est le

sacrifice joyeux, la réparation éclatante. Le premier, Zachée, a compris que donner aux pauvres, c'est payer une dette d'amour au Seigneur Jésus. Ému par cette générosité, le Sauveur montre au peuple le Publicain transformé par l'enthousiasme :

« — *Aujourd'hui, dit-il, cette maison a été sauvée, et celui-ci est vraiment un enfant d'Abraham* » (1).

(1) Saint Luc, XIX, 2-10.

---

**La Parabole des Mines**

Une troupe nombreuse s'est jointe aux apôtres ; la guérison des aveugles, le séjour du Sauveur chez Zachée, plus encore sa déclaration : « *Je suis venu chercher et sauver ce qui avait péri* », tout fait prévoir que Jésus va fonder son royaume à Jérusalem. L'attente est inquiète, anxieuse ; quelques heures de marche séparent encore cette foule de la ville sainte : c'est une dernière étape. Puis, un signe du ciel viendra affirmer la royauté du Christ. Tous le désirent, tous l'attendent.

A peine le voyage est-il commencé, que Jésus se retourne comme pour dire un dernier adieu à Jéricho. Devant lui, dominant la ville, le palais d'Archélaüs se dresse imposant et splendide.

L'histoire de ce prince est présente à tous les esprits. Appelé à Rome pour recevoir l'investiture de la Judée, Archélaüs avait été averti de la révolte de ses futurs sujets ; il était accouru, avait ordonné le massacre de ses

ennemis et récompensé magnifiquement ceux de ses serviteurs qui avaient défendu ses biens. Son palais demeurerait comme le monument de sa puissance.

Tel est l'exemple que Jésus propose à ceux qui le suivent ; il promet à tous ses disciples de leur confier des dons spirituels ; leur récompense sera proportionnée à l'usage qu'ils auront fait de ces richesses, au moment où le Christ paraîtra triomphant et glorieux.

L'impatience est grande pendant cette marche vers Jérusalem : les cœurs battent, les esprits s'exaltent. Alors la parole du Maître s'élève grave et lente, comme pour calmer ces ambitions :

*« Un homme de haut rang, dit-il, s'en alla dans un pays lointain pour y recevoir la royauté et revenir ensuite. Mais il appela auparavant dix de ses serviteurs, leur donna dix mines<sup>(1)</sup>, et leur dit : Faites-les valoir jusqu'à mon retour. Or, ses concitoyens le haïssaient ; ils envoyèrent une députation à sa suite, pour dire : — Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous. Il revint cependant après avoir été investi de la royauté, et il fit appeler les serviteurs à qui il avait confié de l'argent, afin de savoir dans quelle mesure chacun l'avait fait valoir. Le premier vint et dit : — Seigneur, votre mine a rapporté dix mines. Le roi lui dit : — C'est bien, bon serviteur, puisque tu as été fidèle dans cette petite chose, tu auras l'autorité sur dix villes. Un autre vint et dit : Seigneur, votre mine a produit cinq mines. Le roi lui dit : — Pour toi, sois préposé à cinq villes. Un autre vint et dit : — Seigneur, voici votre mine,*

(1) Environ 97 fr.

*je l'ai tenue enveloppée dans un linge. J'ai en effet peur de vous, parce que vous êtes un homme sévère, qui prenez ce que vous n'avez pas placé, et qui moissonnez ce que vous n'avez pas semé. Le roi lui dit : — Je te juge sur tes propres paroles, mauvais serviteur. Tu savais que je suis un homme sévère qui prends ce que je n'ai pas placé, et qui moissonne ce que je n'ai pas semé. Pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent à la banque, afin qu'à mon retour, je le retire avec intérêt ? »*

*« Il dit alors à ceux qui étaient là : — Otez-lui sa mine, et donnez-la à celui qui en a déjà dix. — Mais, Seigneur, lui dit-on, il en a déjà dix. — Je vous le dis, c'est à celui qui a déjà qu'on donnera, et il sera dans l'abondance. Quant à celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il a. Et maintenant, amenez ici mes ennemis qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, et qu'on les mette à mort devant moi (1) ».*

Le voyage s'achève : déjà les voyageurs devinent derrière cette colline de Béthanie la Ville Sainte avec son Temple qui étincelle sous les derniers rayons du soleil. Et le Seigneur Jésus entend par avance les huées de ce peuple de Jérusalem qui le condamnera, qui le torturera ; il entend les acclamations enthousiastes des serviteurs fidèles. Ceux-ci auront employé ses grâces pour étendre son règne, pour lui gagner des âmes ; ils viendront à lui les mains pleines, joyeux d'accueillir le Maître, en lui disant : J'ai fait cela pour votre amour. Seuls, les lâches, les timides, les faibles, n'oseront employer la grâce du

(1) Saint Luc, XIX, 11-28.

Maitre, parce qu'ils cacheront leur paresse sous une vaine crainte.

Pendant que Jésus et ses apôtres montent vers Béthanie le peuple de Jéricho reprend le chemin de la ville ; le soir vient, demain sera le jour du sabbat où il n'est plus permis de voyager ; à pas lents, les pèlerins s'éloignent du Sauveur.

---

**Chez Simon le Léproux**

La petite ville de Béthanie, silencieuse, tranquille pendant ce jour de sabbat, semble soudain s'éveiller. A l'heure du crépuscule, des serviteurs vont de maison en maison annoncer que le festin est prêt, et les convives vêtus de leurs habits de fête se hâtent vers la maison de Simon le Léproux, où Jésus les attend. Auprès du Maître, à la place d'honneur, se tient Lazare, plein de force et de vie, et sa présence rappelle à tous le miracle dont ils ont été les témoins quelques semaines auparavant. Comment ces convives douteraient-ils de la puissance, du règne de celui qui a commandé à la mort ?

Les pieuses femmes s'empresent autour de la table ; Marthe a quitté sa demeure dans son désir de servir son Maître bien-aimé ; mais nul ne s'est encore approché de Jésus pour lui laver les pieds. Sur le seuil de la porte, Marie-Magdeleine paraît : un long voile couvre ses cheveux d'or, de ses deux mains elle soutient un vase d'albâtre.

Sans un regard pour ceux qui l'entourent, elle se glisse derrière Jésus. Marie-Magdeleine brise le vase

précieux, et toute la salle est embaumée d'une senteur plus douce, plus forte, plus pénétrante que celle des champs de roses qui environnent Jéricho. Le nard coule à flots sur la tête du Christ, il glisse dans sa barbe, il ruisselle le long de sa tunique. Cependant au fond du vase un peu de parfum est resté ; Marie-Magdeleine s'incline, et verse ces dernières gouttes sur les pieds de Jésus, puis les essuie avec ses cheveux.

Dès la première fois qu'elle a vu Jésus, Magdeleine lui a sacrifié ses riches parures, ses vaines joies ; sans un regret, elle a renoncé aux plaisirs coupables ; aujourd'hui Magdeleine, par le brisement du vase précieux, témoigne qu'elle donne tout, qu'elle se renonce pour le Bien-Aimé. Elle ne veut plus que lui : désormais elle le suivra partout.

Et le Sauveur sourit à ce don si parfait. Les convives s'indignent, les disciples murmurent, et n'osant avouer leur jalousie, ils disent entre eux :

*« — A quoi bon perdre ainsi ce parfum, on aurait pu le vendre très cher, plus de trois cents deniers, et en donner le prix aux pauvres ? »*

Le Sauveur se tourne vers ses apôtres et leur dit :

*« — Pourquoi faire de la peine à cette femme ? Laissez-la, car ce qu'elle a fait à mon égard a été bien fait. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, et quand vous voudrez, vous pouvez leur faire du bien ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Ce que cette femme a pu faire pour moi, elle l'a bien fait. En répandant ce parfum sur mon corps, elle a préparé ma sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où cet évangile sera*



*prêché, dans le monde entier, on racontera à sa louange ce qu'elle a fait » (1).*

Judas, qui s'est montré plus violent, plus indigné encore que les autres, s'irrite de ces paroles. L'argent des pauvres n'est-il pas son bien propre, puisqu'il administre la bourse commune pour son profit ?

En lui-même, il évalue le parfum répandu. Que lui importe l'hommage fait à son Maître, ce maître que dans son cœur il jalouse et il déteste !

Des princes des prêtres sont là, venus de Jérusalem par curiosité pour voir Lazare. Judas quitte la salle, il va les trouver, leur offrir de leur livrer Jésus. Et la bourse de l'apôtre infidèle s'emplira des trente deniers, prix de sa trahison.

---

(1) Saint Marc, XIV, 3-10

**L'Entrée de Jésus à Jérusalem**

Un étroit sentier serpente sur la crête de la colline conduisant de Béthanie à Jérusalem. Ce n'est pas la route ordinaire des caravanes, mais Jésus la choisit. Dès les premières lueurs de l'aube il s'est mis en marche, suivi par une troupe nombreuse : gens de Jéricho, peuple de Béthanie et un grand nombre de Juifs accourus la veille de Jérusalem au festin de Simon. Tous veulent assister au triomphe de Jésus, ils croient en sa mission ; demain il sera leur roi, il les fera riches, puissants, libres. N'a-t-il pas pouvoir sur le ciel et sur la terre ! Voilà le royaume de Dieu tel qu'il s'impose à ces esprits grossiers.

Le Maître marche silencieux, absorbé par la prière ardente, l'acceptation du sacrifice : chaque pas le rapproche de ses bourreaux. Cependant, le soleil brille, les bourgeons éclatent, les ramures des arbres fruitiers disparaissent sous leurs fleurs blanches ; la terre se couvre de cyclamens roses, d'anémones rouges. Les voix des disciples sont vibrantes d'allégresse ; la vie déborde, et Jésus va au-devant de la mort.

Voici Bethphagé avec ses champs plantés de figuiers ; Jésus s'arrête un instant, il appelle deux de ses disciples :

« — Allez à la ferme qui est en face, dit-il, vous y trouverez attachés une ânesse et son ânon sur lequel personne n'est jamais monté; détachez-les et amenez-les moi. Si l'on vous dit: Que faites-vous là? Pourquoi les détachez-vous? répondez que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on les laissera aller ».

L'enthousiasme du peuple augmente, car c'est la réalisation d'une prophétie: « Ne crains pas, fille de Sion; voici ton roi qui t'arrive plein de douceur, assis sur un ânon ».

L'attente n'est pas longue: déjà, les deux disciples reviennent avec l'ânesse et son ânon; derrière eux la population du village se presse, courant vers le Messie. Les apôtres, tant de fois déçus dans leurs espérances, voient enfin Jésus manifester publiquement sa mission; ils enlèvent leurs manteaux pour les étendre sur le dos de l'âne, ils font monter leur Maître. Des cris de joie éclatent; bientôt le sol est jonché de vêtements, de rameaux fleuris; les pèlerins agitent en l'air des branches de figuiers.

Du sommet de la colline, Jérusalem apparaît soudain aux voyageurs; elle s'élève toute blanche au-dessus des ravins, les palais somptueux l'entourent, les remparts la protègent, et, comme la merveille de la terre, son Temple brille sous le soleil de midi. A peine les yeux peuvent-ils soutenir tant d'éclat. Ce ne sont plus des cris d'allégresse, mais bien un chant de triomphe: « *Hosanna au fils de David! Béni le roi d'Israel qui vient au nom du Seigneur! Béni l'avènement du règne de notre père David! Hosanna, paix, gloire au plus haut des cieux!* »

Pour répondre à toute cette joie, le Sauveur n'a pas un mot; triste, il contemple la ville ingrate qui va le condamner : des larmes coulent le long de ses joues; soudain sa voix s'élève, entrecoupée de sanglots :

« — Si tu savais, Jérusalem, s'écrie-t-il, si tu savais même encore en ce jour qui t'est donné, ce qui peut apporter



la paix! Mais à présent, c'est caché à tes yeux. Aussi des jours viendront pour toi où tes ennemis t'entoureront d'un retranchement; ils t'entoureront, te presseront de toutes parts, t'abattront jusqu'à terre avec les enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu as été visitée ».

Les acclamations des apôtres ont éveillé un écho jusque dans la ville sainte. Depuis plusieurs jours le peuple a vécu dans l'attente de Jésus, les pèlerins venus pour célébrer la Pâque le cherchent partout, les Pharisiens le redoutent. Le cri : *Hosanna au fils de David*, a été entendu ; en hâte, les voyageurs quittent leurs tentes, plantées dans la vallée de Josaphat, ils accourent au-devant du Messie, de longues palmes verdoyantes à la main. Les enfants les devançant, gravissant le sentier rocailleux : curieux ils se mêlent aux groupes de Béthanie, leurs voix grêles répètent mille et mille fois : « Hosanna ».

Jésus contemple ce peuple enthousiaste qui dans cinq jours criera avec la même passion : « Crucifiez-le ». Cependant il aime, ce peuple, d'un amour infini, ses yeux se fixent pleins de bonté sur ces enfants qui l'entourent.

Dans la ville, tout est rumeur, tout est émoi : à peine Jésus a-t-il franchi le Cédron que de nouvelles troupes arrivent joignant aux autres leur joyeux Hosannah.

Les princes des prêtres, les Sanhédrites n'osent plus résister à ce mouvement populaire ; comment leurs voix haineuses se feraient-elles entendre au milieu de ces chants de triomphe ? Ne pouvant disperser le peuple, ils s'approchent de Jésus :

« — *Maître*, disent-ils, *réprimez donc vos disciples.* »

« — *S'ils se taisent*, répond le Sauveur, *les pierres mêmes crieront* » (1).

En effet les cris redoublent, les chants continuent

(1) Saint Luc, XIX, 29-45.

joyeux ; aux étrangers qui s'étonnent, on répond par ces seuls mots :

« — *C'est Jésus, le prophète de Nazareth* ». Et les nouveaux venus disent à leur tour :

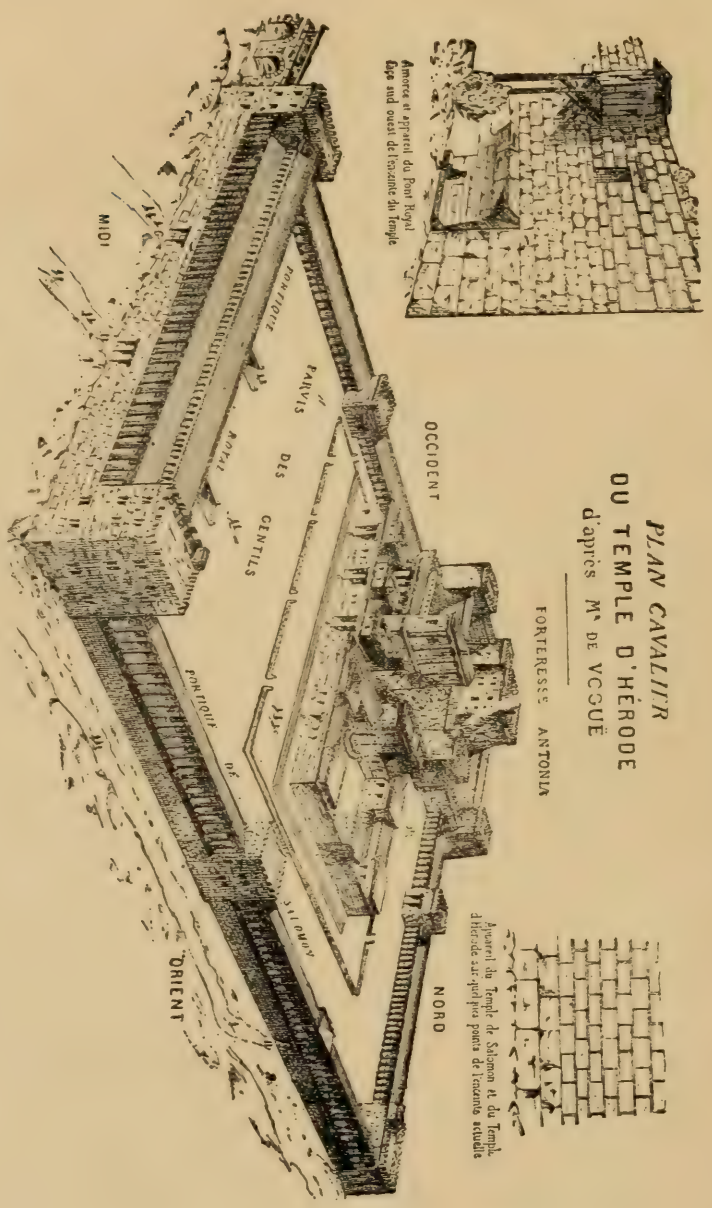
« — *Hosanna, hosanna* » !

A la porte du Temple, la foule est contrainte de quitter son roi, car les lois juives ne permettent pas de pénétrer dans le sanctuaire en habit de voyageur.

La prière du Christ est longue, ardente, dans ce lieu qui ne retentit guère que des disputes entre les marchands ou des gémissements des animaux. Jésus prie, et la foule se lasse de l'attendre : au déclin du jour, il ne retrouve plus que ses seuls apôtres. Ce soir, le roi d'Israël couchera sur la terre nue, enveloppé dans son manteau. Selon sa parole, le Fils de l'homme n'aura plus où reposer sa tête.

---





**PLAN CAVALIER**  
**DU TEMPLE D'HERODE**  
 d'après M<sup>e</sup> DE VOGUÉ

FORTERESSE ANTONIA

Amorce et appareil du Pont Royal  
 d'après un croquis de l'auteur du Temple

Appareil du Temple de Salomon et du Temple  
 d'Herode sur quelques points de l'édifice étudié

MIDI

OCCIDENT

PANVILS  
 DES  
 CIVTILS

ORIENT

NORD



**La Purification du Temple**

Dès que les portes du Temple s'ouvrent devant le flot des adorateurs, l'enceinte sacrée devient le théâtre de honteux marchandages. Ce ne sont pas des cantiques qui montent vers le ciel, mais le bruit incessant des discussions, le tintement de l'or, les bêlements plaintifs des agneaux destinés aux sacrifices. De larges jarres remplies d'huile ou de vin encombrant les parvis, les grains de blé s'écrasent sous les pieds des pèlerins.

Soudain, Jésus paraît, un fouet à la main : devant la menace de son regard, les marchands se troublent ; les portes du Temple, si largement ouvertes, sont trop étroites pour leur fuite. Les coups pleuvent sur les épaules courbées, les cris furieux des hommes répondent aux gémissements des animaux ; les colombes effarées renversent leurs cages. L'or et l'argent roulent à terre au milieu de flots d'huile et de vin. Quelques minutes se sont passées, et les parvis demeurent déserts. La voix de Jésus qui, tout-à-l'heure, proclamait les droits de Dieu : *« Ma maison est une maison de prière, c'est ainsi qu'on l'appellera parmi les nations, et vous en avez fait une caverne de voleurs »* ; cette voix impérieuse se fait tout-à-

coup tendre et douce, car, quelques infirmes ont bravé le tumulte pour parvenir jusqu'au Sauveur. Jésus se penche vers eux ; il guérit les aveugles, il fait marcher les paralytiques.

Les enfants du Temple sont accourus ; ils ont l'âme pleine encore de l'entrée triomphale à Jérusalem. Hier, au milieu de la foule vibrante d'enthousiasme, ils ont été quelque peu repoussés, leurs petites voix se sont perdues dans les clameurs joyeuses ; aujourd'hui, ils veulent, eux aussi, annoncer la royauté du Christ. Les voilà, agitant au-dessus de leur tête des rameaux d'olivier ou de figuier, ils entourent le Sauveur, ils crient de toutes leurs forces :

« — *Hosanna au Fils de David !* ».

« — *Entendez-vous ce qu'ils disent ?* » demandent quelques Scribes indignés.

« — *Certainement, répond le Sauveur. Ne l'avez-vous pas lu : c'est de la bouche des petits enfants, et de ceux qui sont à la mamelle, que vous avez reçu une louange parfaite (1)* ».

Une longue caravane vient d'arriver de Grèce, ces étrangers ne sont pas Juifs, ce sont des Gentils. Comme jadis les Mages venus d'Orient pour adorer l'Enfant-Dieu, ceux-ci ont quitté l'Occident, afin de s'agenouiller aux pieds du Christ.

Les Grecs veulent voir Jésus, ainsi qu'ils le disent à Philippe, non pas l'apercevoir au milieu des foules, mais s'approcher de lui, l'entendre parler ; leur désir va plus loin encore, ils voudraient l'emmener avec eux dans leur pays.

(1) Saint Matthieu, XXI, 13-17.

Évidemment, le Sauveur attend ces Gentils, car dès que Philippe et André lui ont présenté leur requête, il s'écrie :

« — *L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe sur la terre ne meurt point, il reste seul ; mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie, la perdra, et celui qui déteste sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. Que celui qui est mon serviteur me suive, et là où je suis sera aussi mon serviteur. Celui qui aura été mon serviteur, mon Père le traitera avec honneur* ».

Déjà, le Christ voit les innombrables païens qui, de tous les points de l'horizon, se lèvent pour le suivre : ils tressaillent à son appel ; ils le suivront jusqu'à la mort ; mais seul, Jésus sait le prix de ce triomphe, seul, il portera le poids de cette Croix, qui d'avance écrase ses épaules.

« — *Maintenant, dit-il aux Grecs, mon âme est troublée. Que vous dirai-je donc ? Père, délivrez-moi de cette heure-là. Mais, c'est pour cette heure-là que je suis venu. Père, glorifiez votre nom* ».

Tandis que le Sauveur parle, une voix vient du ciel, qui dit :

« — *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore* ».

« — *Un ange lui a parlé* », murmurent quelques assistants.

« — *Ce n'est pas à cause de moi que cette voix s'est fait entendre, déclare Jésus, mais à cause de vous... Et moi quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* ».

Ni les miracles si éclatants de Jésus, ni ses déclarations, ni même son acceptation du titre de Messie, rien n'a

encore pu éclairer cette foule ignorante, enthousiaste aujourd'hui, cruelle demain. Elle demande :

— « *Quel est le Fils de l'homme ?* »

« — *La lumière est encore parmi vous pour un peu de temps, répond le Sauveur. Marchez pendant que vous avez la lumière, croyez à la lumière, pour que vous soyez des enfants de lumière (1)* ».

Cet appel, le Maître l'adresse non plus aux seuls Israélites, mais, en la personne des Grecs, à l'univers entier ; lui, qui tant de fois a prévenu les âmes par sa bonté infinie, il leur répète encore sa parole d'amour : « Venez à moi, il est temps ».

Et aujourd'hui le peuple semble comprendre cette voix ; il acclame le Messie, il le presse, il s'attache à ses pas. Les princes des prêtres, si anxieux de se débarrasser de lui, n'osent envoyer leurs gardes pour le saisir.

Les heures passent, chaque minute amène au Temple un flot vivant : ce n'est que bien tard, lorsque le mont Moriah sera déjà enveloppé d'ombre, que le Sauveur pourra prendre un court repos sur la montagne des Oliviers.

---

(1) Saint Jean, XII, 23-37.

**Le Figuier Maudit**

De Béthanie, la colline qui descend jusqu'au Cédron ressemble à une mer de verdure ; sur le fond grisâtre des oliviers, les arbres fruitiers fleuris se détachent en notes claires ; des fenouils couleur d'émeraude s'élancent du creux des rochers ; au bord des routes, les figuiers avec leur feuillage touffu et leurs bourgeons gonflés promettent aux voyageurs leur ombre fraîche et leurs fruits. Cependant séché, les branches pendantes, comme si le printemps l'eût dédaigné, un arbre frappe tristement le regard. Hier, ce figuier était beau, verdoyant, les oiseaux se cachaient derrière ses ramures ; hier, il excitait l'admiration des passants ; hier, Jésus, descendant à Jérusalem, a cherché sur ses branches des fruits hâtifs pour apaiser sa faim, et il n'a rien trouvé. Le Sauveur a vu dans cet arbre inutile l'image des Pharisiens si riches en vertus apparentes, si exacts dans leurs observances, si orgueilleux dans leurs aumônes et, cependant pauvres entre tous les pauvres par leur égoïsme, leur dureté de cœur, leur hypocrisie. Chez eux, Jésus n'a jamais trouvé ni bonne volonté, ni désir de connaître la vérité ; leur vertu n'est qu'apparence, leurs bonnes œuvres que mensonges et le

Sauveur les a maudit en disant au figuier stérile : « *Que jamais il ne naisse de fruit de toi* ».

De loin, les apôtres ont aperçu cette masse sombre, et reconnu le figuier, si verdoyant la veille. Frappés de stupeur, ils appellent Jésus, lui montrent l'arbre :

« — *Maître, dit Pierre, voyez, le figuier que vous avez maudit est séché* ».

Ce qui les confond dans le prodige, c'est la puissance de la parole prononcée par Jésus. Cette puissance qui triomphe des maladies, des démons, de la mort même, cette puissance qui est en lui le divin Jésus la promet à ses disciples :

« — *En vérité, si vous aviez la foi et que vous n'hésitez pas, non seulement vous dessécheriez un figuier, mais vous diriez à cette montagne : Déracine-toi et jette-toi dans la mer ; aussitôt elle s'y jettera* » (1).

Les apôtres se regardent l'un l'autre, ils considèrent cette masse de rochers qui est au-dessus de leurs têtes, ces arbres solidement enracinés, ils pensent à la mer lointaine, ils se troublent, ils hésitent, oubliant déjà la condition que le Sauveur met à leur pouvoir : « — *C'est pourquoi, reprend Jésus, tout ce que vous demanderez par la prière, croyez que vous le recevrez et que cela vous arrivera.*

« *Toutefois lorsque vous vous levez pour prier, si vous aviez quelque grief contre un autre, remettez-le lui afin que votre Père qui est dans les cieux vous remette vos péchés. Car si vous ne les remettez pas,*

(1) Saint Matthieu, XXI, 19-22.

*mon Père qui est dans les cieux ne vous remettra pas non plus vos péchés » (1).*

Les yeux fixés sur le figuier maudit, les apôtres ne saisissent pas le sens de ces paroles ; mais plus tard lorsque l'Esprit-Saint aura éclairé leurs âmes, ils les comprendront. Les apôtres iront de par le monde, conquérant des royaumes au Christ par leur seule parole, ils rendront la vie aux morts, ils remettront les péchés ; devant eux les prisons s'ouvriront, les idoles tomberont ; ainsi sera préparé le règne de leur Maître. Nul de ceux qui aiment Jésus ne ressemblera au figuier stérile, car le Maître leur a donné le pouvoir de porter des fruits de vie.

L'heure passe, et Jésus, devançant ses disciples, monte à Jérusalem, le peuple impatient accourt à sa rencontre ; ce matin encore retentit, d'une colline à l'autre, le cri d'allégresse, le cri de gloire : « Hosanna au fils de David » !

---

(1) Saint Marc, XI, 24-27.

**Les deux Fils**

Dans l'ombre, un complot s'est tramé : tandis qu'au milieu du silence de la nuit, la prière du Christ s'élevait suppliante pour ses ennemis, ceux-ci ne dormaient pas. La condamnation prononcée jadis chez Caïphe, la trahison de Judas, la présence de Jésus dans le Temple, tout semble préparer la réalisation de leur crime et cependant ils n'osent agir. C'est qu'autour du Christ, à toute heure du jour, une foule enthousiaste est prête à le défendre. Il a pour lui les pauvres, auxquels il promet les richesses de son royaume. Les malades, les infirmes, les affligés, lui font une cour, car il leur a dit : « *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai* ».

Les gardes seraient impuissants à repousser ce peuple, qui a reconnu son roi. Les Sanhédrites n'ont pas renoncé à leur projet homicide. Seuls, ils ne pouvaient s'emparer de Jésus ; alors, pendant la nuit, ils sont allés trouver leurs ennemis habituels, les Hérodiens et les Saducéens, et tous ensemble ont juré d'embarrasser le Christ par leurs questions perfides, de le perdre aux yeux du peuple, afin de pouvoir le condamner avec une apparence de justice.

Les Pharisiens détestent les Hérodiens, ils méprisent les



Saducéens. Qu'importe ! Ils ont fait alliance avec eux contre l'ennemi commun : une même haine a fait taire leurs rivalités. Ils ne veulent pas de la lumière qui éclairerait leurs vices, ils ne veulent pas de la vérité qui condamnerait leurs mensonges, ils ne veulent pas du Christ, qui est la vie.

C'est le matin, Jésus arrive au Temple, et voici qu'une députation du Sanhédrin vient au devant de lui ; déjà les Pharisiens se posent en défenseurs de la Loi :

« — *Dites-nous, demandent-ils, par quelle autorité vous faites ces choses, ou quel est celui qui vous en a donné le pouvoir ?* »

Le Sauveur leur répond par une autre question : « — *Répondez-moi, dit-il, le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ?* ».

Les Pharisiens se troublent ; ils veulent ménager le peuple, et le peuple est convaincu que Jean était un prophète ; mais reconnaître la mission de Jean, c'est se déclarer coupables ; dédaigneux, ils affectent de ne pas chercher une réponse :

« — *Nous ne savons pas* », dirent-ils.

La foule s'étonne ; quoi ! ces docteurs arrogants confessent leur ignorance ; ils ne savent pas reconnaître un envoyé de Dieu. Et Jésus arrête toutes les questions par cette seule phrase :

« — *Moi non plus, je ne vous dis pas par quelle autorité je fais ces choses* ».

Puis, sans s'occuper des docteurs, Jésus s'adresse aux humbles qui l'entourent :

« — *Que vous en semble ?* dit-il. *Un homme avait deux*

*fil. et s'approchant du premier, il lui dit : — Mon fils, va aujourd'hui travailler dans ma vigne —. Celui-ci répondit : — Je ne veux pas —. Mais ensuite touché de repentir, il y alla. S'approchant de l'autre, il lui dit la même chose. Celui-là répondit : — J'y vais, Seigneur —. Et il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté de son père? »*

Joyeuse de résoudre le facile problème, la foule répond d'une seule voix :

« — *Le premier* ».

Ce cri, c'est la condamnation de tous ceux qui ont entendu les prédictions de Jean, qui, extérieurement ont gardé la Loi, et qui maintenant repoussent le Christ. Ce cri, c'est la sentence d'absolution pour les pécheurs repentants, la Samaritaine, Marie-Madeleine, le Centurion, Zachée, et pour tous ceux qui ont quitté leur péché afin de suivre Jésus.

Les aveugles guéris ouvrent leurs yeux à la lumière ; les docteurs ferment les leurs, pour ne pas voir la beauté rayonnante de Jésus. Ils représentent le fils respectueux des lèvres, et indocile de cœur, et le Sauveur se tournant vers eux, les condamne :

« — *En vérité, je vous le dis, les pécheurs vous devanceront dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui. Mais les Publicains ont cru en lui, et vous, voyant cela, vous ne vous êtes pas repentis ensuite pour croire en lui (1) ».*

(1) Saint Matthieu, XXI, 23-33.

---

**Les Vignerons homicides**

Au temps de la Pâque, la vallée de Josaphat devient trop étroite pour y planter les tentes, les rues tortueuses sont envahies par des caravanes. Bravant la fatigue, les privations, le danger des routes, les Israélites viennent joyeux vers ce Temple, qui est pour eux la maison de Dieu.

Avec ses hautes colonnes de marbre précieux, ses voûtes dorées, ses mosaïques rares, le Temple leur représente bien la splendeur du royaume céleste.

Là, depuis les premières lueurs de l'aube, jusqu'au coucher du soleil, les sacrifices sont offerts sur l'autel; là, les docteurs expliquent et commentent les Écritures, Dans ce Temple, le peuple juif est chez lui; des barrières de pierre sculptée le séparent des étrangers et des Gentils. Seuls, les Juifs peuvent apercevoir le voile qui sépare leur parvis du sanctuaire, seuls ils peuvent contempler la porte couverte de grappes d'or, qui symbolise l'abondance des dons divins.

C'est la maison de Dieu; à chaque heure du jour on y rappelle les prophéties, on répète aux foules la promesse d'un Messie; les docteurs veillent à l'obser-

vation des moindres pratiques religieuses et cependant, aujourd'hui où les temps sont accomplis, où Jésus enseigne dans son Temple, les princes des prêtres ne veulent pas voir en lui le Messie.

Jésus enseigne la vérité, et les docteurs, gardiens de la Loi, le regardent avec des yeux chargés de haine. Jésus, la victime volontaire, aperçoit des mains menaçantes prêtes à le repousser de l'autel : il entend le bruit des armes que les gardes préparent pour le frapper, car ils sont là dans l'ombre, attendant une occasion pour se saisir de lui. La parole du Sauveur retentit triste et douce, pour proposer au peuple une nouvelle parabole :

*« — Il y avait, dit-il, un père de famille qui planta une vigne. L'entoura d'une haie, y creusa un pressoir et y bâtit une tour ; puis il la loua à des vigneron et partit pour un pays lointain. Or, lorsque le temps des fruits arriva, il envoya ses serviteurs aux vigneron, pour recueillir le fruit de sa vigne. Mais les vigneron, s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre, en lapidèrent un autre. Il leur envoya encore d'autres serviteurs, en plus grand nombre que les premiers, et ils les traitèrent de même. Enfin il leur envoya son fils, en disant : — Ils auront du respect pour mon fils. Mais les vigneron, voyant le fils, dirent entre eux : — Voici l'héritier, tuons-le, et nous aurons son héritage. »*

*« Et s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Lors donc que le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ses vigneron » ?*

Tel est l'aveuglement des Scribes et des Pharisiens

qu'ils ne comprennent pas cette parabole. Jadis leurs pères n'ont pas entendu la parole des prophètes, ils les ont lapidés, ils leur ont fermé les portes du Temple ; aujourd'hui les docteurs d'Israël repoussent le doux Sauveur qui vient chercher les âmes ; dans deux jours ils le conduiront hors de la ville pour y être crucifié. Et ces fous orgueilleux répondent inconscients :

« — *Il fera périr misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres vigneronns qui lui rendront les fruits en leur temps* ».

Le peuple, lui, a vaguement compris que cette condamnation va le frapper, et un grand cri s'élève :

« — *A Dieu ne plaise* » !

Mais les docteurs ont bien jugé ; Jésus leur dit :

« — *N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, celle-là même est devenue la pierre d'angle... C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera enlevé, et qu'il sera donné à une nation qui en produira les fruits* » (1).

Déjà, le Sauveur contemple son Église qui tout entière reposera sur lui : non plus un monument de pierre, de marbre et d'or, mais une Église vivante, faite d'intelligences qui comprennent et de cœurs qui aiment, où dans le sanctuaire reposera, non plus l'arche d'alliance, mais Dieu lui-même. Les docteurs sentent leur puissance s'ébranler, il semble que les pierres du Temple vont se détacher pour les écraser, ils tremblent sous les regards du Christ ; ils se retirent, car pour eux la lutte

(1) Saint Matthieu, XXI, 33-44.

devient trop inégale. Jésus demeure au milieu du peuple ; de tous ces yeux qui le regardent, de toutes ces mains qui se tendent vers lui, jaillit une prière : « Maître, parlez encore, vous avez les paroles de la vie éternelle ».

---

**Le Festin Messianique**

Debout sur les marches du Temple, le visage tourné vers cette foule qui l'acclame, Jésus semble répéter du cœur, sinon des lèvres, cette invitation, cette prière, cet ordre, que depuis trois ans il ne cesse de répéter au peuple d'Israël : « *Venez tous à moi* ». Beaucoup l'ont entendu, en Galilée, en Pérée, à Jérusalem, ils l'ont entendu et ils ont passé leur chemin. En vain, le Christ a essayé de leur faire entrevoir les splendeurs du royaume divin ; les uns sont allés à leurs affaires, d'autres à leurs plaisirs, quelques-uns se sont arrêtés un instant, bien peu de disciples ont suivi la voie que Jésus leur ouvrait. Mais sur le chemin, il s'en est trouvé d'autres, des étrangers, des Publicains, des pécheurs, qui, tressaillant à l'appel du Maître, se sont prosternés, et il leur a tendu les bras.

Dans cette multitude qui se presse autour de Jésus, bien peu d'âmes vont entendre la parabole que le divin Sauveur leur propose :

« — *Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un roi, qui fit les noces de son fils. Et il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces, mais ils ne voulurent pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, en disant : — J'ai préparé mon festin, mes bœufs et mes animaux engraisés sont tués ; tout est*

*prêt, venez aux noces. Mais ils ne s'en inquiétèrent pas, et s'en allèrent, l'un à sa ferme, l'autre à son négoce; les autres se saisirent de ses serviteurs et les tuèrent après les avoir accablés d'outrages. Lorsque le roi l'apprit, il fut irrité, et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers, il brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : — Les noces sont prêtes, mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours et appelez aux noces ceux que vous trouverez —. Ses serviteurs s'en allèrent par les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons, et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et il aperçut là, un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. Il lui dit : — Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir la robe nuptiale? — Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit aux serviteurs : — Liez lui les pieds et les mains, et jetez le dans les ténèbres extérieures : là, il y aura des pleurs et des grincements de dents, car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus (1) ».*

L'heure bienheureuse, promise dès l'origine du monde, est venue ; le Christ se penche vers son peuple coupable ; il veut le conduire au ciel, et ce peuple se détourne méprisant. Ce n'est plus aux hypocrites docteurs d'Israël que Jésus adresse son appel ; c'est aux aveugles qu'il a guéris, aux infirmes qu'il a soulagés. Jésus ne leur demande ni science, ni richesse ; la bonne volonté suffit. A tous les pécheurs repentants, le Christ rendra l'inno-

(1) Saint Matthieu, XXII, 1-15.



cence, il leur dira comme à Marie-Magdeleine : « *Vos péchés vous sont remis* ». Cependant, beaucoup d'hommes accepteront du bout des lèvres l'invitation au festin sacré que Jésus leur prépare, beaucoup y viendront sans la robe nuptiale.

Le Sauveur connaît cette indifférence, ce mépris ; et son appel se fait plus tendre encore ; son regard cherche derrière les colonnes les timides, les humbles qui l'aiment et n'osent s'approcher de lui. Son sourire les éclaire, et ils s'avancent radieux.

Les apôtres n'ont pas quitté le Maître, ils sont ses serviteurs ; ils se tiennent là, au bas des marches, prêts à porter dans les places et les carrefours l'invitation divine.

---

**Le Denier de César**

Une discussion vient d'éclater dans un des groupes qui entourent Jésus. Quelques Hérodiens soutiennent la légitimité de l'impôt dû à l'empereur romain, des Phariséens opposent la liberté du peuple juif.

Cette contestation n'est qu'une feinte, préparée à plaisir pour mettre le Christ en révolte ouverte contre l'autorité de César. Mais les ennemis d'hier, ligués aujourd'hui contre le Messie détesté, mettent une grande animation apparente dans le débat ; l'un d'eux s'avance, les yeux hypocritement baissés, il s'incline devant Jésus :

« — *Maître, dit-il, nous savons que vous parlez et enseignez avec droiture et que vous n'avez pas d'égard aux personnes, mais que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité. Dites-nous ce qu'il vous en semble ; est-il permis de payer le tribut à César ou non ?*

Tous les yeux se fixent sur Jésus ; pour la foule qui acclame le Christ comme son roi, la réponse n'est pas douteuse. N'est-il pas venu affranchir le peuple juif du joug étranger ? Les Phariséens voient cette attente, et ils se réjouissent ; les Hérodiens sourient, prêts à accuser le Christ de rébellion contre César.

« — *Montrez-moi un denier, demanda Jésus ; de qui porte-t-il l'image et l'inscription ?*

« — *De César* », répondent les assistants.

« — *Rendez-donc à César, ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* » (1).

Les Hérodiens se retirent confus, n'osant pousser plus loin la discussion ; mais le peuple reste soucieux. Il n'a pas compris encore la parole de Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

On a vu sa puissance sur la terre, sur les flots, sur les esprits mauvais ; à sa voix, les muets ont parlé, les morts se sont levés pleins de vie ; un mot de lui conquerrait l'univers, et il laisse les rois occuper leurs trônes ; il permet aux païens d'opprimer la race élue.

Ceux qui écoutent le Christ comprennent peu sa souveraineté. Tout-à-l'heure, sur le denier, ils ont distingué la figure de Tibère, ils ont lu l'inscription qui l'entoure ; mais combien, descendant en eux-mêmes, ont aperçu l'image de la divinité que le Créateur y a mise comme son sceau. Devant eux, ils voient le Dieu vivant, et ils ne le reconnaissent pas.

---

(1) Saint Matthieu, XXII, 16-22.

### Le plus grand Commandement

C'est en vain que les ennemis de Jésus l'assailent de leurs questions, le tourmentent de leurs méprisantes paroles, le Christ les confond sans peine. Toutes les armes du monde se briseront sous sa main jusqu'à ce qu'il tende lui-même les bras aux liens des bourreaux. Même parmi les Pharisiens, cette paix sereine, au milieu de l'orage qui se déchaîne, produit une réaction. La lumière éclaire ceux qui voulaient fermer les yeux.

Voici un Scribe; depuis longtemps il est embarrassé entre les mille prescriptions de la loi judaïque où les observances extérieures se mêlent aux préceptes divins d'une manière confuse et étroite; il vient à Jésus et lui demande :

« — *Quel est le plus grand commandement de la Loi* » ?

Autour de leur tête et de leurs bras, les Juifs portent d'étroites bandes de parchemins, nommées phylactères, où sont écrites les prières habituelles. Désignant une de ces inscriptions. Jésus la lit à haute voix :  
*« Ecoute, ô Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu. Et tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. Voilà le*

*premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont renfermés la Loi et les prophètes ».*

Pour ces ignorants qui l'entourent, comme, pour les docteurs, qui, depuis l'enfance, ont scruté les Ecritures, Jésus réduit la loi divine à ce seul mot : *Aimez*. De cet amour qui transforme le cœur humain, naîtront les prières sincères, les vertus héroïques, les renoncements parfaits ; cet amour deviendra le feu qui consume le mal, la flamme qui jaillit jusqu'au ciel.

« — *Bien, Maître, répond joyeusement le Scribe ; vous avez dit avec vérité qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre que lui ; et qu'on doit l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, et de sa force, et qu'aimer le prochain comme soi-même est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et tous les sacrifices »* (1).

« — *Tu n'es pas loin du royaume de Dieu »*, lui dit Jésus.

Au loin, quelques Pharisiens surveillent cette scène, ils n'osent plus s'attaquer au Maître, mais ils le poursuivent de leurs regards furieux. Jésus les interpelle :

« — *Que vous semble du Christ ? De qui est-il le fils ? »*, demande-t-il. Les docteurs sourient à cette question.

« — *De David*, répondent-ils.

« — *Comment donc David l'appelle-t-il en esprit son*

(1) Saint Marc, XII, 28-34.

*Seigneur ?*. Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? » (1)

Les Pharisiens se taisent, aveuglés par leur haine : ils ne veulent pas reconnaître la divinité du Christ, engendré de toute éternité, qui n'a fait qu'emprunter la forme humaine à la race de David. La venue du Messie les trouble, confond leur rêve de gloire, menace leur pouvoir tyrannique ; que leur importe qu'il soit fils de David ou fils de Dieu. Ils quittent le parvis des Juifs à pas lents, la rage au cœur, les poings crispés dans une colère impuissante.

Le peuple acclame Jésus ; sa parole simple, son enseignement lumineux lui fait entrevoir un règne de bonté et d'amour. Loin d'accumuler les difficultés comme les docteurs de la loi, le Christ appelle à lui les petits et les humbles ; tout en lui semble dire : « Venez à moi, car mon joug est doux et mon fardeau léger ».

---

(1) Saint Mathieu, XXII, 42-45.

**Malédiction contre les Pharisiens**

Les Pharisiens vaincus, réduits au silence, se sont retirés à l'écart : tout bas ils combinent de nouvelles attaques ; fous de rage impuissante, ils voudraient pouvoir anéantir ce Christ qui détruit leur ascendant sur le peuple. Jusqu'ici, ils ont été les maîtres incontestés de la chaire de Moïse ; à leur gré, ils ont interprété les Écritures, imposé aux Israélites d'onéreuses offrandes, de rigoureux sacrifices ; ils ont taxé les marchands du Temple d'importantes redevances, et nul ne se révoltait contre leur pouvoir. Le Christ est venu, il parle au peuple, et, comme une maison bâtie sur le sable, tout l'édifice de leurs vaines lois s'écroule. Personne n'écoute plus les faux bergers ; les brebis ont reconnu le bon pasteur.

Nombreux sont les docteurs de la Loi, les Scribes, les princes des prêtres réunis dans le Temple ; cependant, aujourd'hui, ils restent muets. Devant tout le peuple, jadis courbé sous leur joug, Jésus les condamne :

« — *Malheur à vous, crie-t-il, malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez le royaume des cieux devant les hommes, car vous n'y*

*entrez pas vous-mêmes, et vous ne laissez pas entrer ceux qui désirent entrer.*

.....  
 « *Malheur à vous, conducteurs aveugles qui dites : — Si quelqu'un jure par le Temple, ce n'est rien, mais si quelqu'un jure par l'or du Temple, il doit. Insensés et aveugles. Car lequel est le plus grand, l'or ou le Temple qui sanctifie l'or?...*

« *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et de cumin et qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi : la justice, la miséricorde et la fidélité. Il fallait faire ceci et ne pas omettre cela* ».

Ne sont-ils pas une réponse vivante, ces docteurs orgueilleux, qui se tiennent là drapés dans leurs manteaux aux franges démesurées ; leurs phylactères s'étalent sur leurs fronts, ils portent les bras étendus pour lire sans cesse les prières ; leurs visages et leurs mains sont purifiés par de constantes ablutions et au fond de leurs âmes il n'y a que vanité, haine, jalousie, égoïsme féroce, désir de régner, d'opprimer les faibles.

Jésus les compare à ces tombeaux somptueux que les Juifs élèvent à leurs pères :

« — *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, s'écrie-t-il, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui, au dehors, paraissent beaux aux hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte d'impuretés. Vous, de même, vous paraissez justes aux hommes ; mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité* ».



Les Pharisiens blémissent sous cette humiliation infligée devant la foule; ils semblent prêts à s'élaner sur le Christ; nul supplice ne leur paraît suffisant pour ce Maître qui vient dévoiler leurs vices cachés. Lisant leurs pensées, Jésus reprend :

« — *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui bâtissez les tombeaux des prophètes et ornez les sépulchres des justes, et qui dites : — Si nous avions vécu du temps de nos pères, nous ne nous serions point joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Par là, vous témoignez contre vous-mêmes, que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes. Comblez aussi la mesure de vos pères* » (1).

Et Jésus entend déjà l'arrêt de mort inique que ces princes des prêtres prononceront contre lui. Le peuple écoute sans comprendre; mais le regard, la voix, le geste du Christ témoignent d'une puissance extraordinaire; le peuple applaudit plus encore peut-être à l'humiliation de ceux qui l'ont longtemps dominé, qu'à la venue du Messie; de mille poitrines s'échappe le cri de triomphe: « *Hosanna* ».

(1) Saint Matthieu, XXIII, 13-37.

---

**L'Offrande de la Veuve**

Autour du parvis des femmes, treize grands coffres dont l'orifice s'ouvre en forme de pavillon, sont préparés pour recevoir les offrandes. Les pèlerins se pressent en ce lieu ; tous veulent contribuer à l'entretien du Temple. Venus de bien loin, les Juifs tiennent à déposer leur aumône dans l'enceinte sacrée ; les riches repoussent, d'un air méprisant les pauvres gens qui n'osent s'avancer, les Pharisiens font tinter avec ostentation les pièces d'argent ou d'or qui vont grossir le trésor. Beaucoup déclarent bien haut la valeur de leur offrande.

Le peuple admire cette générosité vaniteuse ; des murmures d'approbation suivent ces riches donateurs qui pensent avoir acheté le royaume de Dieu. Patiente, silencieuse, une femme misérablement vêtue s'est glissée au milieu de la foule ; dans sa main, elle tient deux petites pièces de cuivre, toute sa fortune ; elle s'approche d'un tronc, un peu honteuse de la modicité de son aumône, mais elle veut contribuer à la gloire du Temple, et les petites pièces résonnent sur la monnaie d'or ou d'argent. Puis joyeuse, maintenant, elle s'éloigne. Jésus l'a vue, il appelle ses disciples et leur dit :

*« — En vérité, je vous le dis, cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le tronc. Car*

*tous ont mis de leur superflu, mais elle a donné de son indigence même, tout ce qu'elle avait pour vivre » (1).*

Et la pauvre femme disparaît dans la foule, sans même se douter que sa bonne action a été remarquée par Celui qui ne laissera même pas l'aumône d'un verre d'eau sans récompense.

(1) Saint Marc, XXII, 41-44.

---

### La Ruine de Jérusalem

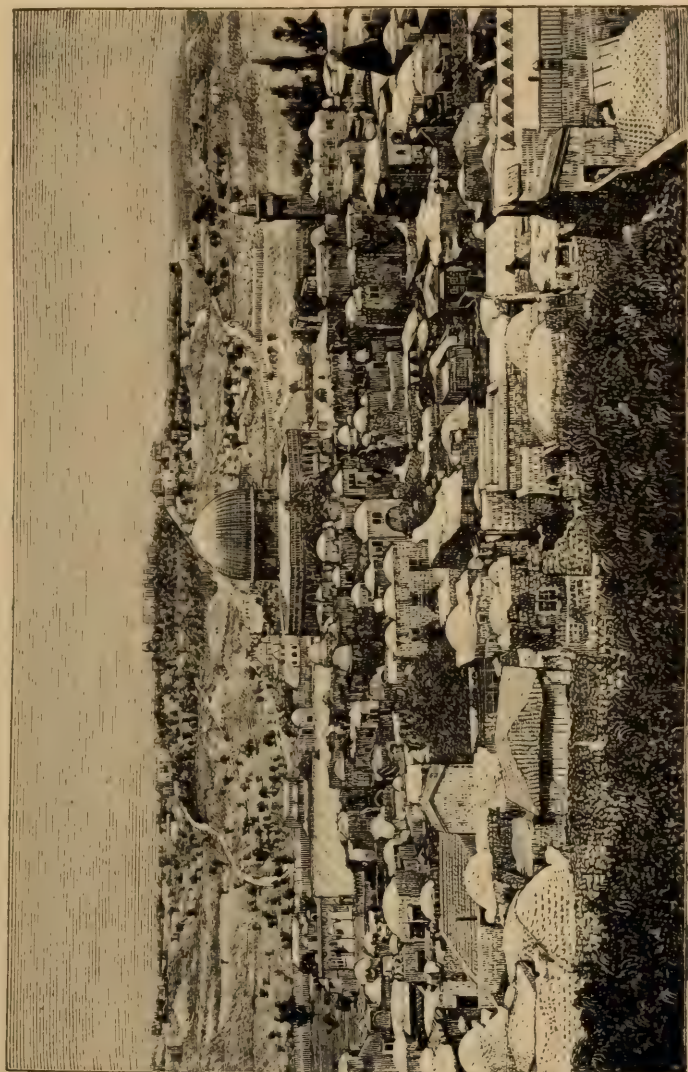
Au moment de quitter la Ville Sainte, les apôtres se sont retournés, pour contempler encore le Temple dans la splendeur du couchant et ils n'ont pu retenir un cri d'admiration :

« — *Maître, voyez quelles pierres ! Quelle structure !* »

En effet, posé sur ses assises de pierres colossales, soutenu par d'innombrables colonnes, protégé par des murailles dont les fondements sont creusés dans le roc même, défendu par la forteresse Antonia, le Temple paraît inaccessible. Derrière lui, l'Ophel, le Sion, l'Acra et le Bethzeta lui font un amphithéâtre de coupoles, de jardins fleuris, de palais somptueux.

« — *Vous voyez, a répondu le Christ, tous ces grands édifices ? Il n'en restera pas pierre sur pierre.* »

Cette prédiction a porté le trouble dans l'âme des apôtres. En route, ils n'ont osé interroger leur Maître ; dans toutes ses paroles ils ne voient que l'annonce du royaume de Dieu ; plus il est attaqué par les Pharisiens, plus il est menacé, plus leur confiance est grande ; ils se taisent respectueux et dociles. Arrivé sur le mont des Oliviers, Jésus s'assied, et longuement, tristement, il regarde Jérusalem ; ce n'est plus à ses yeux la cité sainte tant aimée



VUE DE JÉRUSALEM



des Israélites. Le Christ lit dans l'avenir, il aperçoit une armée romaine envahissant la ville sainte, les murs du Temple s'écroulent sous les coups redoublés, les maisons ne sont plus que décombres noirs ; un peuple entier court éperdu dans des rues trop étroites pour lui permettre de s'enfuir, les hommes tombent frappés à mort ; de ces édifices grandioses, de ces palais superbes, il ne reste plus rien que quatre tours laissées par les Romains comme un témoignage de leur victoire. De toutes parts, les Juifs ont fui, abandonnant leur ville sainte. Voilà le sort qui attend la cité ingrate. Pierre, Jacques, Jean et André, impatients de pénétrer la pensée de leur Maître, s'approchent de lui et lui demandent :

« — *Seigneur, dites-nous quand ces choses arriveront-elles ? et à quel signe connaîtra-t-on qu'elles vont s'accomplir ?* »

Pour les apôtres, imbus des idées judaïques, la ruine de Jérusalem, c'est la fin du monde ; la punition des ennemis de Jésus, s'accomplissant par la chute du Temple, annonce pour eux le règne glorieux du Christ. Leurs yeux brillent d'espérance et cependant les paroles du Maître résonnent menaçantes :

« — *Nation se soulèvera contre nation, royaume contre royaume et il y aura des tremblements de terre en divers lieux, il y aura des famines, et des choses effrayantes dans le ciel, et de grands signes. Mais, avant tout cela, on mettra la main sur vous, on vous persécutera. Vous serez livrés par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis et l'on fera mourir plusieurs d'entre vous, et vous serez tous haïs à cause de mon*

*nom. Mais pas un cheveu de vos têtes ne périra. C'est par votre patience que vous sauverez vos vies » (1).*

Les apôtres ne tremblent pas ; Jacques et Jean ont déjà choisi leur part, ils veulent boire le calice d'amertume ; les autres sont prêts à mourir pour l'amour du Christ.

« — *Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par une armée, reprend Jésus, alors sachez que la désolation est proche. Alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes, que ceux qui sont dans les environs n'y entrent point... Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils ».*

Bien des années plus tard les disciples devaient se souvenir de ces paroles, et avant que la ville sainte ne fût murée comme un tombeau, ils s'enfuyaient au-delà du Jourdain. En ce moment, les apôtres ne sont préoccupés que de la gloire future, et répondant à leur muette demande, Jésus leur dit :

« — *Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre détresse des nations à cause du bruit confus de la mer et des flots ; les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers ; car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors on verra le Fils de l'homme venant sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Or, lorsque ces choses commenceront à arriver, regardez et levez la tête parce que votre rédemption est proche » (2).*

(1) Saint Luc, XXI, 10-20.

(2) Saint Luc, XXI, 20-29.



### Parabole des Vierges sages et des Vierges folles

Sur toute la pente de la montagne des Oliviers, des jardins fruitiers s'étagent ; par cette tiède soirée de mars, Jésus désigne les citronniers et les figuiers qui montrent déjà leurs premiers fruits :

« — *Instruisez-vous, dit-il, par la comparaison tirée du figuier : Quand ses branches sont déjà tendres et que ses feuilles naissent, vous savez que l'été est proche ; de même lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, qu'il est aux portes... Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.*

« *Quant à ce jour et à cette heure, personne ne les connaît, pas même les anges des cieux, mais le Père seul. Alors deux hommes seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre sera laissé. Deux femmes moudront à la même meule, l'une sera prise et l'autre sera laissée. Veillez donc parce que vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur viendra... Soyez prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ns savez pas » (1).*

Dans son ardent amour des âmes, Jésus veut les tenir prêtes pour sa venue ; il sait la faiblesse des

(1) Saint Matthieu, XXIV, 32-45.

hommes, leur négligence ; le jour vient où il ne pourra plus être qu'un juge ; maintenant il n'est encore qu'un père très tendre et par une parabole il exhorte ses bien-aimés à l'attendre sans défaillance :

« — *Le royaume des cieux, dit-il, sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Or, cinq d'entre elles étaient folles et cinq étaient sages. Les cinq folles ayant pris leurs lampes ne prirent pas d'huile avec elles ; mais les sages prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. L'époux, tardant à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Mais, au milieu de la nuit, un cri se fit entendre : — Voici l'époux qui vient ; allez au-devant de lui. Alors toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Les folles dirent aux sages : — Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. Les sages répondirent : — De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt chez ceux qui en vendent et achetez en pour vous. Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint, et celles, qui étaient prêtes, entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Enfin, les autres vierges viennent aussi en disant : — Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : — En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point. Veillez donc et priez, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure » (1).*

Tandis que Jésus parle, l'ombre envahit peu à peu la colline, des feux s'allument au sommet du Temple ; mais plus brillante, plus vive encore est la flamme

(1) Saint Matthieu, XXV, 4-14.

d'amour qui embrase le cœur des amis du Christ. C'est elle qui détruira leurs mauvais instincts, c'est elle qui éclairera leur chemin, c'est elle qui, sans cesse, s'élèvera vers Dieu; au jour du jugement les disciples viendront joyeux au-devant de Jésus dans le rayonnement de leurs vertus et de leurs sacrifices; ils pénétreront avec leur Maître dans le royaume du ciel.

---

**Le Jugement dernier**

Entre le versant du mont des Oliviers, et les coteaux chargés de vignes qui montent vers Jérusalem, la vallée de Josaphat s'étend profonde, aride, silencieuse; étroite au point de n'être qu'un ravin où le Cédron roule ses flots noirs, elle s'élargit ensuite en une vaste plaine pierreuse jusqu'au mont Scopus. Comme un symbole de la punition réservée aux fils ingrats, le tombeau d'Absalon demeure vide, béant, et chaque Israélite qui traverse la vallée jette une pierre dans le sépulcre. Tout auprès s'élèvent les tombeaux des prophètes, vénérés et entretenus par les fils de ceux-là même qui ont lapidé les envoyés de Dieu.

Selon les traditions juives, c'est dans la vallée de Josaphat que doit s'accomplir la fin des temps, et que Dieu paraîtra en souverain juge.

Les apôtres, n'osant plus espérer un royaume terrestre, attendent avec impatience cette fin du monde prédite par les prophètes. Ils veulent se tenir prêts comme les vierges sages, et il leur tarde de voir leur Maître entrer dans la salle du festin et de pénétrer avec lui dans le royaume de Dieu glorieux, éternel.

Jésus, au moment de quitter ses bien-aimés, évoque la pensée de ce grand jour où se consommera l'union

entre lui, le Sauveur, et les disciples fidèles. Dans cette vallée, qu'il traverse aujourd'hui comme un pauvre pèlerin, il reviendra plein de gloire, le visage rayonnant ; les anges lui amèneront tous les hommes et bons et méchants, riches et pauvres, enfants et vieillards. Les uns tressailleront d'amour à la vue du Maître attendu, les autres frémiront d'effroi devant ce Juge qui voit les cœurs à nu.

Déjà la voix de Jésus prononce, pleine de tendresse, les mots d'appel qu'il redira au jour du Jugement.

« — *Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'établissement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire, j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. Alors les justes répondront : — Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim..., avoir soif..., quand est-ce que nous vous avons vu sans asile..., nu..., malade... ou en prison ? » Et le roi leur dira : — *En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait* ».*

Dans cette parabole, Jésus se montre toujours le bon Pasteur, attentif au bien de son troupeau, reconnaissant du moindre secours accordé à la brebis souffrante, affamée, sans asile, et sa charité ardente le fait se substituer à ses brebis elles-mêmes. Il veut se cacher sous les haillons des pauvres, il veut se charger des chaînes des prisonniers, il veut errer sur la terre sans asile et

sans pain. Jésus réclame la charité de tous les hommes, de toutes les nations, et à tous ceux qui l'auront exercée, il ouvrira les bras, il les leur ouvre déjà, en disant : « *Venez à moi, les bénis de mon Père* ».

Mais la voix du Christ si douce, si joyeuse lorsqu'il annonçait la récompense des bons, se fait soudain menaçante, lorsqu'il prédit la perte des méchants.

« — *Alors le roi dira à ceux qui sont à sa gauche : — Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade, en prison, et vous ne m'avez pas visité... En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. Et ceux-ci iront au supplice éternel et les justes à la vie éternelle* » (1).

Les trompettes du Temple annoncent la fin du jour, les apôtres se taisent, recueillis, tandis que les bras étendus, le Christ prie dans l'union intime avec le Père, pour ce peuple ingrat qui n'a pas compris que le premier commandement c'est d'aimer.

(1) Saint Matthieu, XXV, 21-46.

---

**Préparation de la Pâque**

Dans une salle haute, dont les murs blanchis à la chaux disparaissent en partie sous de lourdes tentures, Pierre et Jean préparent le repas pascal. Le matin, Jésus a envoyé ses deux apôtres à Jérusalem, en leur disant : « *Lorsque vous entrerez dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au père de famille de cette maison : — Le Maître te dit : Où est la salle où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples? Et il vous montrera une grande chambre, haute et meublée* ».

Près de la fontaine du Siloë, ils ont vu le serviteur annoncé par Jésus, et ce guide les a conduit jusqu'à la maison de son maître. Là, on leur a offert, non pas un cénacle banal et nu, comme les chambres prêtées ou louées aux étrangers pendant les fêtes pascales, mais une salle richement meublée : des coussins aux vives couleurs garnissent les lits préparés pour les convives, le sol est couvert de tapis et de nattes.

Pierre et Jean savent que le repas du soir sera la dernière Pâque célébrée avec leur Maître : c'est un festin d'adieu. Connaissant la fidélité du Christ à observer la Loi, les apôtres veillent attentivement aux moindres détails ; rien n'est oublié. Au-dessus de la porte, voici la branche

d'hysope, teinte du sang de l'agneau, symbole de rachat ; sur la table basse, entre les plats de cresson, de persil, d'herbes amères, voilà l'agneau pascal, étendu de toute sa longueur, les pattes de devant, maintenues en croix par une baguette de grenadier ; à côté, on place le charoseth, mélange de divers fruits assaisonnés avec du vinaigre, de la cannelle et d'autres épices ; au bord de la table, devant chaque convive, se trouvent les pains azymes, larges, minces, presque transparents. Chacun de ces mets a une signification, rappelle le souvenir de la délivrance du peuple juif, les jours douloureux passés au désert, les fruits de la terre promise, et surtout la rédemption d'Israël par le sacrifice.

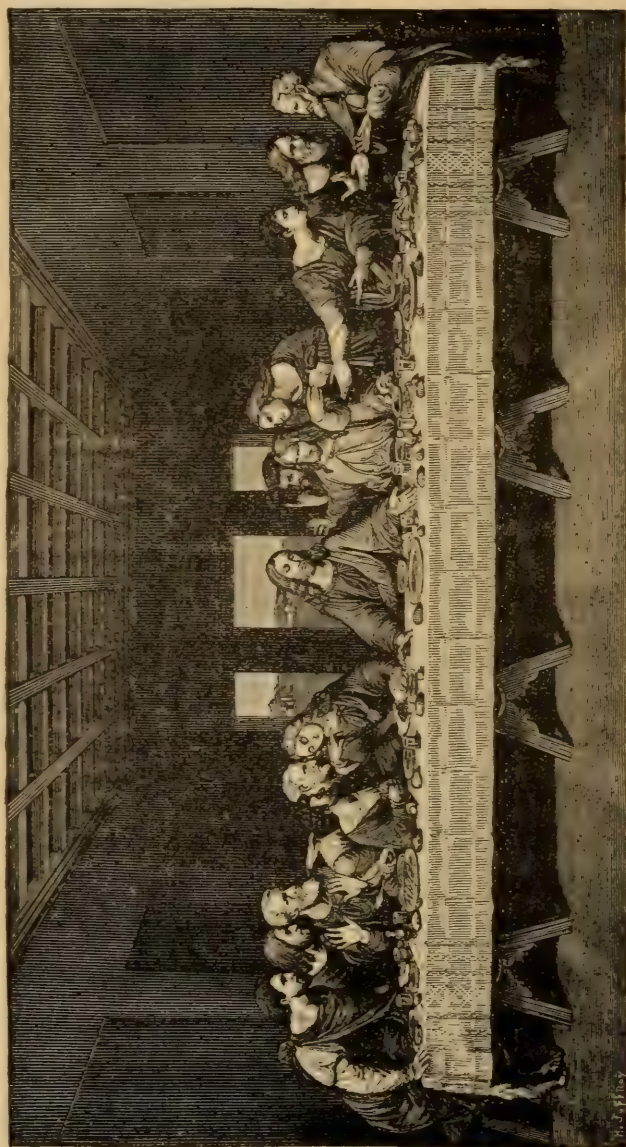
Pendant tout le jour, le sang des agneaux a coulé à flots sur les autels ; le Temple a retenti de gémissements ; bientôt même l'Agneau de Dieu va être immolé ; ce ne sera plus la victime inconsciente, ce sera l'holocauste vivant, joyeux, qui offrira chacun de ses membres, chaque goutte de son sang pour ceux qu'il vient sauver. Jean se souvient de cette journée de printemps où il a vu le Christ pour la première fois, où le Baptiste lui a dit : « *Voici l'Agneau de Dieu* ».

Toutes les prédictions sont accomplies, la salle est prête, la victime s'approche. Jésus ouvre la porte, Pierre et Jean courent à sa rencontre : *Voici l'Agneau de Dieu*.

---







LA CÈNE DE LÉONARD DE VINCI

## La Cène

Le Cénacle s'illumine des rayons du couchant : c'est une lumière vive, intense, qui pénètre partout, jetant des traits de feu sur les murailles, enveloppant les convives d'une lueur dorée. Le Christ, étendu sur le lit central, transfiguré dans cette clarté blonde, paraît souverainement beau à ses apôtres éblouis. Appelés par un signe du Maître, Jean se place à sa droite, Pierre à sa gauche, les autres apôtres autour de la table. Jésus les contemple un instant, son cœur déborde d'amour et un aveu très tendre monte à ses lèvres :

« — *J'ai désiré, dit-il, d'un grand désir, manger cette Pâque avec vous avant de souffrir* ».

Une coupe, remplie de vin, est placée devant lui, le Sauveur y mêle un peu d'eau en disant :

« — *Béni soit le Seigneur qui a créé le fruit de la vigne* » ; puis, après avoir trempé ses lèvres dans la coupe, il la passe à ses disciples et leur dit :

« — *Prenez et buvez, car, pour moi, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le règne de Dieu soit arrivé* » (1).

La Pâque est commencée; le Christ passe, il va vers son

(1) Saint Luc, XXII, 15-19.

Père, et en même temps, par une sublime union de sa toute-puissance et de son amour, il va rester avec les siens. Son heure est venue, l'heure ardemment souhaitée, l'heure aimée entre toutes, où Jésus doit se donner à ceux qu'il aime. La coupe circule, apaisant la soif des convives, mais le Sauveur ne boit pas, il demeurera altéré jusqu'à son dernier soupir. Joyeusement, les apôtres chantent l'hymne pascal en l'honneur de la délivrance d'Israël.

« — C'est pour ces prodiges, qu'il nous faut louer et exalter Celui qui a changé nos larmes en joie, nos ténèbres en lumière ; c'est à lui seul qu'il nous faut chanter : *Alleluia* ».

La joie du Christ rayonne, les apôtres oublient tout : la proscription prononcée contre leur Maître, la haine des Pharisiens, les sombres prophéties ; radieux ils se penchent vers Jésus et redisent : *Alleluia, alleluia*. Seul, Judas reste triste, la beauté divine ne l'attire pas ; il se rejette en arrière, et, fuyant la lumière, il se dissimule dans l'ombre d'une des colonnes qui soutiennent la salle.

---

## LXXXVIII

### Le Lavement des Pieds

Dans un coin du Cénacle, de hautes cruches remplies d'eau sont préparées pour les ablutions : les convives doivent se purifier avant de manger l'Agneau pascal. Jésus s'est levé, et nul de ses apôtres n'a osé le suivre ; il a enlevé son manteau et noué un linge autour de ses reins, puis, prenant une des cruches et un bassin, il est revenu vers la table. Le Christ s'approche de Pierre, il se prosterne devant lui, il fait couler sur ses pieds quelques gouttes d'eau ; l'apôtre se redresse indigné, n'acceptant pas l'humiliation de son Maître :

« — *Vous ne me laverez jamais les pieds,* » s'écrie-t-il.

Bien souvent le Sauveur a vu ces impétuosité, ces emportements soudains de son disciple ; il n'a qu'un mot à dire pour calmer cette tempête, pour obtenir l'obéissance.

« — *Si je ne te lave,* répond Jésus, *tu n'auras pas de part avec moi* ».

Maintenant l'apôtre devient insatiable, il présente son front, il étend les bras :

« — *Seigneur,* supplie-t-il, *non seulement mes pieds, mais aussi les mains et la tête* ».

« — *Celui qui s'est baigné n'a plus besoin que de se laver les pieds, car il est pur tout entier,* » répond Jésus

qui ajoute avec une infinie tristesse : « — *Vous êtes purs, mais non pas tous* ».

Jésus continue sa mission de charité, il passe de l'un à l'autre, versant l'eau purifiante sur ces pieds qui iront porter son Évangile aux extrémités de la terre ; tendre-



ment, il s'incline devant chacun, et les apôtres émus contemplant le Maître si beau dans son humiliation. Le tour de Judas est venu ; il demeure raide, crispé, il détourne la tête pour ne pas voir le regard d'affection et de reproche dont Jésus l'enveloppe. Et l'eau coule sur ces pieds qui tout à l'heure le porteront chez les ennemis du Christ ; l'eau coule, et la souillure demeure.

Jésus s'est relevé, il a repris ses vêtements, il se met à table en disant :

« — *Savez vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Maître et le Seigneur, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que ce que je vous ai fait, vous le fassiez aussi. En vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que le maître qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous serez heureux, pourvu que vous les pratiquiez* ».

Les apôtres se taisent confus, car tout à l'heure encore, ils se sont disputés les premières places, et tout bas, ils ont cherché à se donner la prééminence. Jésus reprend :

« — *Je connais ceux que j'ai choisis, mais il faut que l'Écriture s'accomplisse. Celui, qui mange du pain avec moi, lèvera son talon contre moi. Dès maintenant je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous connaissiez qui je suis quand elle arrivera. En vérité je vous le dis : quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit, et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé* ».

Le festin s'achève, l'agneau a été partagé entre les convives ; chacun à leur tour ils trempent une laitue amère dans le charoseth ; souvent les mains se rencontrent. Malgré son désir ardent de faire la Pâque avec ses bien-aimés, Jésus est triste, la présence de Judas l'opprime :

« — *En vérité, s'écrie-t-il, un de vous me trahira* » (1).

Interdits, désespérés, les apôtres se regardent, ils sentent

(1) S'-Jean, XIII, 6-22.

en leur cœur un amour sincère, et le Christ les accuse de trahison, Lui, le Maître qui voit à nu le fond des âmes. Ils doutent d'eux-mêmes plutôt que de sa parole et chacun honteux demande :

« — *Est-ce moi, Seigneur ?* »

« — *En vérité, répond Jésus, celui qui met la main au plat avec moi, c'est celui-là qui me trahira* ».

Judas est sur le point de tremper sa feuille de laitue dans le charoseth, il sent la main de son Maître toucher la sienne, et il ne craint pas d'interroger :

« — *Est-ce moi, Seigneur ?* »

« — *C'est toi* », lui dit Jésus à voix basse, puis, parlant aux autres apôtres, il leur déclare : « — *Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit de lui. Mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme est trahi. Il vaudrait mieux qu'il ne fût jamais né* » (1).

Le traître reste insensible ; la crainte ne peut plus pénétrer jusqu'à son cœur endurci ; le Maître s'est abaissé devant lui, il l'a regardé tristement comme un père regarde son fils coupable avec le désir de pardonner, Judas ferme les yeux, il ne veut pas voir la bonté du Christ, plus belle, plus rayonnante que le rayon de soleil qui illumine en ce moment la divine figure.

(1) S<sup>t</sup>-Matthieu, XXVI, 21-26.

---



### Institution de l'Eucharistie

Debout, les yeux levés au ciel, le Christ ne semble déjà plus appartenir à la terre. Son visage resplendit d'une beauté immatérielle, les apôtres le regardent ravis, attendant un enseignement, un ordre, une promesse. Leur vie paraît suspendue, le silence est profond. C'est le moment où les pains azymes doivent être partagés. Jésus prend un de ces pains, le bénit, et le brise en morceaux ; puis, avec une tendresse infinie, il regarde ses bien-aimés, en leur disant :

« — *Prenez et mangez, ceci est mon corps* ».

Les apôtres comprennent cette réalisation de la promesse faite jadis à Capharnaüm : « *Je suis le pain vivant descendu du ciel... le pain que je donnerai c'est ma chair, pour la vie du monde* ».

Ils ont faim de ce pain qui va les unir à Dieu dans l'union la plus forte, la plus intime, la plus étroite qui soit. Ils mangent le pain, et désormais ils ne seront plus que les membres du Christ qui vivra en eux ; leur langue annoncera la parole de Dieu ; leurs pieds, leurs mains travailleront pour leur Maître, leurs intelligences s'éclaireront des lumières divines, leurs cœurs s'embraseront de l'amour qui passe tout autre amour. Jésus est en eux, sa joie les fait rayonner. Jean, enivré par ce bonheur ineffable, laisse tomber sa tête sur l'épaule du bon Maître, il

ne parle pas, mais il écoute la voix aimée qui retentit, si douce, au fond de son cœur. Judas, lui aussi, a mangé le pain vivant, et un sourire mauvais se joue sur ses lèvres, sourire de dédain et de défi.

L'heure de l'action de grâces est venue, le Christ emplit la dernière coupe, il la bénit, et la faisant circuler parmi ses apôtres, il leur dit :

« — *Buvez en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour beaucoup, pour la rémission des péchés* » (1).

Les apôtres se sont désaltérés à la source qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ; ils se sentent forts, généreux, ardents ; leurs yeux se fixent sur le Maître dans une extase d'amour. Jésus s'est donné et, dans chacune de ces âmes, il jouit de la joie, de l'amour qu'il apporte. Non-seulement il voit ses apôtres, mais il se donne d'avance à ces innombrables chrétiens qui viendront à lui affamés et altérés et qu'il renverra heureux. Pour ceux-là, le Christ a une prière ardente, il les confie d'avance à ses apôtres lorsque, leur donnant sa toute-puissance, il leur dit :

« — *Faites ceci en mémoire de moi* » (2).

Les cantiques de l'Hallel retentissent : jamais Pâque n'a été terminée par une action de grâces aussi fervente ; les apôtres savent le don de Dieu, et leurs voix ne peuvent s'élever assez reconnaissantes pour remercier. Ils n'ont plus qu'un seul cœur dans leur union au cœur de Jésus. Cependant, la voix du Christ s'élève bien triste au milieu de cette joie :

(1) Saint Matthieu, XXVI, 26-29.

(2) Saint Luc. XXII, 20,

« — *Voici la main du traître qui est avec moi à table* ».

Jean, sûr de son amour, sûr de son dévouement, ose cette fois regarder Jésus, cherchant à lire dans les yeux du Maître quel est le maudit. Pierre tout bas murmure :

« — *Qui est-ce ?*

« *Maître, qui est-ce ?* » répète l'apôtre aimé.

Jésus a pitié de cette affection qui s'inquiète et répond à voix basse :

« — *Celui à qui je présenterai le morceau de pain, trempé dans ce plat* ».

Judas, l'homme de Kérioth, a reçu le pain que les autres apôtres considèrent comme une marque d'amitié ; un démon semble entrer dans son âme ; la haine le défigure, il s'agite impatient d'aller chez les ennemis du Christ. Très doux, Jésus lui dit :

« — *Ce que tu fais, hâte toi de le faire* » (1).

Le traître obéit avec empressement, il sort, il va chercher les bourreaux de son Maître. Le soleil a disparu derrière la montagne de Sion, mettant sa teinte d'or dans le crépuscule rose. Une paix singulière règne dans ce Cénacle, une paix lumineuse et joyeuse comme la fin de cette journée de mars. A la veille de quitter ses disciples, le Christ leur parle avec une tendresse émue ; le traître parti, rien n'arrête plus sa douce familiarité.

« — *Mes petits enfants, dit-il, je ne suis plus que pour peu de temps avec vous. Vous me cherchez et ce que j'ai dit aux Juifs : Là où je vais vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant. Je vous donne un*

(1) St-Jean, XIII, 26-28.

*commandement nouveau que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est en ceci que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres ».*

Une grande tristesse s'empare des apôtres, leur joie était faite de la présence de Jésus; leur âme s'est transfigurée par le don divin et déjà l'heure de la séparation va sonner. Pierre se révolte, il veut suivre le Christ.

« — *Seigneur, où allez-vous?* » demande-t-il.

« — *Là, où je vais, tu ne peux me suivre, mais tu me suivras plus tard* » (1).

Pierre n'accepte pas de délai : uni au Christ, il se sent courageux. prêt à toutes les souffrances, mais la séparation l'épouvante.

« — *Pourquoi ne pourrai-je pas vous suivre?* dit-il. *Je donnerais ma vie pour vous.* »

C'est le même élan d'amour qui jadis le faisait s'élaner sur les flots au-devant de Jésus. Son maître sourit et pour montrer à l'apôtre que la force qui l'anime ne lui appartient pas, lui dit-il :

« — *Tu donneras ta vie pour moi. En vérité, en vérité, je te le dis, avant que deux fois le coq ne chante, tu m'auras renoncé trois fois* ».

Pierre se tait humilié, honteux, déchu aux yeux des autres disciples de son rang de chef; déjà ils discutent entre eux quel sera désormais le premier des apôtres. Les voix s'élèvent mécontentes et Jésus les rappelle à l'humilité par le souvenir de ce qu'il a fait.

(1) Saint Jean, XIII, 31-38.

« — *Pour vous, dit-il, que le plus grand devienne le moindre, et que le premier se fasse le serviteur. Car lequel est le plus grand celui qui est à table ou celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Or, moi j'ai été parmi vous comme le serviteur?* »

Le bon Maître prend pitié de la douleur manifestée par son apôtre.

« — *Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, et toi lorsque tu seras converti, affermis tes frères* » (1).

Le Christ voit tous les ennemis qui menacent son Église, les luttes incessantes que les chrétiens auront à soutenir. Les apôtres qu'il envoyait jadis à travers la Galilée sans bourse, sans sac et sans chaussures et qui recevaient partout une généreuse hospitalité, vont être maintenant traqués comme des bêtes fauves : ce sera la guerre cruelle, acharnée, sans merci. Jésus les en prévient :

« — *Que celui qui a un sac le prenne, et une bourse également, que celui qui n'en a point vende sa tunique et achète une épée. Car je vous le dis, il faut que cette parole s'accomplisse en moi. Il a été mis au rang des scélérats* ».

Déjà les apôtres ont bondi sur leurs armes, ils veulent défendre leur Maître.

« — *Seigneur, voici deux épées,* » disent-ils.

« — *Cela suffit* », répond Jésus voyant qu'ils n'ont pas encore saisi sa pensée.

(1) Saint Luc, XXII, 31-38.

**Après la Cène**

Le crépuscule tombe, la vaste salle s'assombrit, les convives se rapprochent; leurs têtes se penchent toutes vers Jésus : c'est l'heure des adieux, l'heure dont ils se souviendront toujours. Les apôtres regardent leur Maître, comme s'ils voulaient graver au fond de leur cœur le visage bien-aimé. La voix du Christ se fait infiniment douce :

« — *Que votre cœur ne se trouble point, dit-il. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Et lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin* ».

Tant de fois les apôtres ont été déçus dans leur rêve de gloire qu'ils ne comprennent pas : ils sont venus à Jérusalem comme au royaume attendu, et maintenant le Christ parle de les quitter, de poursuivre sa course. Thomas demande : « — *Seigneur, nous ne savons pas où vous allez, comment pourrions-nous en savoir le chemin ?* »

Chaque jour, les onze ont vu leur Maître, ils l'ont suivi ; devant eux il a multiplié les miracles, près d'eux il a mené une vie simple, humble, mortifiée ; de ses discours

la vérité éternelle a jailli comme des traits de flamme, et les apôtres n'ont pas vu encore la route qui conduit au ciel.

« — *Je suis la voie, la vérité et la vie, personne ne vient au Père si ce n'est par moi* », leur dit Jésus.

Sans l'avoir pleinement deviné, les apôtres suivent depuis trois ans ce chemin ouvert par le Christ; pour entendre ses paroles de vérité, ils ont tout quitté; en ce moment sa vie les fait vivre, le Dieu vivant repose dans leurs cœurs, et ils attendent encore une manifestation glorieuse, éclatante de la présence divine :

« — *Montrez-nous le Père, cela nous suffit,* » demande Philippe.

« — *Il y a trois ans que je suis avec vous, répond le Sauveur, et vous ne me connaissez pas. Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père... Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Croyez-le du moins à cause de mes œuvres... Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai afin qu'Il soit glorifié dans le Fils.*

« *Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et moi je prierai le Père et il vous enverra un autre Paraclet... L'Esprit de vérité que le monde ne peut pas recevoir parce qu'il ne le connaît pas. Mais vous, vous le connaîtrez parce qu'il demeurera en vous* ».

Cette promesse ne répond pas à la grandeur, à la majesté qui, selon les apôtres, doit signaler la venue de Dieu :

« — *Seigneur, demande Jude, d'où vient que vous vous manifestez à nous et non pas au monde?* »

« — *Si quelqu'un m'aime, répond Jésus, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde pas mes paroles.*

« *Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous. Mais l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom vous enseignera toutes choses et vous rappellera ce que je vous ai dit. Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix... Que votre cœur ne se trouble pas, et qu'il ne s'effraie pas. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviens à vous ».*

Tout à l'heure effrayés, inquiets, les apôtres se rassurent ; en leur âme, ils goûtent la douceur de la paix divine qui leur est non plus seulement promise mais donnée, ils entonnent joyeusement les dernières hymnes de l'Hallel. Le cantique d'actions de grâce ne parvient pas seul aux oreilles de Jésus ; il entend aussi les discussions entre Judas et les princes des prêtres. Le traître prépare l'arrestation, il réunit les hommes d'armes. Et le Christ dit à ses bien-aimés :

« — *Le prince du monde vient, et il n'a aucun droit sur moi, mais il vient afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que le Père m'a ordonné. Levons-nous, sortons d'ici » (1).*

(1) S'-Jean, XIV.

---



**Sur la route de Gethsémani**

La nuit est calme et lumineuse : au ciel, les étoiles brillent ; la lune monte doucement. Partout, dans les champs, des feux sont allumés, projetant au loin leurs reflets rougeâtres. Sur la colline d'Ophel, près de la fontaine de Siloë, les vignes en fleur s'argentent au reflet de la lune, elles répandent un parfum pénétrant et capiteux ; leurs bourgeons gonflés de sève, d'où s'échappent les petites feuilles encore rousses, promettent d'abondantes vendanges ; à terre, des rameaux secs ou seulement fanés témoignent que les ceps viennent d'être émondés.

Le Christ s'arrête un instant, auprès d'une de ces vignes, et il la montre à ses apôtres :

« — *Je suis, dit-il, la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi, il le retranchera, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émondra afin qu'il porte plus de fruit. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez pas non plus, si vous ne demeurez en moi* ».

La Passion est proche ; déjà dans la maison de Caïphe, les conjurés arrêtent leurs dernières dispositions, l'heure

s'avance, et Jésus rappelle aux siens la parole du prophète :

« — *Ils m'ont haï sans sujet... Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez pas scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. Et ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi* ».

Les apôtres écoutent tristement ces prédictions. Boire le calice de Jésus leur paraissait doux, mais le départ de leur Maître leur enlève tout courage ; ils frémissent, la voie du ciel sans la présence de Jésus leur paraît sombre comme cette vallée de Josaphat qui s'ouvre sous leurs pieds. Cependant, selon sa promesse, le Christ ne les laissera pas orphelins, il leur enverra le Paraclet. Bientôt même il reviendra vers eux :

« — *Encore un peu de temps, dit-il, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps et vous me verrez parce que je m'en vais auprès du Père* ».

Déconcertés, les apôtres se regardent l'un l'autre, ils n'osent interroger leur Maître.

« — *Vous êtes maintenant dans la tristesse, leur dit Jésus, mais je vous verrai de nouveau et votre cœur se réjouira et personne ne vous ravira votre joie.*

« *L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père. En ce jour-là, vous ne demanderez pas en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous, car le Père vous aime lui-même parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu* ».

Les onze partagent tous l'élan de foi, qui, un jour, avait jeté Pierre aux pieds du Christ, et lui avait fait dire : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ».

« — *Maintenant, disent-ils, nous savons que vous savez toutes choses... voilà pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu* ».

Autour d'eux, dans ces champs solitaires, c'est la paix profonde ; seul le murmure du Cédron, le bruissement des feuilles vient animer le silence. Tout à l'heure, le cliquetis des armes, les imprécations, les menaces retentiront en ces lieux même ; les apôtres qui viennent d'imiter le cri de confiance jeté par Pierre, imiteront aussi sa fuite devant la mer en courroux, et Jésus souffre par avance de cet abandon :

« — *Vous croyez à présent, dit-il aux disciples. Voici que l'heure vient, elle est déjà venue, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et où vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. Dans le monde vous aurez des afflictions ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde* » (1).

Pressés autour de leur maître, les apôtres sont vraiment les branches attachées au cep ; les rameaux ne sont pas plus étroitement liés à la vigne ; il semble que nulle épée ne pourra trancher le lien puisqu'en ce moment tous répètent à l'envi, le mot de Thomas : « Allons et mourons avec lui ».

---

(1) S<sup>t</sup>-Jean, XV et XVI.

### La Prière du Christ

Sous l'ombrage noir des cèdres, le Cédron coule encaissé entre des ravins profonds : aujourd'hui ses flots se teintent du sang des victimes immolées pour la Pâque ; c'est par milliers que les agneaux blancs ont été sacrifiés sur les autels, mais l'Agneau de Dieu n'a pas encore consommé son sacrifice. Il est là, vivant, arrêté avec ses apôtres sur les bords du torrent sombre, il tourne le dos à la ville sainte.

Le bruit des chants joyeux, des trompettes triomphantes parvient jusqu'à eux : au delà du Cédron, plus loin que la vallée de Jéhovah, le mont des Oliviers se dresse fleuri et embaumé, Jésus contemple avec amour le Gethsémani douloureux, où il va offrir la victime dont toutes les autres n'ont été que la figure.

Au moment de franchir le pont qui le sépare du lieu de l'agonie, le Christ lève les mains vers le ciel ; il prie non comme un homme, mais comme un Dieu tout-puissant. Les apôtres se taisent, le Maître ne parle-t-il pas au nom de tous les siens ?

*« — Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie en donnant, selon la puissance que vous lui avez accordée sur toute chair, la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or, la vie éternelle*

*c'est qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire. Et maintenant, glorifiez-moi, vous Père, auprès de vous-même de la gloire que j'ai eue auprès de vous avant que le monde fût.*

*« J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde... Tout ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi ; et j'ai été glorifié en eux, et déjà je ne suis plus dans le monde, mais eux sont encore dans le monde, et moi je viens à vous. Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés afin qu'ils soient un comme nous. Lorsque j'étais avec eux, je les gardais en votre nom. Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, et aucun d'eux ne s'est perdu si ce n'est le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Mais maintenant je viens à vous, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient ma joie complète en eux-mêmes.*

*« Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi, non plus, je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal... Comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde ».*

Le Christ contemple la mission bénie de ses disciples ; ils iront comme lui à travers le monde, ils passeront en faisant le bien ; Jésus présent dans leur cœur rayonnera en eux, le règne de Dieu s'établira par la prière, par le travail, par le sacrifice.

Mais l'amour de Jésus n'est pas réservé à ses seuls apôtres : il est le bon Pasteur, d'avance il ouvre les bras à toutes les âmes fidèles qui croiront en lui, il les porte pour ainsi dire jusqu'au Paradis.

*« Ce n'est pas seulement pour eux (mes apôtres) que je prie, mais aussi pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous soient un comme vous, Père, êtes en moi, et moi en vous, afin qu'ils soient un comme nous sommes un..... »*

*« Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi pour qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. »*

*« Père juste, le monde ne vous a pas connu, mais moi je vous ai connu et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et moi aussi en eux » (1).*

Le Christ quitte Jérusalem, la ville ingrate et splendide où il est venu comme dans son propre héritage et qui l'a repoussé, il franchit le Cédron, il marche vers l'agonie, vers la mort, vers la gloire, et Jésus emmène ses bien-aimés.

(1) S' Jean, XVII.

---

## XCIH

### Gethsémani

Au bord du Cédron, appuyé sur les premières pentes du mont des Oliviers, se trouve un vaste domaine nommé Gethsémani, le pressoir d'huile. Là, entre les oliviers centenaires, les vignes s'étagent sur le coteau ensoleillé, les lilas agitent leurs branches fleuries dont le parfum âcre se mêle à celui des premières roses.

Les palmiers balancent leurs éventails comme pour protéger du soleil trop vif les ricins et les myrtes. Des anémones rouges couvrent déjà le sol et la haie épineuse, formée de cactus, semble être un rempart de feu.

Nul bruit extérieur ne parvient jusqu'à cette retraite ; depuis longtemps les oiseaux ont chanté leur prière du soir, il est dix heures lorsque le Christ ouvre la porte du jardin. Bien souvent déjà, il est venu ainsi la nuit prier et se reposer avec ses disciples, loin des Pharisiens hostiles, loin du peuple qui l'acclame.

Ce soir, Jésus s'arrête dès le seuil de l'enclos, il se retourne pour jeter un dernier regard de pitié vers ce Temple magnifique qui, sous les rayons de la lune naissante, baigne dans une lueur mystérieuse, et s'élève comme un point lumineux au-dessus de la ville sombre.

Une profonde angoisse étreint le cœur de Jésus ; autour de lui les apôtres se pressent affectueux et dociles.

Le Christ ne veut pas les associer tous à sa douleur :  
 « — *Asseyez-vous*, leur dit-il, *pendant que j'irai là-bas  
 pour prier* ».

Seuls, Pierre, Jacques et Jean, qui ont jadis obtenu la promesse qu'ils boiraient au calice d'amertume, s'enfon-



cent avec leur Maître dans l'intérieur du jardin. La lune qui éclaire la cime des arbres laisse le sol dans une profonde obscurité ; à peine distingue-t-on les racines noueuses des oliviers. Il semble que, dans sa tristesse, le Christ marche au hasard ; des mots entrecoupés s'échappent de ses lèvres : soudain il se retourne vers ses apôtres muets de stupeur :



« — *Mon âme, dit-il, est triste jusqu'à la mort, demeurez ici et veillez avec moi* ».

Jésus s'éloigne un peu, il se prosterne quelques instants, il pleure, il gémit dans une douleur indicible; c'est l'heure où lui, la victime choisie, il va expier par sa souffrance tous les péchés du monde. Le Christ se relève: au fond du jardin, voici une grotte profonde où souvent il est venu se reposer; maintenant il s'y retire pour dérober son agonie aux yeux de ceux qui l'aiment. Jésus est seul, bien seul, mais à peine a-t-il plié les genoux que tous les crimes du monde semblent fondre sur lui comme une tempête impétueuse; l'Agneau divin se trouve chargé de toutes les convoitises, de tous les blasphèmes, de tous les crimes; péchés commis à l'origine des temps, péchés qui se commettent à cette heure même, péchés qui se commettront jusqu'à la fin du monde.

Le Christ s'affaisse sous ce poids infâme, ses mains s'accrochent au rocher, mais ses yeux ne peuvent se détourner des sacrilèges, des trahisons, des hypocrisies. Jésus, la sainteté par essence, n'est pas ici un juge, c'est une victime; il a voulu se substituer à tous les criminels, et de son âme angoissée s'échappe un grand cri :

« — *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant qu'il en soit non pas comme je veux, mais comme vous voulez* ».

Dans cette grotte sombre, la solitude devient atroce; le Sauveur va chercher une seconde de soulagement auprès de ses apôtres. Ils sont là tous les trois: Pierre, toujours si résolu à suivre son Maître; Jean, qui reposait tout à l'heure sur l'épaule de Jésus; Jacques, avide de boire au

calice d'amertume. Le Christ les appelle, et ils dorment. Au milieu du silence, la voix du Christ s'élève bien triste :

« — *Ainsi, dit-il, vous n'avez pu veiller une heure avec moi. Veillez et priez pour que vous ne tombiez point dans la tentation ; l'esprit est prompt mais la chair est faible* ».

Une seconde fois, Jésus retourne vers la grotte ; tandis qu'il demeure prosterné, il voit les bourreaux s'avancer vers lui, les coups de fouet déchirent son corps, il entend les ricanements des soldats ; les cris de haine du peuple : « Crucifiez-le » résonnent avec un écho sinistre ; dans ses mains, dans ses pieds les clous s'enfoncent ; ses membres s'étendent douloureusement sur la croix, sa tête s'incline déchirée par la couronne d'épines, ses lèvres desséchées s'abreuvent de fiel ; c'est l'expiation, due à tous les crimes, dont l'Agneau s'est chargé. Au milieu de ces angoisses, le Christ tend les bras vers ceux pour lesquels il souffre si cruellement, les uns se détournent et passent, d'autres courent à leurs affaires, à leurs plaisirs, beaucoup l'insultent, refusent sa rédemption, d'autres le frappent, profanent son sacrement d'amour ; les meilleurs dorment souvent comme les apôtres.

Brisé par ses souffrances innombrables, par l'abandon des hommes, Jésus tombe la face contre terre ; une sueur abondante l'inonde ; ses cheveux se dressent, et de ses lèvres tremblantes monte une prière :

« — *Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite* ».

Chancelant, épuisé de souffrance, Jésus retourne vers

ses apôtres bien-aimés ; cette fois encore il doit les éveiller car ils se sont assoupis. Ils frissonnent en voyant leur Maître pâle, tremblant, défiguré. Est-ce là le Messie triomphant qu'ils ont contemplé dans la gloire lumineuse du Thabor ? Ils courbent la tête ne pouvant soutenir la vue de cette douleur infinie, comme jadis ils n'ont pu soutenir l'éclat de sa toute-puissance infinie, et lorsqu'ils la relèvent, Jésus a disparu ; son agonie n'est pas achevée.

La prière, que, tout à l'heure, le Christ faisait sur les bords du Cédron, trouve maintenant sa réalisation douloureuse. Il est un avec ses disciples ; tous les malheurs qui les briseront, le brisent ; toutes les maladies qui les frapperont, le frappent ; toutes les persécutions, toutes les calomnies, tous les abandons qui les affligeront, l'affligent ; nulle douleur ne lui est épargnée ; Jésus souffre dans sa chair, dans son intelligence, dans sa mémoire, dans son cœur.

L'union intime de son âme divine avec le Père, semble brisée ; chargé des crimes du monde, il n'est plus qu'un objet de répulsion pour la justice divine.

Le Père qui, au baptême de Jésus, disait : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* », ne se manifeste plus. Prosterné, la face contre terre, le Christ défaille, la sueur coule abondante sur ses membres brisés, c'est une sueur de sang qui traverse ses vêtements et rougit la terre nue ; de sa poitrine haletante s'échappent des gémissements, ses bras s'étendent dans un geste de supplication vers les hommes qui le fuient, qui le méprisent et qui l'oublient.

Le Christ va mourir de douleur, déjà le sang s'échappe

de ses veines, l'agonie ne peut plus durer ; mais lui, qui, pour souffrir jusqu'à la mort, a voulu renoncer quelques heures à sa puissance divine, ressaisit ce pouvoir afin de continuer à souffrir. Il veut vivre encore ; le sacrifice de la croix s'accomplira.

Jésus arrête l'œuvre de la mort qui déjà glace ses membres, il vit pour répéter :

« — *Mon Père : que votre volonté soit faite* ».

Soudain, tandis que Jésus boit la lie du calice d'amertume, un ange descend vers lui et le console. Le Christ voit l'accomplissement de son œuvre, sa charité conquérant le monde, le ciel ouvert aux hommes de bonne volonté. Et Jésus quitte la grotte d'agonie, l'âme joyeuse, acceptant les souffrances cruelles qu'il a vues d'avance, car ces souffrances seront le rachat de ses bien-aimés. Jésus se dirige du côté de ses apôtres qui n'ont pas su veiller près de lui : ils dorment, ils ont failli à leur mission d'amour. Le Sauveur les regarde avec pitié :

« — *Dormez, dit-il doucement, reposez-vous maintenant* ».

Mais ce n'est pas le moment du repos : sur le chemin, des pas lourds retentissent, les pierres roulent sous les pieds des soldats, la porte du jardin vient de s'ouvrir. Jésus appelle ses apôtres.

« — *Voici que l'heure approche, et le Fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons, voici que celui qui doit me trahir est tout près* » (1).

(1) Matthieu, XXVI, 36-47.

---

## XCIV

### L'arrestation

Une troupe armée piétine impatiente à la porte du jardin ; les flammes rouges des torches rabattues vers la terre projettent leurs lueurs d'incendie ; des voix sourdes, le bruit des épées qui s'entrechoquent dans la marche viennent troubler le silence. Les huit apôtres qui veillent, attendant le retour du Maître, voient entrer Judas ; lui aussi porte une lanterne, décidé à poursuivre Jésus jusque dans la retraite la plus obscure. Mais à peine a-t-il franchi le seuil que le Christ paraît devant lui, et l'apôtre infidèle l'entoure de ses bras, le baise sur la joue en disant :

« — *Maître, maître, je vous salue* ».

C'est le signe convenu avec les princes des prêtres, le signe qui doit désigner la victime à la cohorte des soldats :

« — *Mon ami*, lui répond Jésus, *pourquoi es-tu venu ? Judas, c'est donc par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme ?* ».

Les soldats, les membres du Sanhédrin, les princes des prêtres, qui ont voulu veiller eux-mêmes à l'arrestation, s'apprêtent à répondre au signal donné par Judas ; mais le Christ les prévient, il s'avance sur le chemin et demande :

« — *Qui cherchez-vous ?* »

La lune monte à l'horizon ; dans la lumière blanche qui inonde le jardin, Jésus paraît majestueux, invincible, comme autrefois il est apparu aux vendeurs du Temple.

Il parle en maître et, à sa demande, les soldats tremblants répondent :

« — *Jésus de Nazareth* ».

Le Christ vient à peine de dire : « *C'est moi* », que tous foudroyés par sa puissance tombent la face contre terre, les torches s'éteignent, les lanternes roulent sur la route. Très calme, Jésus répète sa question :

« — *Qui cherchez-vous ?* ».

Les assaillants se sont relevés, ils répondent encore :

« — *Jésus de Nazareth* ».

Le Sauveur, fidèle à la protection qu'il a promise aux siens, s'avance vers les gardes du Temple en disant :

« — *Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci* » (1), ajoute-t-il désignant ses disciples.

Simon-Pierre a saisi un des glaives apportés du Cénacle, et, s'élançant sur un soldat nommé Malchus, il lui tranche l'oreille droite. Les gardes reculent, le soldat blessé pousse un rugissement de douleur, les membres du Sanhédrin tremblent de voir échapper leur proie. Mais Jésus arrête l'élan de son disciple :

« — *Pierre, dit-il, remets ton arme au fourreau. Ne dois-je pas boire le calice proposé par mon Père ? Crois-tu donc que je ne pourrais pas obtenir de lui plus*

(1) Saint Jean, XVIII, 4-12.

*de douze légions d'anges, si je voulais les lui demander pour ma défense ? »*

Et, se penchant vers le blessé, Jésus lui remet son oreille, cicatrise la plaie, et calme la souffrance. Les archers timides n'osent encore porter la main sur le Christ, il les appelle avec mépris :

« — *Vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des bâtons. Pourtant j'étais tous les jours avec vous dans le Temple, et vous n'avez pas étendu la main sur moi; mais c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres »* (1).

Épouvantés, les apôtres s'enfuient; les gardes, pressés par les Scribes et les princes des prêtres, accourent, ils saisissent Jésus, lui lient étroitement les mains, le poussent devant eux avec une brutalité d'autant plus grande, qu'ils sont honteux d'avoir reculé devant un homme seul.

Le cortège s'éloigne. Jésus, lié comme un agneau, que l'on mène au sacrifice, ne pousse pas un cri; ses pieds se déchirent aux pierres du chemin, ses mains saignent sous la pression des cordes; il marche avec une hâte plus grande encore que celle de ses bourreaux, il marche vers le lieu de son supplice.

Dans la nuit, le jardin de Gethsémani a retrouvé sa paix; comme aux jours de la récolte, lorsque l'huile coulait à flots des olives broyées sous le pressoir, le sang de Jésus, brisé par la douleur, a inondé la terre; des gouttes brillantes, plus rouges que les anémones de pourpre, marquent la trace de son passage.

(1) Saint Luc, XXII, 52-54.

---

## Chez Anne

Au fond d'une vaste salle, à peine éclairée par des lampes, un vieillard est assis sur des coussins ; il prête l'oreille, attentif aux moindres bruits, sa figure s'illumine d'une joie mauvaise ; ses mains tremblent d'impatience. C'est Anne, l'ancien grand-prêtre qui attend Jésus ; il veut le voir avant le procès du Sanhédrin, il compte sur sa finesse pour obtenir quelque aveu. Depuis longtemps les gardes du Temple sont partis, la nuit s'avance et on n'a pas encore amené le prisonnier. Est-il cette fois encore passé majestueux devant ses agresseurs ?

Mais, dans la cour intérieure, l'atrium, des voix railleuses se font entendre, des pas martèlent le pavé, et, sur le seuil de la salle, éclairé par les torches des soldats, Jésus paraît en pleine lumière.

Le vieux pontife se réjouit ; un sourire cruel plisse ses lèvres minces ; méprisant, il affecte de traiter le Christ comme le chef d'une de ces sectes religieuses qui poussent le peuple à la révolte. Son interrogatoire porte sur la doctrine enseignée par Jésus, sur les instructions données aux disciples. Debout, les yeux fixés sur ceux du faux juge, le Sauveur répond :

« — *J'ai parlé ouvertement au monde, j'ai toujours enseigné dans la synagogue et le temple où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'in-*



*terroges-tu ? Demande à ceux qui m'ont entendu ce que je leur ai dit ; eux, ils savent ce que j'ai dit ».*

Embarrassé, Anne garde le silence ; son mutisme même trahit son mécontentement, et, pour flatter le vieillard, un des gardes s'approche, soufflette le prisonnier en disant :

« — *Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ?* »

« — *Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?* » répond Jésus (1).

Anne renonce à toute discussion, il sent que ses ruses ne viendront point à bout du Christ, mais il sait que de l'autre côté de l'atrium, le Sanhédrin se rassemble chez Caïphe : là, Jésus trouvera des juges décidés à le condamner. D'un geste, Anne ordonne aux gardes de conduire leur prisonnier devant Caïphe, et le vieillard reste seul dans la pièce sombre, contemplant le Christ qui disparaît au milieu des soldats ; les mains liées, Jésus reste sans défense en butte à leurs mauvais traitements.

---

(1) Saint Jean, XVIII, 19-25.

## Le Reniement de Pierre

Pour se défendre du froid, des domestiques ont apporté au milieu de l'atrium un immense vase de cuivre, rempli de charbons ardents : tour à tour, les gardes, les serviteurs du grand-prêtre, les soldats viennent se chauffer près du brasero. Pierre et Jean sont entrés dans la cour, à la suite de leur Maître, avides de nouvelles. Jean s'est glissé jusque dans le vestibule, Pierre demeure assis à côté du feu. L'arrestation de Jésus préoccupe tous ces valets ; ils attendent anxieusement la sortie du prisonnier et n'accordent aucune attention à l'étranger qui se chauffe au milieu d'eux. Cependant, une servante curieuse, énermée par l'attente, remarque Pierre, elle s'arrête devant lui et demande :

« — *N'es-tu pas aussi de ses disciples ?* »

« — *Je n'en suis pas* », répond l'apôtre effrayé.

Mais la femme insiste ; elle assure avoir vu entrer Simon-Pierre avec le Christ, elle s'irrite des dénégations, et, pour éviter toute discussion, l'apôtre s'éloigne du feu, et, se retire près de la porte. A ce moment, dans le silence de la nuit, le chant d'un coq éclate haut et clair. La servante ne s'est pas rebutée ; elle va communiquer ses soupçons à la portière. Celle-ci accourt, reconnaît l'apôtre pour un des amis de Jésus.

« — Assurément, dit-elle, il était aussi avec Jésus de Nazareth ».

Pierre s'irrite : les deux femmes le pressent de questions, des hommes d'armes s'approchent ; à tous, l'apôtre fait la même réponse :

« — Je ne connais point cet homme ».

Pierre est revenu s'asseoir auprès du feu ; peu à peu il



s'enhardit, il cause avec ses voisins, mais son accent le trahit :

« — Certes, lui dit un des serviteurs, tu es aussi de ces gens-là, car ton langage te fait reconnaître » (1).

(1) Saint Matthieu, XXVI, 69-75.

« — *Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ?* » ajoute un garde.

Cette fois l'apôtre ne garde plus de mesure ; par des anathèmes, par des serments, il renie son Maître :

« — *Je ne connais point cet homme* », affirme-t-il.

A ce moment, Jésus paraît entouré de ses gardes : lentement il traverse l'atrium, poursuivi par les ricanements, les moqueries des serviteurs et des soldats. Il s'arrête une seconde auprès de Pierre, le regarde dans les yeux avec une tristesse infinie : pas un mot de reproche ne sort de ses lèvres, mais le chant du coq qui retentit rappelle à l'apôtre infidèle la prédiction de son maître : « *Avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois* » (1).

Tandis que la foule curieuse se presse à la suite de Jésus, Pierre demeure seul ; désolé et fuyant cette cour qui lui est devenue odieuse, il marche comme un insensé à travers la campagne déserte, obsédé par ce remords qui brûle son cœur comme un fer rouge : J'ai trahi mon Maître, j'ai renié mon Dieu. Le regard de Jésus, si doux, si plein de pardon cependant, le poursuit jusque dans cette solitude, les larmes coulent abondantes sur le visage bronzé de l'ancien pêcheur, sa tête s'incline sous le poids du repentir. Rien ne subsiste plus de la présomptueuse confiance de Pierre, une seule espérance empêche sa douleur d'être un désespoir, c'est la promesse faite par Jésus. « *Tu donneras ta vie pour moi* ». Comme, à cette heure, Pierre désirerait être dans

(1) Saint Marc, XIV, 72.

le palais de Caïphe, afin de protéger son Maître, ou au moins de souffrir avec lui; comme il dirait bien haut à tous: Je suis à Jésus! L'apôtre s'élançait vers la colline de Sion; mais non, il s'arrête: des sanglots déchirent sa poitrine, il n'est plus digne de partager la Passion de son Maître.

---

**Devant Caïphe**

Le grand-prêtre, assis sur une estrade peu élevée, préside la réunion nocturne du Sanhédrin. A droite et à gauche les vice-présidents, les conseillers se tiennent prêts à intervenir ; les membres du Grand-Conseil sont accourus nombreux à l'appel de Caïphe ; leurs yeux brillants, leur attitude triomphante, disent toute leur joie de voir devant eux le Christ humilié et prisonnier. Jésus est debout, les mains étroitement liées, sa joue est rouge encore du soufflet reçu chez Caïphe ; ses yeux qui, tout à l'heure, se sont portés sur Pierre, expriment une angoisse profonde ; ses cheveux, collés par la sueur sanglante de l'agonie, tombent en désordre sur ses épaules.

De faux témoins, soudoyés par les membres du Sanhédrin, viennent tour à tour déposer contre Jésus ; leurs affirmations sont vagues, contradictoires.

Caïphe lui même n'ose condamner l'accusé sur de si faibles allégations. Voici deux nouveaux témoins, l'un dit :

*« — Celui-ci a affirmé : Je puis détruire le Temple de Dieu et le rebâtir en trois jours ».*

A cette parole, l'assemblée tout entière frémit ; peu lui importe de condamner un innocent, mais chaque Sanhédrite est prêt à défendre, au prix de sa vie, la moindre

Pierre du Temple. Le grand-prêtre se lève, méprisant le témoignage du second accusateur qui n'est pas identique au premier :

« — *Je détruirai ce temple, fait de main d'homme et, en trois jours, j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme* ».

Il vaut mieux interrompre ces dépositions qui s'anéantissent l'une l'autre ; Caïphe s'adresse à Jésus qui, depuis son entrée dans la salle, est resté immobile, muet, sans un regard pour ses juges. Une première question du grand-prêtre demeure sans réponse ; celui-ci s'impatiente, insiste :

« — *Es-tu le Christ, dit-il, le Fils du Dieu béni ?* ».

« — *Je le suis, et vous verrez le fils de l'homme, assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel* », répond le Sauveur.

Un tumulte indescriptible suit cette déclaration. Le grand-prêtre déchire ses habits sacerdotaux, en criant :

« — *Qu'avons-nous besoin de témoins, il a blasphémé ; que vous en semble ?* »

« — *Il mérite la mort* » (1), répondent cent voix furieuses.

Les juges se transforment en bourreaux, ils se précipitent vers Jésus, le couvrent de crachats, lui meurtrissent le visage de soufflets ; ils déroulent le voile de laine qui couvre sa tête, le lui étendent sur la figure, puis, par un jeu cruel, l'accablent de coups, en lui disant :

« — *Christ, prophétise qui t'a frappé* ».

A leur tour, les valets bondissent sur Jésus ; les gardes,

(1) Saint Matthieu, XXVI, 60-69.

sous prétexte d'emmener le prisonnier, tirent de toutes leurs forces sur les cordes, déchirant les chairs, d'où le sang jaillit avec force.

Un à un les membres du Sanhédrin quittent le palais de Caïphe ; ils sont tranquilles désormais, ils tiennent leur proie et le jour va bientôt paraître ; dans quelques heures ils pourront rendre le jugement légal. Les ennemis du Christ ne dormiront pas cette nuit, ils sont trop anxieux de voir le premier rayon du soleil.

Dans le sombre cachot, où les gardes ont enfermé le prisonnier, la prière du Christ s'élève ardente, prière d'actions de grâces plutôt que de supplication, car cette aurore, radieuse, c'est celle de son supplice. Les mains enchaînées se tendent vers le ciel, les yeux meurtris regardent joyeusement le mince rayon de lumière qui annonce le jour, le cœur de Jésus déborde d'allégresse : il va donner sa vie pour ses bien-aimés.

---



## Seconde Séance du Sanhédrin

A peine les premières lueurs de l'aube ont-elles éclairé la façade orientale du Temple, que déjà les Sanhédrites sont réunis dans la salle du grand Conseil pour juger le Christ. La condamnation est portée, il ne s'agit plus que de lui donner une apparence légale avant d'envoyer Jésus devant Pilate, puisque seul le gouverneur romain a le droit d'appliquer la peine de mort.

Plus pâle, plus faible encore que durant la nuit, le Christ comparait comme un criminel : ses yeux gonflés de larmes ne rencontrent que des regards haineux, car Joseph d'Arimathie, Nicodème et quelques autres, qui ont essayé de plaider sa cause, viennent de quitter la salle, poursuivis par les insultes et les railleries des autres juges.

« — *Es-tu le Christ?* », interroge Caïphe impatient.

Le divin Maître sourit dédaigneusement et répond :

« — *Si je vous le dis, vous ne me croirez pas. Si je vous interroge à mon tour, vous ne me répondrez pas, et ne me renverrez pas davantage* ».

Les juges se taisent, que de fois sont-ils restés muets, incapables de répondre aux questions de Jésus ; mais aujourd'hui peu leur importe la confusion, puisque celui qui menaçait leur pouvoir est prisonnier. Ils ont réduit le Fils de Dieu à l'impuissance ; ils l'ont souffleté, enchaîné ;

dans quelques heures ils l'aurent mené au supplice. Et voici que la victime se redresse, et, regardant ses juges avec cet air souverain, qui souvent les a contraints au silence, Jésus leur dit :

« — *Désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de Dieu* ».

Les membres du Sanhédrin se précipitent vers lui :

« — *Tu es donc le fils de Dieu?* » crient-ils.

« — *Vous le dites (1)* », répond encore une fois le Christ.

Les juges courent à la porte, ils se pressent, ils poussent devant eux le condamné ; la distance est courte entre le Temple et la forteresse Antonia, mais elle semble lognue à leur impatience haineuse.

Nombreux sont les pèlerins qui à cette heure matinale procèdent à leurs ablutions près de la fontaine Siloé ; nombreux sont les fidèles qui, portant un agneau dans leurs bras, montent au Temple pour y faire le sacrifice prescrit ; et tandis qu'ils obéissent aux lois pascales, ils n'ont pas un regard de pitié pour cet Agneau, dont le sang va laver tous les crimes du monde. Dans ces premières heures, c'est un tumulte joyeux, les cantiques retentissent, les voix perçantes des enfants se mêlent aux prières gravement récitées par les vieillards ; nul ne prête l'oreille à la plainte étouffée du Christ, qui chancelle sous les coups dont l'accablent ses gardes.

(1) S'-Luc, XXII, 66-71.

---

## Désespoir de Judas

Blême, hagard, les mains crispées autour de la ceinture qui contient le prix de sa trahison, Judas fend la foule pressée dans le Temple. Il ne voit rien, il n'entend rien ; franchissant le parvis des Gentils, il traverse à grands pas le parvis des Israélites, il gravit les marches du sanctuaire.

Enfin Judas s'arrête ; devant lui sont plusieurs princes des prêtres ; ceux-là même qui ont acheté sa trahison, l'apôtre infidèle leur tend les mains avec un geste de supplication ; trop tard, il a compris son crime ; les traits indicibles de la bonté de son Maître lui percent le cœur, il sanglote :

« — *J'ai péché, crie-t-il, en livrant le sang innocent* ».

Dédaigneux, les prêtres affectent de reconnaître à peine celui que, deux jours plus tôt, ils ont accueilli avec tant de joie.

« — *Que nous importe, disent-ils, cela te regarde* » (1). Puis, sans un regard pour le malheureux qui reste prosterné, ils continuent le sacrifice du matin. Alors Judas se relève brusquement, il jette les pièces d'argent jusqu'au milieu du sanctuaire ; les pièces rebondissent sur les

(1) Saint Matthieu, XXIII, 3-6.

degrés de l'autel tandis que Judas, fuyant comme un fou, quitte le Temple, et parcourt les rues.

Il semble que déjà Jésus paraît devant lui comme un juge, que déjà les mots de condamnation retentissent à ses oreilles ; « Allez, maudit, au feu éternel ».

Sa course s'accélère ; des clameurs parviennent jusqu'à lui : ce sont les vociférations des gardes qui conduisent le Christ au prétoire. Judas va-t-il se retourner, va-t-il se jeter aux pieds du bon Maître. Non, il court plus vite encore, le voici près du Cédron, il entend la douce voix de Jésus qui lui murmure. « Mon ami, qu'es-tu venu faire » ?

Soudain, Judas s'arrête, il attache sa ceinture à un arbre ; d'un geste violent, il serre le lien de cuir autour de son cou. Il a cherché à fuir le remords et, dans son agonie, sa figure se contracte d'une épouvante indicible, ses doigts se crispent plus douloureusement qu'ils ne le faisaient tout à l'heure autour des pièces maudites.

---

## C

### Pilate

Au nord du Temple, l'Antonia se dresse imposante et superbe ; ses assises, creusées dans le roc, sont recouvertes d'un marbre poli, quatre tours fortifiées défendent son enceinte ; sous ses galeries, de nombreux soldats s'alignent en rangs pressés. L'atrium immense, avec ses fontaines jaillissantes, ses palmiers qui se balancent au vent, ses mosaïques éclatantes, atteste le luxe romain. Cette forteresse domine Jérusalem, elle semble, pour les Israélites, une protection ; en réalité c'est une menace perpétuelle et détestée.

L'escorte qui amène le Christ prisonnier est bruyante, un cortège d'étrangers, de curieux, s'est joint aux princes des prêtres, aux Pharisiens ; tout ce monde hurle, s'agite, se bouscule et, de l'Antonia, des officiers accourent en hâte, prêts à réprimer toute sédition. Mais aujourd'hui les Juifs ne menacent pas l'autorité romaine ; ils veulent anéantir la volonté divine, et pour cela ils ont besoin d'une sentence de mort, prononcée par le gouverneur.

Sur le seuil du Palais, cette foule s'arrête ; à la veille de la Pâque, par un singulier scrupule, les bourreaux de Jésus ne veulent pas traverser cette cour qui appartient à des étrangers ; quelques rangées de pierres rouges marquent la limite extrême que les Israélites ne peuvent pas franchir. Lentement Pilate vient à eux, il descend l'escalier

de marbre ; alors, silencieuse, la multitude pousse Jésus au premier rang.

Les vêtements du Christ sont en désordre, des cordes lient étroitement ses mains, une lourde chaîne pend à son cou. Pilate s'étonne, car le bruit des miracles, des prophéties de Jésus est parvenu à ses oreilles.

Il y a cinq jours, le joyeux Hosannah a retenti d'écho en écho jusque dans la forteresse romaine.

Est-ce donc là le roi des Juifs ? Cependant une singulière grandeur émane du prisonnier, Pilate se tourne dédaigneux vers la foule hurlante et demande :

« — *Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?* »

« — *Si ce n'était un malfaiteur, nous ne l'aurions pas livré* », répondent les princes des prêtres.

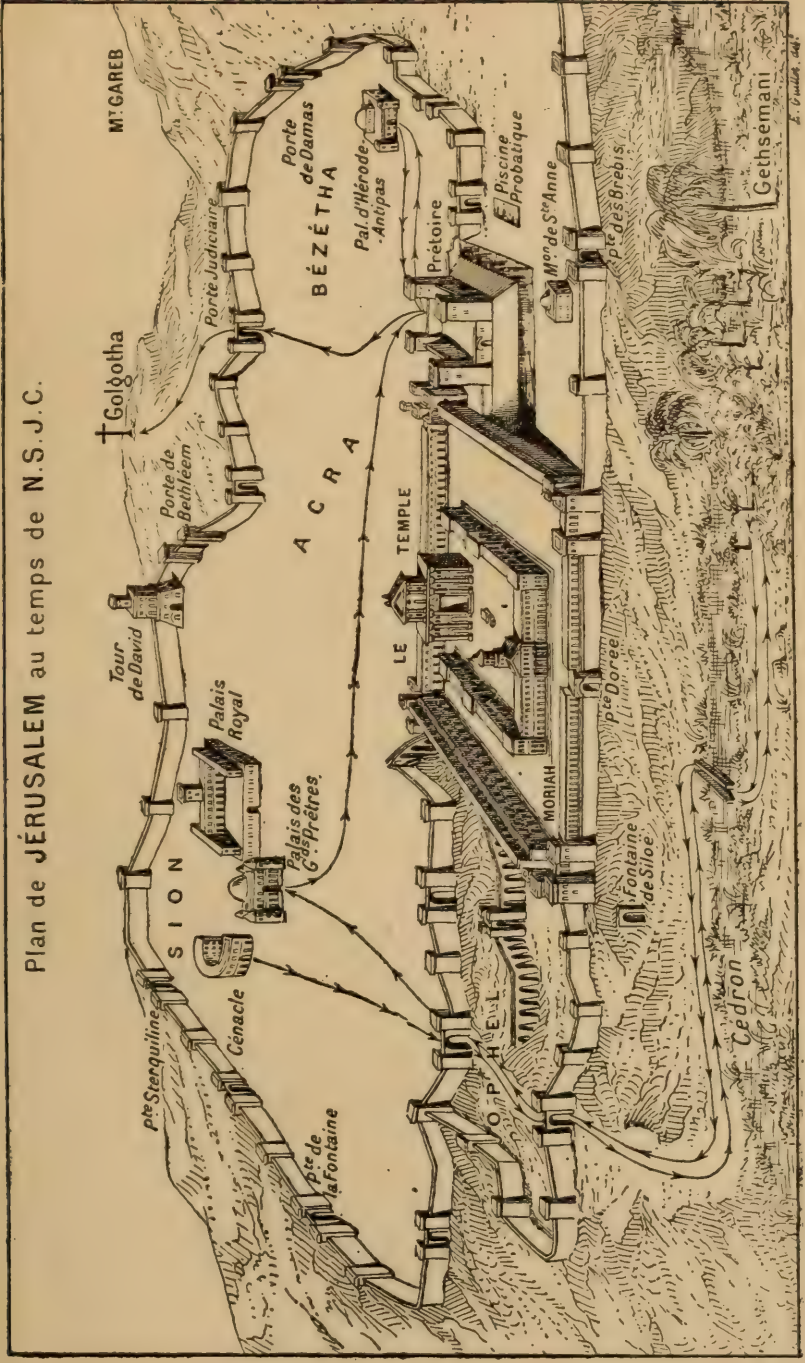
Cette vague accusation, ne contentant pas le magistrat romain, des témoins se présentent nombreux ; les uns accusent le Christ d'être un perturbateur, de soulever les foules ; d'autres, de vouloir empêcher le paiement du tribut ; d'autres, enfin, montrent Jésus comme un ambitieux, impatient de dominer, qui parcourt les villes, les villages, pour se faire proclamer roi, qui est entré à Jérusalem en vainqueur. De toutes ces accusations mensongères, manifestement dénaturées, Pilate n'en retient qu'une seule, le titre de roi accepté ou usurpé par le Christ.

Sur un ordre du gouverneur, Jésus franchit le seuil du prétoire, et, dans la salle du jugement, il comparait majestueux et calme.

— « *Es-tu le roi des Juifs ?* » interroge Pilate.

Cette fois le juge n'est pas, comme Caïphe, décidé d'avance à le condamner ; instinctivement, il admire Jésus,

Plan de JÉRUSALEM au temps de N.S.J.C.



M't GAREB

Golgotha

Tour de David

SION

p'te Stequiline

Cénacle

p'te de la Fontaine

Palais des G. Prêtres

Palais Royal

Porte de Bethléem

Porte Judiciaire

BÉZÉTHA

Pal. d'Hérode - Antipas

Prétoire

Piscine Probatoire

M't de S't Anne

p'te de S'tebris

Gethsemani

LE TEMPLE

MORIAH

p'te Dorée

Fontaine de Siloe

Cedron

ACRABA

E. Guichard del.





il reconnaît en lui une grandeur et une tranquillité inconcevables ; déjà il veut sauver le prisonnier. Pilate se déclare bien haut, étranger au peuple juif.

Et les lèvres du Christ, obstinément fermées devant Caïphe, s'ouvrent volontiers pour répondre :

« — *Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs, mais mon royaume n'est pas d'ici.*

Pilate reste interdit, Jésus n'est certes ni un fou, ni un imposteur, ni un ambitieux et cependant il accepte le titre de roi :

« — *Tu es donc roi ?* » répète le gouverneur.

« — *Tu le dis, je suis roi, Voici pourquoi je suis né, et voici pourquoi je suis venu dans le monde, pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix* ».

« — *Qu'est-ce que la vérité ?* » (1) demande Pilate ; et comme effrayé d'entendre la réponse, il sort précipitamment.

Dehors, les Juifs s'impatientent, mais leurs cris se calment à la vue du gouverneur, et c'est au milieu d'un silence profond que Pilate prononce son arrêt :

« — *Je ne trouve en cet homme aucune cause de condamnation* ».

Des clameurs mécontentes accueillent ce jugement ; de

(1) Saint-Jean. XVIII, 33-39.

nouveaux témoins viennent déposer contre Jésus; les Sanhédrites s'avancent menaçants :

« — *Il soulève le peuple, crient-ils, en enseignant par toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé, jusqu'ici* » (1).

La foule se grossit à chaque minute de nouveaux curieux; l'attente exaspère encore la haine des Juifs, ils rugissent comme des bêtes sauvages, alors Pilate, trop lâche pour tenir tête à l'orage, s'avise d'envoyer Jésus devant Hérode, tétrarque de Galilée, et roi nominal des Juifs.

Des gardes emmènent le prisonnier, et le cortège redescend vers la colline d'Acra, les coups pleuvent sur la victime innocente, des blasphèmes retentissent à ses oreilles; d'une des terrasses qui dominent l'Antonia Pilate surveille cette multitude furieuse qui s'éloigne, et il se réjouit d'avoir retrouvé le calme.

---

(1) Saint-Jean, XVIII, 20-39.

**Hérode**

Vivant au milieu d'un luxe raffiné, n'ayant d'autre loi que son caprice, d'autre frein que la crainte de la puissance romaine, Hérode, le roi des Juifs, souffre d'un mal cruel, l'ennui. Les plaisirs sans cesse renouvelés le lassent, ses merveilleux jardins n'obtiennent même plus un regard ; ses courtisans cherchent en vain à faire sourire leur maître.

Tout spectacle nouveau attire ce tyran efféminé, curieux et oisif ; autrefois la voix de Jean-Baptiste l'a charmé ; la doctrine, annoncée par le prophète, l'intéressait comme quelque histoire merveilleuse, rendue plus vivante encore par les miracles du Christ. Mais un mot de Salomé avait eu raison de cette sympathie, et pour obéir au caprice de la jeune fille, Hérode avait fait décapiter Jean-Baptiste. Depuis, le tétrarque n'a plus connu le repos ; poursuivi par le remords, il a sans cesse devant les yeux cette tête sanglante, et la voix du prophète retentit encore à ses oreilles, impérieuse et menaçante.

Hérode ne connaît pas encore le Christ, il redoute et il désire en même temps voir celui que Jean nommait son maître, celui dont les miracles ont soulevé en Galilée et

en Judée de tels enthousiasmes. Et voici qu'un envoyé de Pilate vient avertir Hérode que Jésus va paraître devant lui comme un prisonnier, comme un criminel.

Déjà, les clameurs d'une foule furieuse parviennent jusqu'au palais. Hérode réunit en hâte ses courtisans, ses conseillers ; les soldats germains et gaulois qui forment l'armée du tyran se massent sous les colonnes du péristyle. Il est temps, car les princes des prêtres envahissent l'atrium, les gardes de Jésus amènent leur prisonnier dans la grande salle du palais.

Hérode considère avec stupeur cet homme ensanglanté, aux cheveux en désordre, aux vêtements déchirés. Il se souvient des paroles de Jean-Baptiste : « Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers ». Il se souvient des prodiges accomplis par le Christ ; les aveugles qui voient, les sourds qui entendent, les morts qui ressuscitent. Et toute cette puissance n'a réussi qu'à le laisser prisonnier, aux mains de ses ennemis.

Anne, Caïphe, les princes des prêtres formulent en même temps leurs accusations :

- Il veut être roi.
- Il soulève le peuple.
- Il a traité Hérode de renard.

Les voix haineuses s'élèvent, les mains se tendent suppliantes et menaçantes à la fois ; le tétrarque prévenu par Pilate s'occupe peu de ces cris. Le prisonnier seul l'intéresse. Il attend quelque parole extraordinaire, quelque prophétie lumineuse, mieux encore quelque prodige. Ses questions se multiplient ; tour à tour, il interroge, il presse, il menace, et Jésus reste muet. Le Christ n'a pas un regard

pour son juge ; il semble indifférent, étranger à cet interrogatoire. Il considère tristement le peuple qui l'entoure, ce peuple juif qui est ici représenté presque dans son ensemble : un roi faible, capricieux et cruel, des prêtres ambitieux, des Scribes menteurs, des Pharisiens affolés d'orgueil ; au dehors, une foule ignorante, grossière, avide de spectacles sanglants.

Voilà le peuple de Dieu, la nation choisie, celle que Jésus est venu sauver et qui le condamne. La tête du Christ s'incline, sa poitrine se soulève gonflée de soupirs mais ses lèvres demeurent closes. A la fin, Hérode est las de parler seul, il n'espère plus de miracle, il ne trouve aucun plaisir à questionner ce prophète qui se tait. Le tétrarque se lève et ordonne de revêtir le Christ d'une robe blanche, insigne de royauté ou de folie. Des ricanelements accueillent cette sentence ; les Pharisiens cachent mal leur déception car nulle condamnation n'a été prononcée ; Hérode n'oublie pas Jean-Baptiste et il n'enverra pas Jésus à la mort. Il le fait reconduire à Pilate. Les soldats insultent du geste et de la voix le roi qui passe au milieu d'eux, revêtu de sa robe blanche ; tour à tour ils le frappent et s'inclinent devant lui ; ils lui jettent sur les épaules un lambeau de pourpre en guise de manteau royal. Hérode s'amuse de ce jeu inhumain ; Jésus n'a point voulu le distraire, lui faire voir quelque prodige, mais les soldats ont trouvé le moyen de dissiper l'ennui de leur maître.

La garde du Christ se reforme ; on le ramène chez Pilate avec ses insignes royaux ; cinq jours auparavant il traversait ces mêmes rues monté sur un ânon ; le sol était

jonché de fleurs et de feuilles ; le peuple de Jérusalem le proclamait roi.

Aujourd'hui ces mêmes bouches qui, si joyeusement criaient « *Hosannah au fils de David* » profèrent des menaces de mort. Des pèlerins nouvellement arrivés se joignent au cortège, ils ne connaissent pas Jésus, ils savent à peine de quoi il est accusé, peu leur importe, ils crient eux aussi : « *A mort, à mort!* »

---

**Jésus ou Barabbas**

Pilate voit avec effroi le cortège des princes des prêtres revenir vers l'Antonia. Il est indécis, inquiet, il voudrait protéger Jésus contre ce peuple furieux, et, en même temps, il craint de mécontenter les puissants Israélites. Anne, Caïphe, et tous les riches Phariséens se montrent impatients d'obtenir ce qu'ils appellent la justice, c'est-à-dire la condamnation du Christ. Du haut de sa tribune, Pilate cherche vainement à calmer l'agitation :

« — Vous m'avez présenté cet homme, dit-il, comme portant la nation à la révolte ; et voici que, l'interrogeant devant vous, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez. Ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyé à lui, et on ne lui a rien fait qui montre qu'il mérite la mort. Je le renverrai donc après l'avoir châtié ».

Des clameurs bruyantes répondent à ce jugement ; Pilate s'affole, ne voulant pas condamner un juste, et, tenant à se concilier les princes des prêtres, il ne sait à quoi se résoudre. Et, comme pour augmenter son embarras, un serviteur accourt du palais et lui apporte un message de sa femme, le suppliant de ne prendre aucune part à la condamnation du Christ, car elle a été fort tourmentée en songe à cause de lui.

Le procureur romain, incapable de prendre une

décision, s'en remet au jugement du peuple. Chaque année, il est d'usage, pendant la Pâque, d'accorder au peuple juif la grâce d'un criminel ; voici des milliers d'Israélites qui montent vers l'Antonia prêts à réclamer ce privilège.

Pilate voit là un moyen de salut pour le prisonnier, car Jésus n'a-il pas passé parmi ce peuple en faisant le bien ; il a soulagé tant de misères, guéri tant de maladies que le magistrat romain croit déjà entendre les voix enthousiastes demander la délivrance de Jésus, et il s'avance au-devant de la foule :

« — *Lequel voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus, qu'on appelle le roi des Juifs ?* »

Sans hésitation, la multitude répond d'une seule voix :

« — *Barabbas* ».

Depuis le matin, les envoyés du Sanhédrin ne sont pas restés inactifs ; ils ont parcouru la ville, et par leurs discours mensongers, par leurs menaces, par leurs promesses, par leurs distributions d'argent surtout, ils ont réussi à soulever le peuple contre Jésus. Barabbas est un voleur, un criminel détesté et redouté de tous, mais sa délivrance sera la condamnation du Christ, et les Juifs s'écrient presque joyeusement :

« — *Barabbas* ».

« — *Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé le Christ ?* », interroge anxieusement Pilate ?

« — *Qu'il soit crucifié* ».

La foule devient furieuse, elle n'entend plus les questions du gouverneur romain, les visages expriment une obstination féroce, une haine intense :

« — *Quel mal a-t-il fait ?* » répète Pilate.



« — *Qu'il soit crucifié, qu'il soit crucifié !* » répondent mille voix.

Chacun de ces hurlements retentit dans le cœur de Jésus, il reconnaît des voix qui lui prodiguaient les mots d'affection, de dévouement, qui le pressaient d'être roi. Et des larmes silencieuses coulent sur ses joues, ses joues déjà souillées par le baiser de Judas, par les crachats des gardes, meurtries par les coups des soldats.

« — *Crucifiez-le, nous voulons qu'il soit crucifié !* » Ces cris se prolongent du haut en bas de la colline, ils s'élèvent stridents, impérieux. Les soldats romains sont rangés en lignes correctes, attendant un ordre de leur maître pour refouler cette multitude en démente.

Du geste, Pilate appelle un officier, lui parle à voix basse, et l'officier rentre au palais. Un instant la foule se tait, inquiète. L'attente dure peu car un serviteur paraît dans la cour, il monte les degrés du tribunal, s'incline devant le gouverneur et lui présente un bassin rempli d'eau. Les yeux fixés sur le peuple, Pilate se lave lentement les mains, il les lève vers le ciel puis s'écrie :

« — *Je suis innocent du sang de ce juste. Cela vous regarde !* »

Les juifs joyeux, impatients d'assumer une responsabilité, crient d'une seule voix :

« — *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* » (1).

Le jugement est rendu. Le juge trop lâche a remis son pouvoir aux mains de forcenés qui veulent supplicier Jésus. Et c'est à la sensibilité de ce peuple, plus avide de

(1) Saint Matthieu, XXVII, 17-24.

sang que les bêtes féroces, que par un singulier espoir, Pilate va encore faire appel. En même temps, il pense apaiser la colère des Princes des prêtres en leur donnant une demi-satisfaction. Les Sanhédrites ont traité le Christ d'agitateur, de séditieux, d'ennemi de César, Pilate va le traiter comme tel : Jésus subira le supplice du fouet.

---

### CIII

#### Ecce homo

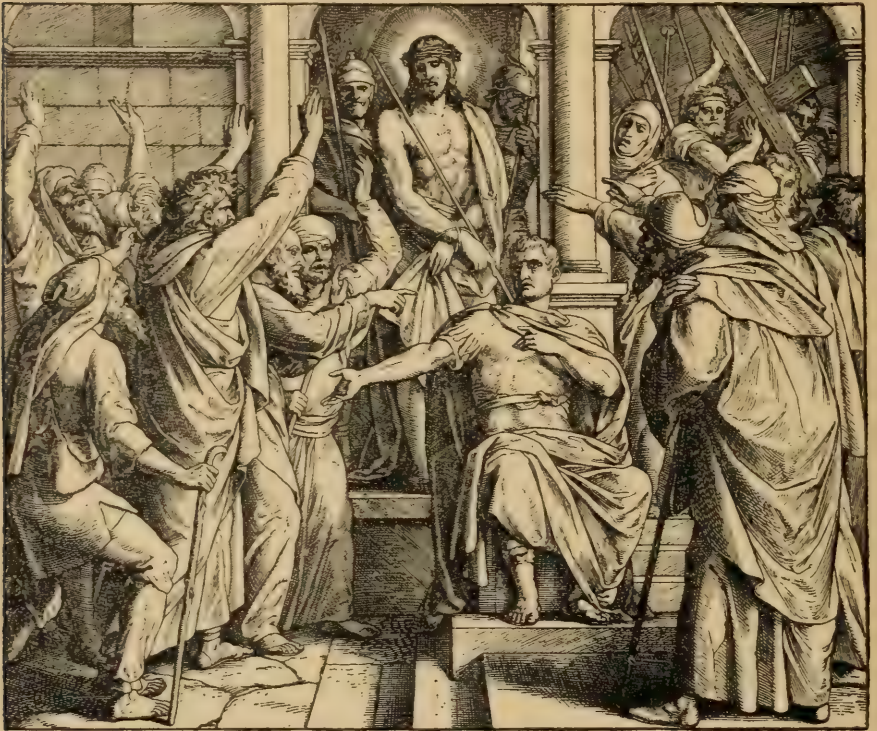
Attaché par les poignets à une colonne basse, le corps complètement nu, les pieds enchaînés, le Christ attend son martyre, et il prie. Les bourreaux s'approchent faisant claquer leurs fouets à quatre lanières.

« — Va, lecteur, crie Pilate, voile-lui la tête et frappe-le avec vigueur et précaution ».

On jette un lambeau d'étoffe sur la tête de Jésus comme pour cacher la divine bonté qui rayonne sur ce visage livide. Les coups pleuvent sur les épaules tendues en avant, les lanières de cuir tracent des sillons bleuâtres, elles s'enroulent autour de la poitrine, ne desserrant leur étreinte que pour frapper avec plus de violence. Les bourreaux sont habiles, nulle partie du corps ne sera respectée ; ils laissent retomber leurs fouets et la peau se déchire, le sang coule à flots, rougissant le pavé de l'Antonia. Jésus s'affaisse, épuisé, il défaille, il va mourir. Non, car ici, comme dans le jardin de Gethsémani, la volonté divine retient la vie prête à s'échapper. Le supplice continue ; au milieu du silence profond, on entend les plaintes des agneaux immolés près de la piscine de Béthsaida, et leurs gémissements ne sont pas plus doux que ceux qui sortent des lèvres desséchées du Christ.

Enfin les bourreaux sont las, ils abaissent leurs fouets aux lanières sanglantes, le lecteur détache le prisonnier.

Pilate n'est pas resté pendant l'exécution. Profitant de son absence, les soldats veulent s'amuser à leur tour ; en hâte, ils ont tressé avec un bourrelet de paille et de longues épines, une lourde couronne, Ils s'approchent de Jésus, lui couvrent les épaules d'un manteau rouge et, fléchissant le genou, ils lui disent :



« — *Je te salue, o Roi !* ».

A coups de bâton, ils enfoncent sur sa tête la couronne dont les pointes accérées pénètrent profondément. Le sang sort par larges gouttes qui tombent sur son visage et se mêlent à ses larmes, et à travers ce voile sinistre les soldats ne voient pas le regard d'amour qui les poursuit. Entre ces mains, qui tant

de fois se sont levées pour prier ou pour bénir, on place un roseau en guise de sceptre et, continuant la cruelle comédie, les bourreaux répètent :

— « *Salut, roi des Juifs.* »

Pilate sort de son palais ; il ne peut retenir un geste d'effroi en voyant l'état où ses soldats ont réduit Jésus ; mais l'horreur du supplice même lui donne quelque espoir de fléchir la haine des Juifs. Qui pourrait regarder sans pitié le Seigneur Jésus ! Le gouverneur romain remonte à son tribunal, il se fait amener le Christ et le montrant à la multitude qui attend sa victime, il dit :

« — *Ecce homo*, voici l'homme ».

Jadis, sur les bords du Jourdain, le Baptiste a dit à Jean et à André : « *Ecce Agnus Dei*, voici l'agneau de Dieu ». Et les jeunes gens se sont mis joyeux à la poursuite de Jésus, leur âme a tressailli d'un bonheur ineffable. Aujourd'hui le mot de Pilate : « *Ecce homo* », n'éveille que des sentiments haineux, cruels :

— « *Enlevez-le ; crucifiez-le* », crie-t-on de toutes parts.

« — *Crucifierai-je votre roi ?* » demande encore le gouverneur.

« — *Nous n'avons d'autre roi que César* » (1), répondent hypocritement les princes des prêtres.

La puissance romaine si longtemps contestée, supportée avec tant de peine, est enfin reconnue, à l'heure où elle permet la condamnation du Christ. Pilate n'apprécie pas cette victoire, il tourne le dos à ces misérables, descend de son tribunal et rentre la tête basse dans son palais.

(1) Saint Jean, XIX, 15-17.

De la plate-forme où le gouverneur l'a laissé, Jésus aperçoit la troupe hurlante de ses ennemis ; les Juifs n'ont pas osé franchir le seuil de l'atrium, quoiqu'ils se reconnaissent les sujets de César, mais ils sont près de la haute porte voûtée, attendant le Christ, comme des bêtes fauves qui reculent, prêtes à bondir sur leur proie. Dans un coin de la cour, on prépare trois croix, une pour Jésus, deux autres pour des malfaiteurs.

Le Christ est si faible qu'il ne peut revêtir tout seul ses habits : des soldats l'aident ou du moins profitent de cette occasion pour lui faire souffrir de mauvais traitements ; ils sont obligés de le soutenir, car ses pieds rouges de sang n'ont plus la force de le porter. Par un effort sublime, Jésus se redresse, et sur ses épaules déchirées, on pose la lourde croix. Lentement le Christ traverse la cour, il franchit la porte ; une clameur le salue ; la foule énervée par l'attente se précipite ; cette fois la victime ne lui échappera plus. Voici Jésus : *Ecce homo*.

---

**La Voie Douloureuse**

Au son des trompettes, le cortège s'ébranle, il sort de l'Antonia, précédé par un centurion à cheval et une troupe de légionnaires ; la foule s'écarte devant le héraut qui porte la sentence de mort écrite sur une tablette, mais nul ne lit l'inscription, car tous les yeux se fixent sur le Christ, défaillant sous sa croix. Derrière lui viennent les deux malfaiteurs portant, eux aussi, le bois de leur supplice. A droite et à gauche marchent les bourreaux, chargés des échelles, des cordes, des clous et marteaux qui serviront au crucifiement. Des gardes entourent les prisonniers. Les Pharisiens, les princes des prêtres escortent leur victime sur des mules richement harnachées. Puis, dans une poussée formidable, le peuple s'élance avec des cris de mort.

Le Christ se hâte, plié en deux sous la croix qui l'écrase, il est plus impatient de donner sa vie pour les hommes, que ses ennemis ne le sont de le voir mourir. Ses pieds chancellent, mais il marche joyeux de pouvoir souffrir infiniment. Au bas de la côte, le terrain se relève en une brusque montée, la route d'Acra commence. Est-ce l'élan imprimé par la multitude, est-ce faiblesse de ce corps

brisé de fatigue, Jésus tombe la face contre terre ? Ni les piques des soldats, ni les bâtons des gardes qui le frappent, ne peuvent le forcer à se remettre en route. Jésus vient de se relever, il reste au milieu du chemin immobile, tremblant, les yeux clos, les traits contractés ; son cœur le presse de monter au Calvaire, et ses membres trop las se refusent à tout mouvement. Les gardes ricangent, les deux autres condamnés l'insultent, car la halte est pénible, sous ce soleil ardent, plus pénible encore pour Jésus dont les plaies douloureuses se collent au manteau de laine.

C'est en tel état que la Vierge Marie aperçoit son bien-aimé. Depuis le Prétoire elle a marché au milieu de la populace hurlante, soutenue par une suprême espérance : rejoindre Jésus. Elle parvient enfin au premier rang. Marie va-t-elle s'élançer vers son Fils, va-t-elle baiser ce visage couvert de sang et de crachats. Mais non ! les gardes la repoussent et Marie tombe défaillante prête à mourir entre les bras de l'apôtre Jean. L'amour plus fort que la douleur la ranime, la mère désolée se redresse, elle répond au regard de Jésus. Dans les yeux de son Fils, la Vierge lit un si intense désir de souffrance, un si ardent amour pour les hommes, une telle union avec la volonté du Père, qu'elle veut partager le sacrifice. Ses larmes se mêleront au sang divin, de son cœur brisé s'exhalera une prière toute-puissante en faveur des hommes coupables ; ses lèvres tremblantes trouveront encore la force de murmurer : « Seigneur, que votre volonté soit faite ».

Cependant la croix qui pesait si lourdement sur l'épaule



de Jésus devient plus légère, un homme se tient derrière le Christ, portant l'extrémité du bois. C'est un jardinier de Cyrène que les gardes ont contraint de soutenir la croix. Il arrive à Jérusalem avec ses enfants, pour offrir l'agneau pascal, et à peine est-il entré dans la ville qu'il est forcé de conduire l'Agneau de Dieu vers le lieu de son immolation. Simon le Cyrénéen s'irrite, il voudrait rejoindre ses enfants, et rejeter le fardeau imposé par les soldats. Mais Jésus s'est retourné, il regarde Simon, et l'homme ne résiste plus; ce n'est plus la contrainte, semble-t-il, mais l'amour qui le force à suivre le Christ. La route étroite et pierreuse tantôt s'engage sous les arcs romains, tantôt s'étend toute blanche entre les vignes, alternative d'obscurité et de lumière aveuglante; la poussière se soulève par grands flots, dans la montée rapide, les cailloux glissent sous les pieds. Le Christ tombe sur les genoux, il se relève pour retomber quelques pas plus loin; autour de lui, on rit, on blasphème; sur son passage, les portes s'ouvrent et de nouveaux ennemis se joignent à la troupe furieuse. Cependant une pieuse femme sort de sa maison, elle vient compatissante auprès de Jésus et lui essuie le visage avec un voile blanc trempé d'eau fraîche, un instant elle contemple la sublime beauté de son Maître puis elle se retire le cœur triste jusqu'à la mort de ne pouvoir le servir davantage. Tout à l'heure, sur le linge qu'elle serre soigneusement, elle reverra les traits adorables que Jésus y a imprimés par un miracle d'amour.

Le cortège reprend sa marche, au milieu des huées et des vociférations; visiblement Jésus est à bout de forces.

Parmi les visages hostiles, il aperçoit quelques femmes qui le regardent avec pitié ; les larmes coulent en abondance sur leurs visages ; elles ne peuvent rester insensibles aux souffrances du Christ, elles accourent vers lui, bravant la colère des soldats. Et Jésus, oubliant son supplice, s'arrête pour les plaindre :

« — *Filles de Jérusalem, dit-il, pleurez surtout sur vous et sur vos enfants... Car s'ils traitent ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec* ».

Jésus regarde avec une tendresse compatissante les petits enfants que ces femmes portent sur leur épaule ou tiennent par la main. Il sait les malheurs inouis qui vont fondre sur Jérusalem : la guerre, le siège, la famine ; il entend les plaintes, les hurlements de douleur. Le Christ souffre, mais il ne peut détourner l'orage qui menace la Ville Sainte. Malgré sa toute-puissance et sa divine miséricorde, Jésus n'arrêtera pas cette tempête comme il a calmé jadis les flots irrités. Les Juifs n'ont-ils pas prononcé leur propre condamnation lorsqu'ils criaient : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ». Les femmes s'éloignent oppressées d'angoisse, elles n'osent plus regarder le Sauveur ; elles marchent silencieuses vers le Calvaire.

L'heure s'avance, les soldats impatients cherchent à hâter la marche du cortège. Jésus chancelle à chaque pas, les gardes le tiennent debout avec de longues cordes nouées autour de son corps. La chaleur devient écrasante ; de gros nuages courent sur le ciel tout à l'heure radieux, le tonnerre gronde au loin. Enfin, le mont du Calvaire se dresse dénudé au milieu de la campagne

riante, son sommet blanchâtre et arrondi le fait ressembler à quelque gigantesque crâne humain.

Jésus gravit la dernière pente, il est haletant, les pierres volent autour de lui, lancées par des mains cruelles; les Galiléens venus pour la Pâque ont établi leurs tentes autour du Calvaire, ils se joignent au peuple de Jérusalem pour insulter le Christ.

Succombant à la douleur, Jésus tombe une fois encore sur le chemin; on le relève, à force de coups on replace la croix sur son dos. Par un suprême effort de volonté le Christ fait encore quelques pas, ses pieds marquent d'une empreinte sanglante les pierres du chemin; les Pharisiens se rassurent, le peuple pousse une clameur féroce: Jésus a gravi le Calvaire, la victime est vivante pour le sacrifice.

---

### Le Crucifiement

Le Cyrénéen a déposé la croix sur le sol, des soldats l'éloignent, et Jésus reste seul auprès de l'instrument de son supplice. Ses membres las ne le soutiennent plus ; il s'affaisse sur les genoux, sa tête alourdie par la couronne d'épines s'abaisse sur sa poitrine ; dans sa prostration douloureuse, il entend les ordres du centurion, les raileries des soldats, les blasphèmes, les insultes, qui montent de la feule massée dans les jardins environnants ; des femmes pleurent, des enfants poussent des cris d'effroi. Les trompettes du Temple annoncent l'immolation de l'Agneau pascal, et appellent les Juifs à la prière. Nul ne les écoute, seul Jésus prie sans relâche ; ses mains meurtries par les cordes se lèvent dans un geste de supplication.

De pieuses femmes ont apporté du vin aromatisé qui doit apporter quelque soulagement aux souffrances de Jésus, les soldats y mêlent du fiel, puis, s'approchant du condamné, ils le lui présentent. Malgré la soif ardente qui le dévore, le Christ n'en veut point boire et les soldats s'éloignent en ricanant.

Le ciel devient de plus en plus sombre, un épais brouillard semble monter de la terre, la multitude s'inquiète

dans l'obscurité croissante, les Sanhédrites s'avancent au premier rang des spectateurs ; on presse les bourreaux de commencer le supplice. Tout est prêt : trois trous profonds attendent les croix, les échelles sont dressées, des soldats viennent d'arracher les vêtements du Christ. Un instant il demeure debout ; il est nu, sanglant, défiguré, son visage livide exprime l'angoisse. Les bourreaux s'avancent, mais, déjà, Jésus s'est étendu sur la croix où il appuie ses membres douloureux avec un tressaillement de joie. Sous les coups de marteau, les clous à large tête s'enfoncent dans ses mains ; les bras tendus à l'excès se disloquent, la chair broyée gémit, des larmes coulent lentement sur ses joues et cependant le Christ se réjouit car la justice divine s'apaise, l'humanité trouve grâce auprès de son Créateur. Les bras de Jésus resteront ouverts aux hommes coupables. Le crucifié les appelle durant son supplice. « Venez tous à moi », répète-t-il en son cœur. Maintenant les pieds sont percés de longs clous, le sang s'échappe à flots comme pressé de se répandre pour les hommes. Enfin on élève la croix, des cordes retiennent le Sauveur sur le bois de peur que sa chair ne se déchire ; bientôt la croix, maintenue par des coins, se dresse sur le Calvaire ; une inscription fixée au sommet désigne Jésus ; les bourreaux se reculent, ils délient les cordes, ils s'en vont. Le Christ reste suspendu à la croix par ses seules plaies ; sa couronne d'épines affaissée par le choc tombe jusque sur ses yeux ; c'est l'heure désirée, attendue, aimée par Jésus, où comme Dieu et comme homme il va se sacrifier.

Un hurlement féroce salue l'élévation de la croix, les

Sanhédrites accourent anxieux de contempler leur victime : le peuple entassé sur les terrasses, sur les pentes du Calvaire, crie et s'agite ; des prêtres lisent soudain avec stupeur l'inscription dictée par Pilate : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Ils s'élancent vers l'Antonia, pour demander à Pilate de changer l'écriteau, mais bientôt ils reviendront la tête basse car cette fois le gouverneur romain s'est montré intraitable, il a répondu : « *Ce qui est écrit, est écrit* » (1).

Aux yeux de tous ceux qui passent sur le Calvaire, la croix s'élève droite et sanglante, et les Juifs déicides, peuvent lire au-dessus de la tête de leur victime : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*.

---

(1) Saint Jean, XIX, 19-23.

### Au pied de la Croix

L'exécution est terminée, le centurion rassemble ses hommes laissant quelques gardes au pied de la croix ; la foule longtemps contenue se précipite au sommet du Golgotha. Des groupes moqueurs passent en riant.

« — *Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même, en descendant de la croix* », crient les uns.

« — *Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions* », disent les autres.

« — *Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même* (1) », murmurent les prêtres.

Cependant quelques femmes et un jeune homme s'arrêtent aux pieds de Jésus, leurs yeux pleins de larmes se lèvent avec une tendresse profonde vers le crucifié : c'est la Vierge Marie, sa sœur Marie, femme de Cléophas, Marie-Magdeleine, Salomé, Suzanne et Jean, le disciple aimé. Depuis le matin ils se sont attachés aux pas du Christ. Ils ont vu la cruelle flagellation, ils ont tressailli de douleur lorsque Pilate a montré Jésus couronné

(1) Saint Mathieu, XXVII, 40-43.

d'épines, en disant : « *Ecce homo* ». Vingt fois sur la route du Calvaire ils se sont élancés pour le secourir, et les gardes les ont repoussés, rien n'a pu les détourner de la voie douloureuse, ils ont enfin rejoint Jésus. Et tandis que Magdeleine, prosternée à terre, embrasse la croix, fait retentir l'air de ses cris déchirants, tandis que sur ses cheveux blonds le sang divin coule goutte à goutte, la Vierge Sainte demeure debout muette et sans larmes. Ses lèvres pâles sont impuissantes à exprimer l'angoisse qui déchire son cœur. Toute la vie semble s'être réfugiée dans ses yeux ; elle regarde mourir le Christ, son fils bien-aimé et son Dieu. Ses mains tremblantes se pressent sur sa poitrine, comme pour y enfoncer le glaive de douleur prédit par le vieillard Siméon.

Jean se tient auprès d'elle comme un fils très tendre, prêt à la soutenir, prêt à l'emmener et tout bas l'apôtre murmure le mot que tant de fois il a prononcé avec amour :

« — Maître ».

Les pieuses femmes pleurent, sourdes aux railleries des passants. A quelques pas de la croix, des bourreaux se disputent ; ils partagent les vêtements de Jésus, son manteau, ses sandales, sa robe, sa ceinture. Il ne reste plus que la tunique tissée d'un seul morceau, celle-ci ne sera pas déchirée, on la tire au sort. Les rires, les blasphèmes des soldats montent comme une dernière insulte vers Jésus.

Tout à coup une profonde obscurité enveloppe la terre, de temps à autre des éclairs sillonnent le ciel, jetant des lueurs de feu et la Vierge aperçoit encore la figure



angoissée de son fils qui paraît lumineuse dans cette nuit obscure.

Les souffrances des crucifiés sont extrêmes, le sang les étouffe, leurs visages se violacent, une soif ardente dessèche leur poitrine. Jésus souffre sans une plainte, son âme demeure dans l'union parfaite avec le Père céleste et il répète comme à Gethsémani : « Que votre volonté soit faite ».

Mais les deux voleurs se révoltent, leur torture les exaspère.

« — *Si tu es le Christ, sauve-toi, sauve-nous* » (1), disent-ils au Sauveur.

L'un blasphème, maudit, l'autre, désespéré, répète les sarcasmes des princes des prêtres :

« — *Sauve-toi toi-même* ».

Le silence se fait peu à peu, les clameurs se calment. Le peuple s'enfuit épouvanté par cette nuit soudaine. Sur le Calvaire, il ne reste plus que les trois crucifiés, la Vierge, les saintes femmes, Jean, quelques soldats et les bourreaux ; un petit nombre de Juifs, retenus par la curiosité demeurent sur les terrasses avoisinantes.

---

(1) Saint Luc, XXIII, 37-38.

### Les sept paroles du Christ

Depuis de longues heures Jésus est demeuré muet ; ni les tourments de la flagellation, ni les fatigues de la voie douloureuse, ni le supplice de la croix ne lui ont arraché une plainte. Lui, le Tout-Puissant, qui, d'un mot peut détruire l'univers, s'est laissé conduire au Calvaire comme un agneau que l'on mène au sacrifice. Les insultes, les imprécations sont montées vers lui, et il n'a pas répondu.

Maintenant ses ennemis l'abandonnent à sa douloureuse agonie ; il les voit redescendre à Jérusalem, il entend encore leurs blasphèmes ; alors le Christ offre en même temps à son Père céleste les offenses des hommes et le sang divin qui coule de toutes ses plaies. Les lèvres desséchées s'entr'ouvrent et de son cœur plus encore que de sa bouche s'échappe cette prière sublime :

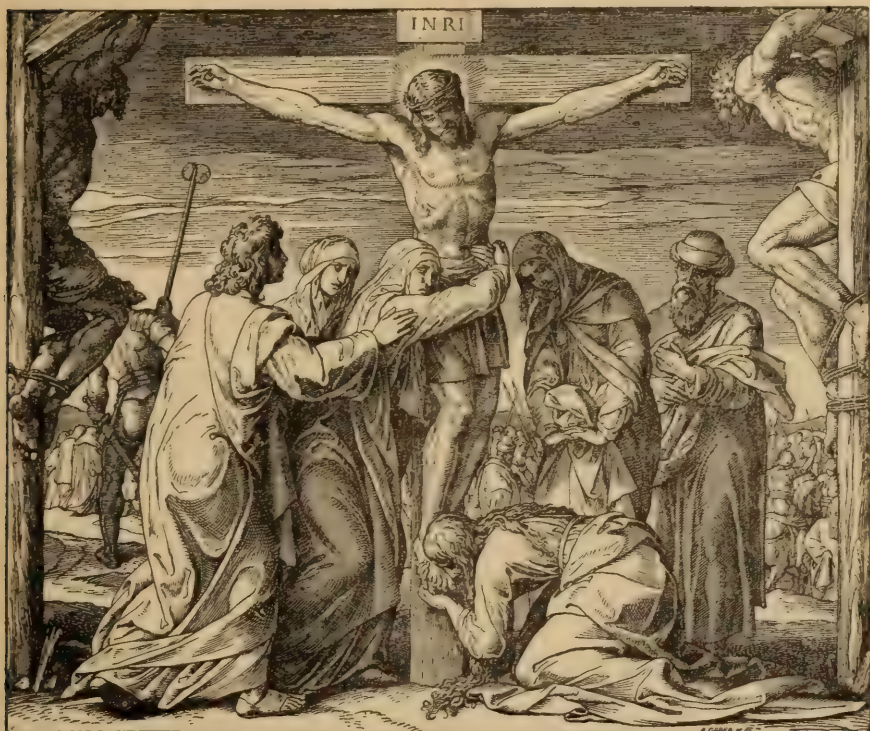
« — *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* ».

Avec quel amour, quelle confiance, quelle autorité le Christ ne prononce-t-il pas ces paroles ! Il est le Fils bien-aimé en qui le Père met toutes ses complaisances. Et comme pour répondre par un miracle au cri de Jésus, voici que la grâce divine pénètre dans l'âme de l'un des larrons, il se tourne vers son compagnon et lui dit :

« — Tu ne crains donc pas Dieu, toi qui vas pourtant mourir ? Si nous souffrons, c'est avec justice, nous recevons le prix de nos crimes, mais lui, quel mal a-t-il fait ? »

Puis, les yeux suppliants, le voleur s'adresse à Jésus :

« — Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé dans votre royaume ».



Le larron a reconnu la divinité du Christ, sa voix se fait humble, confiante, il croit à l'amour que Jésus a pour lui. Le bon Maître lui sourit, il exauce sa prière :

« — En vérité, en vérité, je te le dis, tu seras avec moi dans le Paradis ».

L'autre voleur continue à rire, à insulter le Christ, en

vain la Vierge Marie le regarde-t-elle avec pitié, avec tendresse. il détourne la tête, et il blasphème.

Jésus va mourir, mais il ne veut pas laisser ceux qu'il aime abandonnés. Marie et Jean sont au pied de la croix, le Christ appelle sa Mère :

« — *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils*; » puis, très doucement, il dit à l'apôtre : « *Voilà votre mère* ».

Le Sauveur a tout donné aux hommes, par un sublime renoncement, il leur donne encore sa Mère.

Jean s'incline vers la Vierge avec une tendresse profonde, et Marie lui ouvre les bras, prête à accueillir avec lui tous les hommes, prête à user de son pouvoir pour obtenir leur pardon. Le Christ s'abandonne à l'agonie. Comme au jardin de Gethsémani, il se sent écrasé sous les crimes du monde; la solitude l'opprime, la douleur le brise, le péché dont il s'est chargé semble avoir rompu le lien qui l'unit à son Père, il souffre la plus grande torture de l'enfer : la séparation d'avec Dieu, et il la souffre avec une âme divine, infiniment aimante. L'angoisse étreint son cœur, et de sa poitrine hatelante s'échappe un cri déchirant :

« — *Eli, Eli, lamma sabacthani ?* » C'est-à-dire : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »

Les Juifs, restés près du Calvaire, entendant cette plainte, se mettent à rire, et se disent l'un à l'autre : « *Voyons si Élie viendra le délivrer* ». Plus les hommes l'outragent, plus les hommes le martyrisent, plus le bon Maître veut les sauver, il a un désir immense de consommer le sacrifice qui satisfera Dieu et rachètera les cou-

pables. Et comme une prière au Père céleste qui l'abandonne, comme un appel aux hommes qui le fuient, le Christ dit avec une douleur indicible :

« — *J'ai soif* ».

Cette plainte émeut un des soldats romains, il ne peut comprendre l'ardente soif des âmes qui torture le condamné, mais il compatit à la souffrance causée par l'épuisement, par la perte de sang, il met au bout d'un roseau une éponge imbibée d'eau vinaigrée et la porte aux lèvres de Jésus. Un instant, le Christ semble se ranimer, sa tête se relève, et d'une voix forte il s'écrie :

« — *Tout est consommé* ».

Toutes les prophéties sont accomplies, toutes les fautes sont expiées, toutes les grâces sont obtenues ; comme après la création, Dieu contemple son œuvre, et il est satisfait. Au commencement du monde, Dieu a parlé et tout a été fait, aujourd'hui Jésus souffre, et tout est racheté. La mission du Christ est terminée, lui qui disait aux Pharisiens : « Personne ne me prend ma vie, je la dépose de moi-même, j'ai seul le pouvoir de la donner » ; lui qui a déjoué tous les complots des Juifs, il s'abandonne à la mort avec une parfaite soumission et un amour infini, il prononce une dernière parole :

« — *Père, je remets mon esprit entre vos mains* ».

La tête de Jésus s'incline, un soupir s'exhale de sa poitrine, le Christ vient de mourir.

Un tremblement de terre agite la colline, les rochers se fendent, les pierres des tombeaux sont renversées, la nature tout entière frémit, les Juifs, éperdus, se cachent dans leurs maisons. Le centurion qui gardait le lieu du

supplice s'avance au pied de la croix, et avec une foi digne de Simon Pierre, s'écrie :

« — *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu* ».

Et tous les soldats qui ont assisté à l'agonie de Jésus redisent après lui :

— « *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu* » (1).

(1) Saints Luc, XXIII, 40-41-43; — Jean, XIX, 25-26-27; — Matthieu, XXVII, 47; — Jean, XIX, 30; — Luc, XXIII, 46

---

## CVIII

### La Mise au Tombeau

Au moment où le Christ rendait le dernier soupir, le Moriah a tremblé sur sa base, la porte de Nicanor s'est ouverte avec un bruit effroyable et le voile du Temple s'est fendu en deux, laissant le Saint des Saints exposé à tous les regards. Les princes des prêtres épouvantés ont vu la manifestation de la puissance de Jésus, et anxieux d'enfermer le Christ dans un tombeau, ils sont allés trouver Pilate, le suppliant de faire ensevelir les trois crucifiés avant le coucher du soleil, afin que la Pâque ne soit pas attristée par le spectacle du Calvaire.

Pilate a consenti, des bourreaux sont montés vers le lieu du supplice ; selon l'usage, ils ont brisé à coups de marteau les jambes des deux larrons pour mettre fin à une agonie trop longue, seul Jésus a cessé de vivre ; il n'est point besoin de lui briser les os. Cependant, sur l'ordre du lieutenant, un soldat s'approche du Christ et le frappe à la poitrine d'un coup de lance ; le fer ressort sous l'aisselle gauche, formant une large plaie d'où s'échappe de l'eau mêlée de sang. Le Sauveur a voulu donner pour les hommes jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le soldat Longin, purifié par le sang divin qui a jailli

sur son front, se sent éclairé par une lumière soudaine, il reconnaît en Jésus son roi et son Dieu.

Un timide disciple, Joseph d'Arimathie, qui n'a jamais osé suivre ouvertement le Christ, a trouvé le courage de réclamer à Pilate le corps de son Seigneur pour le faire ensevelir dans un sépulcre neuf qu'il possède sur le Golgotha. Aidé de Nicodème, il apporte les linceuls, les bandes de toile brodée, le suaire, les aromates nécessaires à la sépulture. Les deux amis se hâtent de gravir le Calvaire, le soleil va disparaître derrière les montagnes, et la Loi leur défend de remplir leur pieux office le jour du Sabbat.

Obéissant à l'ordre de Pilate, le centurion abandonne aux disciples le corps de Jésus. Lentement, avec d'infinies précautions, ils le détachent de la croix ; les bourreaux n'ont pas craint d'enfoncer les clous dans la chair vive, maintenant les disciples osent à peine toucher cette chair qui ne peut plus souffrir ; enfin le dernier clou est enlevé et Marie prosternée au pied de la croix reçoit sur ses genoux la tête pâle et sanglante de son fils. Magdeleine baigne une dernière fois de ses larmes les pieds de Jésus. Jean reedit en son cœur l'appel tendre et désolé : « Maître, Maître ».

Les disciples portent le corps de leur Maître jusqu'au bas de la colline, et l'étendent sur une large pierre. La Vierge sainte enlève une à une les épines qui se sont incrustées dans la chair de son Fils bien-aimé, elle lave les cheveux couverts de sang ; débarrassé de toute souillure, le visage paraît radieusement beau dans le calme de la mort, et la Mère de douleurs baise les yeux clos, elle



# LES RELIQUES DE LA PASSION



La sainte Lance de Smyrne. D'après une photographie.



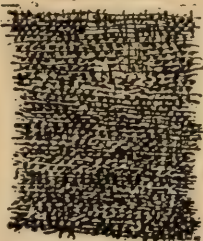
Clou de Trèves.



Clou du crucifiement  
(Ste-Croix de Jérusalem, à Rome).



Tunique de Trèves.



Tissu de la tunique d'Argenteuil.



L'Épine.



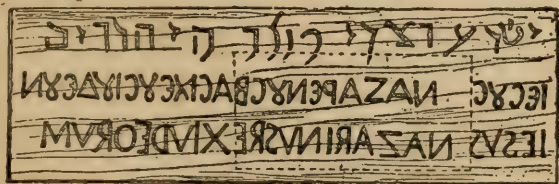
Cercle de jone de la sainte Couronne  
Notre-Dame de Paris. (Ancien reliquaire.)



La couronne d'épines. (Nouveau reliquaire  
ciselé par la maison Poussielgue-Rusand.)



Le voile de Véronique  
(Saint-Pierre de Rome).



Titre de la Croix (Ste-Croix de Rome).



Colonne de la Flagellation.



baise les lèvres muettes, elle contemple à travers ses larmes son Jésus adoré, puis son regard s'élève vers le ciel avec une ardente prière et une espérance invincible.

Les disciples ont achevé la funèbre toilette, le corps du Sauveur, enveloppé de linges enduits d'aromates est recouvert d'un linceul ; un double capuce est posé sur la tête ; tour à tour les amis de Jésus viennent déposer un baiser sur le front du Maître, puis la Vierge rabat le dernier voile sur le visage bien-aimé et le fixe par une bandelette de toile autour du cou.

Déjà l'ombre envahit le jardin, les trompettes du Temple vont annoncer le commencement du sabbat. Marie a voulu suivre son fils jusqu'au sépulcre. Elle pénètre dans la grotte sombre, elle voit le corps couché sur la pierre froide, et sa voix brisée de larmes, entrecoupée de sanglots, s'élève encore pour chanter le cantique de louange de David. Appuyée sur le bras de Jean, l'apôtre aimé, la Vierge demeure debout. Enfin les serviteurs de Joseph et de Nicodème roulent la lourde pierre qui doit fermer le sépulcre ; dans l'obscurité croissante, les premières étoiles commencent à briller : c'est le jour du Sabbat.

Lentement, comme à regret, Marie, Jean, les saintes femmes, les disciples quittent le jardin : au milieu de leur douleur, ils obéissent encore à la Loi. Les anges seuls resteront près du corps du Sauveur Jésus, tandis que son âme ira porter la vie, la joie, à toutes les âmes justes qui l'attendaient dans les Limbes.

---

**Résurrection**

Un tremblement de terre agite le Golgotha : des éclairs brillent, jetant une clarté intense sur le sépulcre ; soudain la lourde pierre qui le ferme tombe avec fracas, et un ange paraît triomphant. Les gardes, que les princes des prêtres ont envoyé pour veiller près du tombeau, sont renversés par la commotion et demeurent étendus à terre, immobiles et comme morts.

L'aube blanchit à peine ; seules quelques lignes roses dans le ciel annoncent les clartés du jour qui commence. Déjà quelques femmes gravissent le sentier qui monte au Calvaire : ces femmes ont quitté leur demeure pendant la nuit, afin d'être plus tôt auprès du sépulcre. Saisies d'effroi en sentant la terre trembler sous leurs pas, elles n'osent plus avancer. Bientôt pourtant l'amour l'emporte sur la crainte ; Marie-Magdeleine, la première, s'élançe vers le jardin où l'on a enseveli Jésus ; elle veut pleurer à ses pieds, inonder son corps de parfums. Magdeleine marche sans rien voir de ce qui l'entoure ; en son cœur elle contemple le visage du Maître bien-aimé, elle ne remarque ni les herbes froissées, ni les gardes étendus par terre, elle va droit vers le tombeau. Magdeleine lève les yeux, et dans le roc elle n'aperçoit

qu'un trou béant où pénètre un reflet de lumière. Un cri de désespoir lui échappe à la pensée que les Juifs déicides ont enlevé le corps de son cher Seigneur, qu'ils ont profané son sépulcre ; Magdeleine fuit éperdue, elle quitte ce jardin où elle n'a plus trouvé celui qu'elle aime, elle court à Jérusalem pour avertir les apôtres.

Les autres femmes, Jeanne Chusa, Marie Salomé et leurs compagnes, arrivent à leur tour près du tombeau, elles déposent leurs vases remplis d'aromates ; à quelques pas d'elles gît la pierre du sépulcre, et les femmes s'étonnent ; elles se prosternent effrayées, ne pouvant retenir leurs larmes. Un jeune homme vêtu de blanc sort du tombeau et leur dit :

« — Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici mais il est ressuscité. Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé lorsqu'il était en Galilée et qu'il disait : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour (1). Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée » (2).

Avec une joie mêlée de crainte, les saintes femmes quittent le jardin, elles n'osent s'entretenir entre elles des merveilles qui viennent de s'accomplir, et silencieusement redescendent à Jérusalem.

Peu à peu le soleil a dissipé les brumes du matin : il fait jour lorsque Pierre et Jean avertis par Magdeleine

(1) Saint Luc, XXIV, 5-8.

(2) Saint Marc, XVI, 7-8.

gravissent le calvaire. Dans son impatience, l'apôtre aimé devance son compagnon, court au sépulcre, se penche vers l'intérieur; les bandelettes qui enveloppaient le corps de Jésus sont là pliées avec soin, le linge qui couvrait sa tête est roulé à l'endroit même où reposait le Sauveur. Pierre entre sans hésiter dans le tombeau, il se réjouit, car il n'y a nulle trace de violence, les suaires n'ont pas été brutalement arrachés, mais Jésus les a déposés lui-même comme un vêtement inutile.

Au milieu de sa douleur Jean tressaille de joie, il se souvient de la parole du Christ : « *Maintenant je retourne vers mon Père* ». Le règne de gloire est commencé, le Christ est au ciel, Jean n'espère pas revoir son Maître ici-bas, mais il ne s'afflige plus, Jésus n'a-t-il pas dit : « *Je reviendrai, et je vous prendrai avec moi pour que là où je suis vous y soyez aussi* ».

---

**Jésus et les saintes femmes**

Sous les caresses du soleil, les fleurs lourdes de rosée relèvent la tête ; les oiseaux chantent joyeusement ; des herbes, des menthes, des plantes aromatiques monte une senteur grisante. Tout vit dans ce jardin ensoleillé ; la sève vigoureuse rend les palmiers plus verts, les myrthes plus odorants, c'est le réveil radieux d'une matinée de printemps.

Assise auprès du tombeau vide, Magdeleine ne sent pas cette vie qui déborde, sa tête s'incline jusque sur ses genoux, ses larmes coulent abondamment, des sanglots soulèvent sa poitrine. Pour elle il n'est plus de lumière, plus de joie, son bien-aimé a disparu et elle demeure. Vainement ses lèvres répètent : « *Maitre, Maitre* », Jésus ne lui répond pas. Magdeleine évoque en son âme les heures douloureuses de la Passion, la montée pénible du Calvaire, la mort sur la croix, la mise au tombeau ; certes elle a souffert, elle a partagé l'angoisse de son Sauveur, mais elle le voyait, elle était près de lui, Jésus l'encourageait. Maintenant elle est seule, abandonnée, triste, elle n'a plus le courage de demeurer ainsi.

Marie-Magdeleine se lève, elle s'approche du sépulcre ; le tombeau n'est plus sombre, une clarté brillante pénètre

jusqu'au fond et deux anges gardent le lieu où leur Seigneur a reposé. Ils ont la figure de jeunes hommes, leurs vêtements sont d'une blancheur éclatante ; l'un d'eux dit à Magdeleine :

« — *Femme, pourquoi pleurez-vous ?* »

« — *Parce que, répond-elle, ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis* » (1).

Absorbée par sa douleur, la pauvre femme n'a même pas vu les anges, elle n'a remarqué ni leur beauté ni leur éclat, puisque Jésus n'est plus au tombeau, pour elle le sépulcre reste vide ; Magdeleine a répondu machinalement à leur question, puis elle continue à sangloter.

Maintenant l'inaction lui devient impossible, elle erre à l'aventure, appelant son Maître, elle le cherche derrière les buissons, elle ne laisse pas un coin de rocher inexploré ; ses yeux obscurcis par les larmes ne distinguent plus rien, mais son oreille attentive entend le pas d'un homme qui s'avance. Magdeleine se retourne vers celui qui vient et, croyant reconnaître en lui un jardinier, elle lui dit :

« — *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai* ».

La pieuse femme n'a plus conscience de sa faiblesse, son amour suppléera à tout, elle trouvera des forces pour transporter le Seigneur Jésus. L'étranger sourit, puis très doucement, il murmure ce seul mot :

« — *Marie* ».

C'est la voix aimée, la voix qui n'a cessé de retentir au

(1) Saint Jean, XX, 13-14.



cœur de Magdeleine ; ivre de joie, elle reconnaît son Seigneur, elle tombe prosternée devant lui ; tout son bonheur, toute sa tendresse s'exhalent dans un appel, presque un souffle :

« — *Maître* ».

Magdeleine écarte les longs cheveux qui lui voilent le visage, elle se penche, ses lèvres impatientes vont s'appuyer sur les pieds du Sauveur. Jésus l'arrête d'un geste plein de douceur :

« — *Ne me touche pas*, dit-il, *car je ne suis pas encore remonté vers mon Père ; mais va vers mes frères et dis leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* » (1).

Un instant désolée, Marie-Magdeleine se lève radieuse ; dans les paroles de son bien-aimé elle entrevoit une promesse d'union plus haute, plus étroite, plus durable que ce qu'elle avait rêvé. Le Christ partage la gloire du Père, il ne s'abaisse plus vers les siens, il les attire à lui pour les unir à son Père qui est leur Père, dans la joie éternelle. Au ciel, Magdeleine pourra rester aux pieds de son Seigneur, le contempler et l'adorer, mais l'heure n'est pas encore venue. Elle obéit, elle quitte le jardin, puis, joyeuse, elle reprend le chemin de Jérusalem. Travailler pour Jésus, n'est-ce pas encore demeurer avec lui ?

Jeanne Chusa, Marie Salomé et leurs compagnes n'ont pas encore rejoint les apôtres, elles cheminent lentement, elles voudraient obéir à l'ordre de l'ange, mais elles sont

(1) Saint Jean, XX, 16-18.

encore tremblantes. Cependant les voici aux portes de Jérusalem :

« — *Je vous salue*, dit près d'elles une voix très douce.

Les pieuses femmes n'ont pas besoin de se retourner, elles reconnaissent Jésus. Leur bon Maître est là, souriant à leur joie, elles se prosternent sur l'étroit chemin :

« — *Ne craignez pas*, reprend le Christ, *allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, c'est là qu'ils me verront* » (1).

Et Jésus disparaît ; les saintes femmes ne se troublent plus, elles se disent l'une à l'autre : « Le Christ est ressuscité ».

---

(1) Saint Matthieu, XXVIII, 9-11.

**Les Pèlerins d'Emmaüs**

Les fêtes de la Pâque sont finies, les caravanes s'organisent pour le retour ; on abandonne les abris de feuillage, on roule les tentes, on rassemble les bêtes de somme ; par longues files les pèlerins descendent les collines de la ville sainte ; les caravanes se mêlent dans les rues étroites et voûtées ; des appels retentissent, des discussions éclatent, puis chacun rejoint la troupe de ses amis, de ses voisins ; bientôt la vallée de Josaphat deviendra silencieuse.

Une hâte singulière pousse les Juifs à fuir Jérusalem : les disciples du Christ pleurent sa mort, quelques-uns sont effrayés par le récit des saintes femmes ; la plupart redoutent les malheurs qui ont accompagné la mort du Sauveur ; ils voient dans le tremblement de terre, dans le déchirement du voile sacré, une vengeance divine. C'est en vain que les gardes, soudoyés par les Sanhédrines, ont raconté que les apôtres étaient venus enlever le corps de leur Maître, nul ne croit ce récit. Une grande inquiétude règne. Les hommes parlent à voix basse : les cris joyeux des enfants ne trouvent pas d'écho.

Sur le chemin d'Emmaüs, deux pèlerins causent tristement ; jadis ils croyaient à la mission du Christ, ils le

regardaient comme un grand prophète, comme le futur libérateur du peuple juif ; cette année ils sont venus à Jérusalem pressés du désir de le voir, de l'entendre. Et ils l'ont vu couronné d'épines, chargé de sa croix, ils l'ont entendu dire pendant sa douloureuse agonie : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ».

Les deux disciples n'ont plus reconnu le Maître qui étonnait les foules par ses miracles, celui qui imposait silence aux docteurs, et passait, majestueux, parmi ses ennemis. Le Christ est mort, donc il n'était pas plus grand que les autres prophètes, il ne devait pas être le libérateur d'Israël. Les pèlerins attachent peu de foi au récit des femmes qui ont vu Jésus ressuscité. Tandis qu'ils parlent, un inconnu s'approche d'eux et leur demande :

« — *Quelles sont ces paroles que vous échangez en marchant, et pourquoi êtes-vous tristes ?* »

« — *Êtes-vous donc étranger à Jérusalem, et ne savez-vous pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ?* » répond un des pèlerins nommé Cléophas.

« — *Quoi ?* » demande l'étranger :

« — *Touchant Jésus de Nazareth qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple ; les princes des prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Or, nous espérions que c'était lui qui rachèterait Israël ; et maintenant, après tout cela, c'est le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes qui sont des nôtres nous ont effrayés. Étant allées avant le jour au sépulcre et n'ayant pas trouvé*

*son corps, elles sont venues dire que des anges leur ont apparu et ont affirmé qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont aussi allés au sépulcre, et ont trouvé les choses comme les femmes avaient dit : mais lui ils ne l'ont pas trouvé ».*

Le soleil couchant fait étinceler les genêts d'or ; les deux pèlerins s'attristent, car le crépuscule annonce la fin du troisième jour, ils désespèrent de revoir Jésus. L'étranger les regarde et leur dit :

« — *O insensés dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes. Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?* ».

Les deux amis ne s'offensent pas de cette apostrophe ; au contraire, ils tressaillent de joie ; leurs yeux interrogent l'étranger, le suppliant de parler encore. Dans le silence du soir, sa voix s'élève grave et puissante, il commente les prophètes, il évoque la figure du Messie. Osée, Moïse ont montré le Christ tout-puissant, doux, humble, caché parmi les pauvres ; ils ont prédit ses miracles, annoncé son entrée triomphale à Jérusalem, mais ayant pressenti son amour immense pour les hommes, ils ont prophétisé sa Passion douloureuse.

Les textes deviennent lumineux : chaque trait retrace aux pèlerins un trait du Seigneur Jésus qu'ils ont aimé ; ils pensent avoir rencontré quelque parent, quelque ami du Sauveur, et en eux-mêmes ils murmurent : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ».

La route leur semble bien courte ; voici déjà les premières maisons d'Emmaüs, et une grande tristesse saisit

les deux pèlerins : l'étranger les a salué, prêt à poursuivre son chemin. Ils lui offrent l'hospitalité et le pressent d'entrer chez eux :

« — *Demeurez-nous, disent-ils, car le soir arrive et le jour est déjà sur son déclin* » (1).

Le voyageur cède à leurs instances, il prend place à table ; avant de manger il bénit le pain. . . . . Alors ses hôtes remplis de joie le reconnaissent. Le Christ ressuscité est avec eux ! Ils s'inclinent, muets d'émotion, et lorsqu'ils relèvent les yeux, Jésus a disparu.

En hâte, les deux disciples quittent la maison, ils cherchent l'hôte bien-aimé et se disent l'un à l'autre :

« — *Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant en nous lorsqu'il nous parlait sur le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures* ».

---

(1) Saint Luc, XXIV, 17-33.

### Apparitions aux apôtres

Les apôtres se sont réunis dans le cénacle, malgré l'heure avancée ils veillent et ils prient ; la porte s'ouvre et les deux disciples d'Emmaüs paraissent haletants, joyeux, pressés d'annoncer la bonne nouvelle. Mais avant qu'ils n'aient pu parler, les apôtres leur disent :

« — *Le Seigneur est vraiment ressuscité, il est apparu à Simon* ».

A leur tour, les voyageurs racontent ce qui leur est arrivé sur la route et la manière dont Jésus s'est manifesté à eux. Soudain une voix retentit :

« *La paix soit avec vous* ».

Les apôtres voient leur Maître, il est là devant eux, plein de vie. Cependant ils se troublent, ils croient à l'apparition de quelque esprit. Vainement Jésus leur dit : « — *C'est moi, ne craignez rien* », les apôtres se reculent, leurs visages expriment la terreur plus que la joie. Le Christ montre ses mains et ses pieds percés par les clous, il découvre son côté, cette fois les disciples le reconnaissent et se prosternent devant lui saisis d'admiration.

« — *Avez-vous quelque chose à manger ?* » demande le Sauveur.

On lui apporte un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Après en avoir mangé, Jésus distribue le reste à ses amis comme il le faisait aux jours de sa vie mortelle.

Maintenant les apôtres sont tranquilles, confiants autour de leur Maître bien-aimé. Il leur reproche doucement l'incrédulité qui leur a fait douter du témoignage des saintes femmes, du témoignage de leurs propres yeux. Que de fois cependant ne leur avait-il pas annoncé son avènement, précédé par les souffrances et par la mort, et au milieu de leur chagrin les apôtres ont oublié les divines promesses.

« — *C'est ainsi, dit Jésus, qu'il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés. Or, vous êtes témoins de ces choses* ».

Le Sauveur se lève, les mains étendues, il bénit ses disciples, puis soufflant au-dessus de *leurs* têtes rapprochées, il dit :

« — *La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* ».

Le Jeudi-Saint, à l'heure inoubliable où le Christ instituait son sacrement d'amour, il donnait à ses apôtres le pouvoir de changer le pain en son corps et le vin en son sang ; aujourd'hui il leur confie la divine mission du pardon ; ils iront comme lui à travers le monde, portant partout l'espérance et la paix, ils appelleront les pécheurs,



ils leur tendront les bras, répétant la parole du Maître : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et je vous soulagerai ». A toutes les âmes dociles qui reviennent vers Dieu, les apôtres se montreront indulgents et leurs lèvres prononceront la bénédiction paternelle : « La paix soit avec vous ».

Tandis que les disciples se réjouissent, Jésus a quitté le Cénacle.

---

Thomas était absent lors de l'apparition du Sauveur ; il n'a pas cru le récit des apôtres, pas plus qu'il n'a écouté celui des saintes femmes. Il s'obstine dans son chagrin, il pleure, il gémit.

« — Si, répète Thomas, je ne vois dans ses mains le trou des clous, si je ne mets mon doigt à la place des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai pas ».

Huit jours se sont passés, huit jours de doute et de désespoir pour l'apôtre qui pleure son Maître bien-aimé. C'est le soir, la porte du Cénacle est fermée, tout à coup la voix du Christ retentit :

« — *La paix soit avec vous* ».

Jésus est au milieu des siens, il se penche vers Thomas et lui dit :

« — *Introduis ton doigt ici, et vois mes mains ; approche aussi ta main, et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais fidèle* ».

Fou de joie, l'apôtre tombe aux pieds de son Maître avec un cri d'adoration et d'amour :

« — *Mon Seigneur et mon Dieu* ». C'est la même impétuosité, le même dévouement qui le poussaient jadis à dire : « Allons et mourons avec lui ». Mais cette âme ardente n'a pas su résister à l'épreuve de l'absence. Jésus le relève doucement et lui dit :

« — *Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* » (1).

(1) Jean, XX, 19-30.

---

### Sur le lac de Génésareth

Pierre a repris ses filets de pêcheur : à la nuit tombante il est monté sur sa barque avec six autres disciples venus en Galilée pour y attendre le Christ. Le soleil levant commence à percer la brume, et la pêche demeure infructueuse. Sur la rive, un homme est debout, il leur fait des signes d'appel, et leur crie :

« — *Enfants, avez-vous quelque chose à manger ?* »

« — *Non,* » répondent les apôtres.

« — *Jetez votre filet à droite de la barque et vous trouverez* », reprend l'inconnu, dont la voix arrive assourdie par la distance.

Le filet est lancé, il s'enfonce tout à coup ; la force des sept hommes suffit à peine pour remonter la trop lourde capture. La barque n'avance plus que péniblement. Un cri de joie s'échappe des lèvres de Jean :

« — *C'est le Seigneur* », dit-il à Pierre.

Celui-ci n'hésite pas, il se jette dans les flots et nage de toutes ses forces vers le rivage pour rejoindre plus tôt son divin Maître. La barque, vigoureusement soulevée par les rames des apôtres, le suit de loin. Une émotion indescriptible agite les pêcheurs ; maintenant le Christ est en pleine lumière ; de la rive il semble appeler ses apô-

tres comme aux premiers jours de leur vocation. Enfin le bateau accoste à quelques mètres du rivage, les disciples s'élancent et se prosternent aux pieds du Sauveur.

Sur la grève des charbons ardents sont allumés; un poisson qui rôtit et un pain posé à terre semblent attendre les convives :



« — Apportez quelques-uns des poissons que vous venez de prendre », ordonne Jésus.

Bientôt le filet est amené sur la plage, cent cinquante-trois gros poissons se débattent dans les mailles. Le soleil se joue sur les écailles brillantes, faisant étinceler les teintes roses, bleues ou nacrées de cet amas vivant.

Mais les apôtres s'occupent peu de leur capture, éten-

du autour du foyer, ils écoutent leur Maître. Ils retrouvent l'intimité des premiers jours ; comme autrefois, le Christ mange avec eux et leur distribue le pain et le poisson ; seulement les pêcheurs, sachant que le Christ n'est plus de ce monde, sont devenus timides, presque silencieux.

Le repas s'achève, tout à coup Jésus demande à Pierre :

« — *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* »

L'apôtre rougit ; au loin dans la campagne le chant des coqs salue le jour qui commence et Pierre pense à la cour<sup>4</sup> de Caïphe où il a renié son Seigneur. Sa voix tremble un peu lorsqu'il répond :

« — *Seigneur, vous savez bien que je vous aime* ».

Certes Jésus connaît la tristesse, le repentir qui sans cesse troublent le cœur de son apôtre ; un divin sourire illumine son visage :

« — *Paix, mes agneaux* », dit-il doucement.

C'est le pardon accordé, la suprématie rendue à Pierre ; cependant Jésus répète :

« — *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?* »

« — *Vous savez bien, Seigneur, que je vous aime* », répond Pierre avec plus de confiance :

« — *Paix, mes brebis* », reprend le Seigneur.

L'apôtre n'a plus l'accent présomptueux qui lui faisait dire : « *Quand tous les autres vous renieraient, moi jamais* ». Sa foi est plus humble. Jésus insiste :

« — *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?* »

Cette fois, Pierre s'afflige du doute persistant que semble impliquer la question du Sauveur :

« — *Maître, répond-il en pleurant, puisque vous savez tout, vous savez que je vous aime* ».

— « *Paix, mes brebis* », lui dit Jésus dont la voix prend une intonation plus solennelle.

La triple protestation d'amour vient d'expier le triple reniement ; le Christ a pardonné, il accorde à son apôtre repentant tout pouvoir sur l'Église qu'il laisse derrière lui. Non-seulement Pierre enseignera les foules, mais encore il dirigera les autres apôtres, il remplacera pour eux le Christ qui va remonter dans sa gloire. Comme la perfection de l'amour demande la perfection du sacrifice, Jésus dit au chef des apôtres :

« *En vérité, en vérité, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais ; quand tu seras vieux tu étendras les mains, et un autre te mènera où tu ne voudras pas* ».

C'est l'abdication de sa volonté propre, l'abandon complet. Pierre accepte tout : la croix même paraîtra trop glorieuse à son repentir. Le Maître l'appelle, il lui dit :

« *Suis-moi* » (1) ; l'apôtre quitte ses compagnons sans savoir où Jésus veut l'emmener.

(1) Saint Jean, XXI, 15-23

---

### Appel des disciples

De nombreux disciples sont accourus en Galilée, ils savent que c'est là que Jésus doit se manifester aux siens. Une joyeuse impatience les agite : réunis sur une montagne, ils interrogent anxieusement l'horizon : au loin le lac de Génésareth est sillonné de barques, une d'elles s'approche de la rive, peut-être Jésus va-t-il en descendre ? Peut-être est-ce lui qui marche là-bas dans ce champ de trèfle rose ? Peut-être est-ce lui qui gravit le sentier ? Soudain Jésus paraît au milieu des disciples sans qu'ils l'aient vu arriver. Ils l'attendaient, ils le désiraient, et cependant leur foi est encore bien faible puisqu'ils n'osent reconnaître le Sauveur, beaucoup se troublent, se reculent effrayés. Entouré de ses apôtres, Jésus s'avance vers cette foule et dit :

« — *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur enseignant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles* ».

Ce n'est plus seulement les apôtres que le Christ associe à sa mission d'amour, il appelle tous les hommes de bonne volonté à étendre le règne de Dieu. Un cri de

joie. de reconnaissance s'échappe de ces cœurs tout à l'heure hésitants et timides ; le peuple entoure Jésus, les mains se tendent vers lui, les têtes s'inclinent dans un mouvement d'adoration ; tous redisent avec une profonde allégresse : « *Le Christ est vraiment ressuscité* ».

Mais Jésus ne fait que passer au milieu des siens, il a disparu avant que les disciples aient pu formuler la question qui tremble sur leurs lèvres : « Maître, où demeurez-vous ? ».

---



**L'Ascension**

Le Christ a réuni une dernière fois ses apôtres dans le Cénacle, une dernière fois il a rompu le pain avec eux ; le repas s'achève et le Christ dit à ses bien-aimés :

*« — C'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât le troisième jour et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés dans toutes les nations en commençant par Jérusalem. Or, vous êtes témoins de ces choses. Et moi, je vais envoyer en vous le don promis par mon Père ; mais demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. »*

Jésus s'est levé, il a chanté le cantique d'actions de grâces comme au jour de la Cène, il va sortir. Les apôtres ne veulent plus quitter leur Maître, ils s'attachent à ses pas, ils descendent avec lui jusqu'au Cédron. Le Christ marche maintenant accompagné de nombreux disciples, il marche vers ce Gethsémani où il a tant souffert. Il suit le même chemin qu'il a suivi la veille de sa Passion ; ce n'est plus la nuit sombre et froide, c'est une merveilleuse journée de mai ; Gethsémani, avec ses grands lis, ses buissons de roses, ses jasmins parfumés, ses arbres chargés de fruits ne ressemble plus au jardin de l'agonie. Jésus

n'entre pas, il passe, continuant de monter le sentier qui mène à Béthanie. Les apôtres se rapprochent de lui, et toujours préoccupés de la grandeur terrestre demandent : « *Maître, est-ce maintenant que vous restaurerez la royauté d'Israël ?* »

Et Jésus, qui tant de fois a dit : « Mon royaume n'est



pas de ce monde », confie aux siens la véritable puissance :

« — Allez, répond-il, allez dans le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature..... Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom il chasseront les démons, ils parleront des langues nou-

*velles..... ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris » (1).*

La marche continue silencieuse, le Christ monte toujours, et les disciples accourent en grand nombre. Sous le ciel d'un bleu intense la colline tout entière paraît baignée de lumière : au fond de la vallée, les champs de blé mûrissant étincellent au soleil, les haies de nopals brillent, semblables à des remparts de feu ; entre les roches, les genêts montrent leurs fleurs d'un jaune éclatant ; sur les arbres même les oranges, les citrons, les figues mettent une note lumineuse, reflet d'or rouge ou d'or jaune ; la poussière soulevée par les pas des pèlerins demeure suspendue en l'air comme un nuage doré qui voile la sombre vallée de Josaphat.

Et dans cette clarté radieuse, le Christ est divinement beau lorsqu'au sommet de la route il se retourne les mains étendues pour bénir ses disciples. Comme au jour où le Tentateur lui montrait l'univers, il voit le monde entier à ses pieds, et jusqu'aux extrémités de la terre il bénit ceux qui sont à lui sans partage, ceux qui viendront à lui. Soudain une nuée descend du ciel, l'enveloppe, le dérobe à tous les regards et bientôt Jésus disparaît dans les profondeurs des cieux.

Les disciples, ravis par la contemplation de ce prodige, comme jadis Pierre, Jacques et Jean sur le Thabor, attendent le retour du Maître ; soudain deux anges aux formes humaines viennent à eux et leur disent :

« — *Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous ici,*

(1) Saint Marc, XVI, 15-19.

*regardant le ciel. Ce Jésus qui vous a quittés pour remonter dans les cieux en descendra comme vous l'avez vu monter » (1).*

Anxieux d'être revêtus de la force d'en haut, que le Sauveur leur a promis, pour leur permettre de continuer sa mission bénie, les apôtres redescendent vers Jérusalem. Ils ne sont point tristes malgré le départ du Maître bien-aimé, ils connaissent la route d'obéissance, d'amour, de sacrifice qui conduit à lui, et en leur cœur ils sentent la réalisation de la divine promesse : « *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ».

(1) Actes des Apôtres, I, 10-11.

---

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS . . . . .	vii
Chapitres	
I. L'Annonciation. . . . .	1
II. L'arrivée à Bethléem. . . . .	4
III. L'Adoration des Bergers. . . . .	7
IV. Présentation au Temple . . . . .	10
V. Les Mages à Jérusalem . . . . .	13
VI. Les Mages à Bethléem. . . . .	15
VII. La fuite en Égypte. . . . .	18
VIII. Le massacre des Innocents. . . . .	22
IX. Le retour à Nazareth. . . . .	24
X. L'Atelier . . . . .	27
XI. Jésus au milieu des Docteurs. . . . .	30
XII. Prédication de Jean-Baptiste. . . . .	33
XIII. Le Baptême de Jésus. . . . .	38
XIV. La Tentation. . . . .	40
XV. Premiers Apôtres . . . . .	43
XVI. Nathanaël . . . . .	47
XVII. Les Noces de Cana. . . . .	50
XVIII. Les Vendeurs chassés du Temple . . . . .	53
XIX. Nicodème. . . . .	57
XX. Témoignage de Jean-Baptiste . . . . .	60
XXI. La Samaritaine. . . . .	62
XXII. Jésus chassé de Nazareth. . . . .	66
XXIII. Appel des disciples. . . . .	69
XXIV. Un jour à Capharnaüm. . . . .	72
XXV. La pêche miraculeuse . . . . .	75
XXVI. La guérison d'un paralytique . . . . .	77
XXVII. A Jérusalem. La piscine de Bethesda . . . . .	79
XXVIII. Les douze apôtres. . . . .	82
XXIX. Le sermon sur la montagne . . . . .	85

Chapitres	Pages
XXX. Le centurion . . . . .	91
XXXI. Le Jeune homme de Naïm . . . . .	93
XXXII. Les Envoyés de Jean-Baptiste . . . . .	96
XXXIII. Marie-Magdeleine . . . . .	99
XXXIV. Retour de Jésus à Capharnaüm . . . . .	102
XXXV. La Parabole du Semeur . . . . .	105
XXXVI. La Tempête apaisée . . . . .	108
XXXVII. Le possédé de Gergésa . . . . .	112
XXXVIII. Le festin de Lévi . . . . .	114
XXXIX. La Résurrection de la Fille de Jaire . . . . .	116
XL. La Multiplication des Pains . . . . .	119
XLI. Jésus marche sur les eaux . . . . .	123
XLII. La Promesse du Pain de Vie . . . . .	125
XLIII. La Chananéenne . . . . .	129
XLIV. Seconde Multiplication des Pains . . . . .	131
XLV. La Confession de Pierre . . . . .	134
XLVI. Le Thabor . . . . .	137
XLVII. Guérison d'un Enfant . . . . .	140
XLVIII. Le Pardon des Injures . . . . .	143
XLIX. Sur la route de Jérusalem . . . . .	147
L. La Fête des Tabernacles . . . . .	150
LI. L'Aveugle-né . . . . .	154
LII. Le Bon Pasteur . . . . .	160
LIII. Les soixante-douze Disciples . . . . .	163
LIV. Le Bon Samaritain . . . . .	167
LV. Marthe et Marie . . . . .	170
LVI. La Prière . . . . .	174
LVII. Le Banquet du Pharisien . . . . .	177
LVIII. La Vigilance . . . . .	181
LIX. De la Pérée à Jérusalem . . . . .	184
LX. La Fête de la Dédicace . . . . .	187
LXI. L'Enfant Prodigue . . . . .	190
LXII. Le Mauvais Riche . . . . .	193
LXIII. La Mort de Lazare . . . . .	196
LXIV. La Résurrection de Lazare . . . . .	199
LXV. Chez Caïphe . . . . .	203
LXVI. Jésus et les Enfants . . . . .	206

Chapitres	Pages
LXVII. Les Ouvriers et la Vigne. . . . .	211
LXVIII. La Prière de Salomé . . . . .	214
LXIX. Les Aveugles de Jéricho. . . . .	217
LXX. Zachée . . . . .	220
LXXI. La Parabole des Mines. . . . .	223
LXXII. Chez Simon le Lépreux . . . . .	227
LXXIII. L'Entrée de Jésus à Jérusalem. . . . .	230
LXXIV. Purification du Temple. . . . .	237
LXXV. Le Figuier maudit . . . . .	241
LXXVI. Les deux Fils. . . . .	244
LXXVII. Les Vignerons homicides . . . . .	247
LXXVIII. Le Festin messianique. . . . .	251
LXXIX. Le Denier de César. . . . .	254
LXXX. Le plus grand Commandement. . . . .	256
LXXXI. Malédiction contre les Pharisiens . . . . .	259
LXXXII. L'Offrande de la Veuve. . . . .	262
LXXXIII. Ruine de Jérusalem . . . . .	264
LXXXIV. Parabole des Vierges sages et des Vierges folles.	269
LXXXV. Le Jugement dernier. . . . .	272
LXXXVI. Préparation de la Pâque. . . . .	275
LXXXVII. La Cène . . . . .	279
LXXXVIII. Le Lavement des Pieds. . . . .	281
LXXXIX. Institution de l'Eucharistie. . . . .	285
XC. Après la Cène. . . . .	290
XCI. Sur la route de Gethsémani . . . . .	293
XCII. La Prière du Christ . . . . .	296
XCIII. Gethsémani . . . . .	299
XCIV. L'Arrestation. . . . .	305
XCV. Chez Anne. . . . .	308
XCVI. Le Reniement de Pierre . . . . .	310
XCVII. Devant Caïphe. . . . .	314
XCVIII. Seconde séance du Sanhédrin . . . . .	317
XCIX. Désespoir de Judas. . . . .	319
C. Pilate. . . . .	321
CI. Hérode . . . . .	327
CII. Jésus et Barabbas . . . . .	331
CIII. <i>Ecce Homo!</i> . . . . .	335

Chapitres	Pages
CIV. La Voie douloureuse. . . . .	339
CV. Le Crucifiement. . . . .	344
CVI. Au pied de la Croix . . . . .	347
CVII. Les Sept paroles du Christ. . . . .	350
CVIII. La Mise au Tombeau. . . . .	355
CIX. Résurrection. . . . .	360
CX. Jésus et les Saintes Femmes. . . . .	363
CXI. Les Pèlerins d'Emmaüs. . . . .	367
CXII. Apparitions aux Apôtres. . . . .	371
CXIII. Sur le Lac de Génézareth . . . . .	375
CXIV. Appel des Disciples. . . . .	379
CXV. L'Ascension. . . . .	381

---



# TABLE DES GRAVURES

## HORS TEXTE

	Pages
NAISSANCE DU SAUVEUR . . . . .	Titre
Carte de la Palestine . . . . .	19
Le Baptême du Sauveur . . . . .	35
La Tempête apaisée . . . . .	109
Jésus et les Enfants . . . . .	207
Plan du Temple . . . . .	236
Vue de Jérusalem . . . . .	265
La Cène . . . . .	278
Plan de Jérusalem . . . . .	323
Les Reliques de la Passion . . . . .	357

---



# TABLE DES GRAVURES

## DANS LE TEXTE

	Pages
L'Annonciation. . . . .	2
L'Adoration des Mages. . . . .	16
Jésus au milieu des Docteurs. . . . .	31
Les Vendeurs chassés du Temple . . . . .	54
Appel des Disciples . . . . .	70
Le Sermon sur la Montagne . . . . .	87
Résurrection de la Fille de Jaïre. . . . .	117
Seconde Multiplication des Pains . . . . .	132
L'Aveugle-né . . . . .	155
Marthe et Marie . . . . .	171
L'Enfant Prodigue . . . . .	191
Entrée de Jésus à Jérusalem. . . . .	232
Le Lavement des Pieds. . . . .	282
Gethsémani . . . . .	300
Reniement de Pierre. . . . .	311
<i>Ecce Homo!</i> . . . . .	336
Les sept paroles du Christ. . . . .	351
Sur le Lac de Génésareth . . . . .	376
L'Ascension . . . . .	382

---

---

PARIS-VENDÔME — IMP. G. VILETTE

---



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Echéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library  
University of Ottawa**

**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

---

--	--	--	--	--



a39003 000063726b

B  
VAUX, JEAN BARBET DE.  
SCENES D'EVANGILE.

CE BS 0553

.J4V 1905

CCC VAUX, JEAN B SCENES D'EVA

ACC# 1043415



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	07	13	04	10	10	3